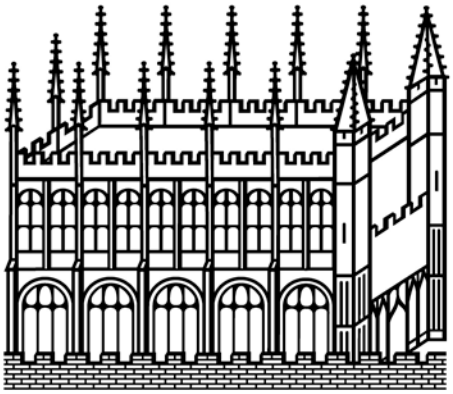


Bodleian Libraries

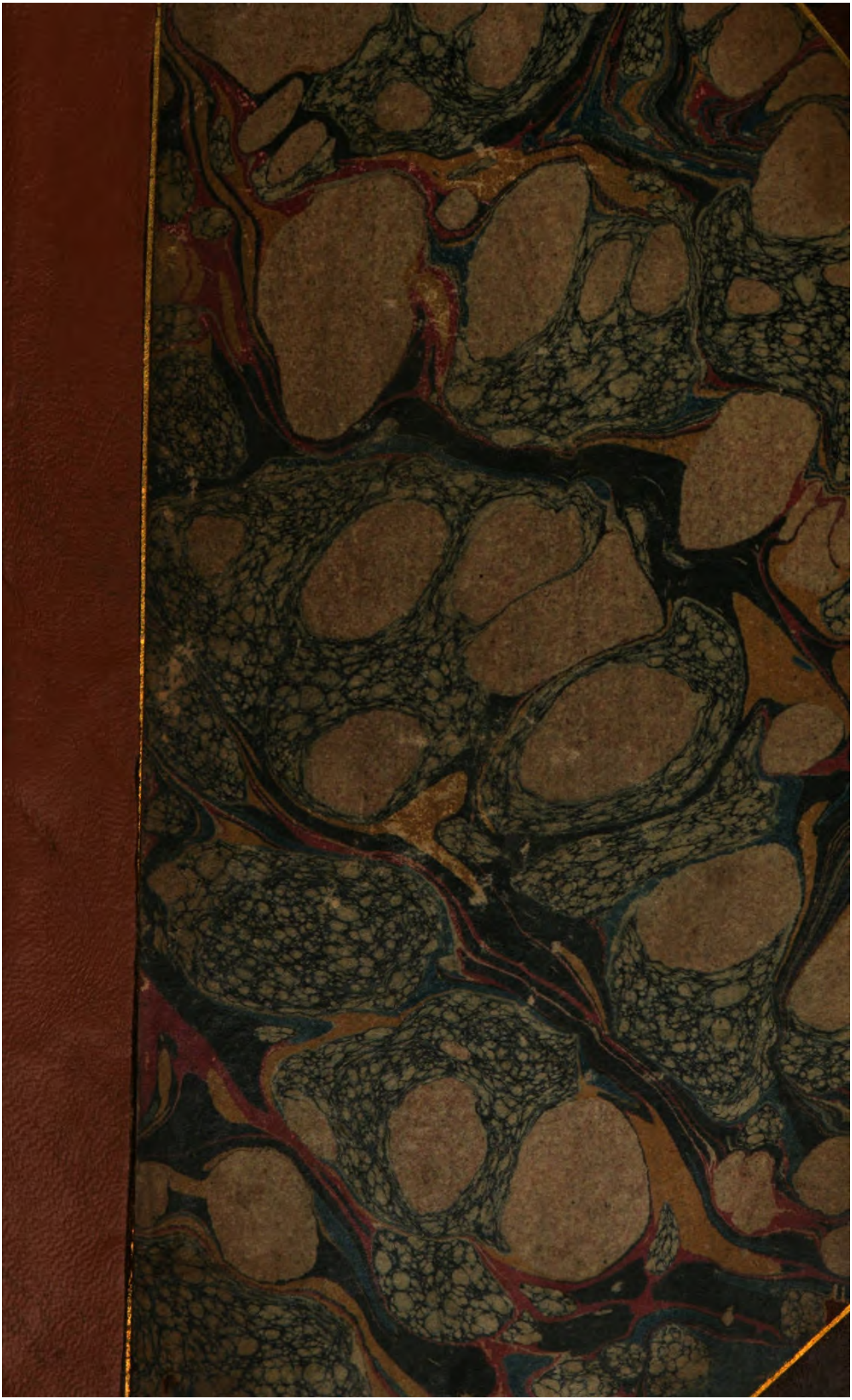
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Ex libris apud
J. S. G. Simmons
Oxoniæ hoſpitantibus

OXFORD UNIVERSITY

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. PT392. L15. F2 (1)

2 vols
15/-

MARIE MENZIKOF,

ET

FÉDOR DOLGOROUKI,

HISTOIRE RUSSE,

EN FORME DE LETTRES.

Traduit de l'Allemand

d'AUGUSTE LAFONTAINE.

Par Mme. ISABELLE DE MONTOLIEU.

TOME I.

A PARIS,

Chez GOSSET, Lib., Palais du Tribunat, galeries de bois, N°. 234, et rue Haute-Feuille, N°. 36.

AN XII. — 1804.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 MAY 1984
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

» ENCORE La Fontaine, toujours
» La Fontaine, toujours des tra-
» ductions de cette langue Tudes-
» que, et de cet auteur inépuisa-
» ble qui devrait enfin fatiguer les
» traducteurs ainsi qu'il fatigue le
» public : il a beau varier ses cou-
» leurs et son costume, passer des
» simples tableaux de famille au
» tableau sublime et terrible des ex-
» ploits d'un Héros guerrier et vin-
» dicatif, et de la chûte d'une anti-
» que nation à celle d'un simple
» particulier, ministre d'un grand
» Empire, relégué avec sa famille

„ dans les déserts de la Sibérie; n'est-
„ ce pas toujours La Fontaine, et
„ ce seul nom à la tête d'un ou-
„ vrage ne doit-il pas d'avance fai-
„ re bailler le lecteur? „.... Voilà ce que j'entends dire à la publication de ce nouvel ouvrage. Voilà ce qu'on m'a déja répété plus d'une fois, et qui ne m'a point rebutée, quoique je doive craindre aussi que le nom de la traductrice ne produise le même effet que celui de l'auteur.

Mais je l'avoue, il m'est aussi impossible de comprendre cette espèce de prévention contre les ouvrages de La Fontaine, que de la partager, et de la croire générale.

Sans doute il écrit trop pour écrire également bien et pour ne pas se répéter, mais c'est au traducteur intelligent à choisir dans ses nombreux ouvrages ceux qui peuvent le mieux réussir en Français ; c'est ce que j'ai tâché de faire jusqu'à présent, en cherchant aussi à varier le genre de ceux que j'ai traduits ; quatre différens tableaux de famille, Charles Engelman, le Ministre de campagne, Théodore, et le Fils d'adoption, m'ont paru suffisans pour donner une idée de cette série de romans beaucoup plus considérable dans l'original, mais dont les situations devaient nécessairement se res-

sembler. Aristoméne n'avait aucune espèce de rapport; il importe peu au lecteur qu'il soit de La Fontaine ou d'un autre auteur lorsqu'il lui offre également le charme de la variété; et celui que je donne actuellement au public est absolument différent de ceux qui l'ont précédé, et pour la forme et pour le fonds, et pour le lieu de la scène; c'est cependant aussi un roman historique; des Russes m'ont assuré que l'auteur a scrupuleusement suivi la vérité, même dans les détails; et l'histoire du malheureux Menzikof est trop connue pour que ces détails ne soyent pas intéressans. Je demande donc

grace encore cette fois pour une production de La Fontaine, c'est le premier ouvrage qu'on ait de lui en forme de lettres; cette diversité rendra peut-être plus indulgent. J'avertis aussi que je solliciterai encore cette indulgence pour mon auteur favori, pour celui dont j'ai l'habitude à présent, et que je traduis moins mal peut-être que je ne ferais un autre stile; je travaille à ce moment à donner un de ses premiers ouvrages, que je remercie les traducteurs de m'avoir laissé, quoique j'en sois surprise; mais c'était juste puisque c'est une ancienne histoire Suisse, intitulée *Rodolphe de*

Werdenberg; il paraîtra sous peu de tems; et quoique ce soit encore et toujours du *La Fontaine* traduit par *Isabelle de Montolieu*, j'ose me flatter qu'il sera bien reçu, étant un des ouvrages de ce genre le plus estimé en Allemagne. Je sens combien il est téméraire de paraître encore dans cette carriere, après Valerie, la Duchesse de la Valliere &c., mais aussi c'est ce qui me rend timide, et m'engage à me borner aux traductions.

I. D. M.

MARIE MENZIKOF,

ET

FÉDOR DOLGOROUKI.

LETTRE PREMIERE.

*Fédor Dolgorouki à son ami Gustave R****.*

De St. Pétersbourg . . . 1725.

ME voici de retour, mon cher Gustave, dans le climat glacé de ma patrie; ne crois pas, mon ami, que l'ambition m'ait entraîné loin de toi, ne le crois pas, je t'en conjure, au nom des jours heureux de notre jeunesse, au nom des rêves sublimes qui occupaient nos ames et les élevaient au-dessus de cette terre, et des vains projets des hommes.....

Des rêves.... c'est ainsi que l'ambitieux nomme, avec le sourire de la pitié, les élans d'une ame vertueuse qui se suffit à elle-même. Il rampe habilement pour parvenir à son but, et il appelle cela s'élever. Il regarde comme un vain songe la vertu modeste, et la plus noble espérance de l'homme, celle de se perfectionner par ses propres ressources.

Non, Gustave, ce n'est pas l'ambition qui t'enleva ton ami, qui l'arracha du printems éternel de ta belle patrie, de tes plaines fleuries, de tes bois animés par le chant du rossignol, et tempérés par le soufle embaumé du zéphir. Ce n'est pas l'ambition qui m'enchaîne sur cette terre où croissent à peine quelques fleurs, où le printems est inconnu, où les frimats et les glaces d'un long hiver succèdent à des étés courts et brûlans.

Les révolutions de mon pays passent sous mes yeux, et ne me frappent pas plus que les événemens ordinaires de la vie; je ne forme de vœux que pour le bonheur général de ma patrie, et aucun pour moi-même. La cour ne me convient pas; qu'est-ce que j'y ferais d'un cœur tendre et sensible? Il serait sans cesse froissé et brisé contre des ames froides et dures comme les glaces de la Néva; il serait indigné de voir de vils courtisans chercher par tous les moyens possibles à s'élever, non pour faire le bien, mais pour renverser ceux qui leur déplaisent, pour les écraser du poids de leur fausse grandeur. Un seul homme, notre Pierre-le-Grand, était disposé à la bienveillance, parce qu'il avait atteint le faîte de l'ambition; il n'est plus; ceux qui lui ont survécu ne pensent qu'à eux seuls, et oublient qu'ils

ont des devoirs à remplir envers leur patrie. Non, Gustave, le spectacle de cette activité d'intrigue, de cette active et perfide curiosité qui s'exerce sur la conduite d'autrui, de cette crainte, de cette haine, qu'on cherche envain à dissimuler, ces soucis, ces inquiétudes dévorantes, cette envie, cette jalousie, toutes les viles passions qui se peignent en traits hideux sur les visages de ceux qui les éprouvent; ce spectacle m'a guéri pour jamais de l'ambition.

Mais je te l'avoue, Gustave, c'est l'amour de ma patrie qui m'a séparé de toi, qui l'a emporté sur l'amitié. Ce n'est pas le climat, ce n'est pas la terre du pays où on est né, qui constituent la patrie; c'est les regards pleins de tendresse qu'on a rencontrés dès sa naissance, c'est la voix de nos parens qui frappa notre ouïe dès qu'elle put

distinguer un son. — Tu ris en lisant ceci, Gustave, toi qui m'as raillé si souvent de la dureté, de la rudesse de ma langue maternelle ; que tu la trouves telle, je le comprends ; pour moi, c'est la langue de la vertu, de l'éternelle amitié, de l'amour paternel et filial, de la piété. Si je veux prier avec respect et ferveur, il faut que ce soit avec ces accens qui te paraissent si barbares ; j'y attache l'idée des premiers sentimens qui ont animés mon existence. Oh ! si jamais une femme adorée me dit, je t'aime, que ce soit dans cette langue *barbare* avec laquelle ma mère me bénissait dans mon enfance.

Ta langue, Gustave, si douce, si sonore, me sera toujours étrangère ; quoique je la possède aussi bien que toi-même, ce n'est pas celle de mon enfance, ce n'est pas même celle de

notre amitié, car dans les momens d'un saint enthousiasme sur ce sentiment sublime, des larmes, un serrement de main, un regard expressif étaient notre seul langage, et nos bouches restaient muettes. Non, Gustave, dans ces momens où je sentais avec tant de force que je t'aimais, je n'aurais pu t'exprimer ce que j'éprouvais que dans la langue que me parlait ma mère, car qui sait aimer comme une mère! N'as-tu pas senti, Gustave, combien dans un pays étranger, un seul mot prononcé dans l'idiôme de notre pays, nous inspire un vif intérêt pour le plus insignifiant de nos compatriotes; cet accent chéri que nous entendîmes, que nous prononçâmes dans notre enfance, rétentit à l'instant même dans notre cœur et réveille mille doux souvenirs. Ces souvenirs, Gustave, m'ont fait quitter

le paradis que tu habites, et m'ont entraîné irresistiblement dans ma lointaine et froide patrie.

Je vois souvent mon respectable grand oncle, le vieux feld-maréchal prince Basile Dolgorouki; c'est le chef de notre famille, par ses vertus, plus encore que par son âge; on l'appelle un frondeur, un censeur impitoyable, et malgré cela tout le monde l'aime, le respecte; il est le consolateur des malheureux, le refuge de ceux qui sont battus par l'orage. Pourquoi es-tu revenu, mon neveu? me dit-il, en posant sa main tremblante sur mon épaule, lorsque je lui fus présenté dans une grande assemblée chez mon père; viens-tu courir après de vains honneurs, après le pouvoir et les richesses? Ton cœur a-t-il déja cessé de battre pour l'amour, pour l'amitié, pour l'innocente et douce

gaieté? Serais-tu déja rassasié des rêves enchanteurs de l'adolescence? Il resta quelques instans dans un sombre silence, puis il reprit d'un ton sérieux et solemnel : Mon cher Fédor, le nom que tu portes ne t'entraînera que trop-tôt sur la mer orageuse de l'ambition, au travers des écueils et des débris dont elle est parsemée. Tu vois autour de toi tous les grands de ton pays, (dit-il en me montrant l'assemblée) tu vois au milieu d'eux le plus puissant de tous, en désignant Menzikof; ah! Fédor, tu peux m'en croire, l'étoile brillante qui décore sa poitrine couvre un cœur plein de soucis et d'angoisses; ce cordon, cette étoile, cet ordre, qu'il porte avec orgueil, sont le prix du chagrin et du malheur.

Le soir lorsque l'assemblée se fut retirée, mon pere me montra l'un après

l'autre tous les tableaux de famille dont le sallon est décoré ; je contemplais pour la première fois les traits de mes ancêtres avec un vif intérêt. Le beau nom de Dolgorouki, (1) me dit mon père, t'appelle à ne vivre que pour augmenter la gloire et l'éclat de notre maison. Vois tous tes ancêtres ; depuis cet ancien Alexis, ils ont tous justifiés notre nom, ils se sont tous rendus dignes du sceptre qu'ils portaient.

Le maréchal sourit et dit à mon père : « Lukisch, (2) montre, je t'en prie, « à ton fils le seul Dolgorouki qui ait « vécu paisiblement et soit mort tran- « quille sans avoir éprouvé les vissi- « citudes de la fortune ". Il me con-

(1) Dolgorouki signifie en ancien russe main de Souverain.

(2) Lukisch, ou fils de Luc. C'est une caresse en Russie de nommer un homme par le nom de son père.

duisit lui-même vers un portrait placé dans un coin à l'écart. « Il s'appellait « Fédor, comme toi, continua-t-il, « et il vécut dans la retraite comme on « a placé son portrait; tu ne lui vois « aucune des décorations attachées à « la grandeur, tout ce qu'on peut « dire de lui c'est qu'il fut heureux ".

« Et là, repliqua mon père, un « peu blessé, est votre portrait, prince « Bazile, ce bâton de maréchal ne « va pas si mal entre vos mains ".

Le feld-maréchal se tourna vivement de son côté. « Il y a huit ans, mon ne- « veu Lukisch, que nous quittâmes « Moscou. Une nuit nous fumes obli- « gés de rester dans la cabane d'un « pauvre paysan; je le vois encore « cet honnête homme assis à côté de « sa femme, regardant avec tendresse « et bonheur cinq enfans qui jouaient

« autour d'eux. Son frère survint ,
« arrivant de la capitale ; il raconta
« les affreux événemens qui venaient
« de se passer dans la famille impé-
« riale, et la mort du Czarovitz ; notre
« hôte pâlit, sa femme pressa en trem-
« blant ses enfans sur son sein, et
« versait des larmes. Que crains-tu ,
« lui dit son mari en les embrassant,
« ne sommes-nous pas ici heureux
« et tranquilles. Lukisch, tu t'appro-
« chas de *moi*, et tu me dis à voix
« basse, *heureux* et *tranquille*, mon
« oncle ! ah ! oui, cet homme est heu-
« reux, il ose être époux, père, frère;
« les grands de la cour ne l'osent pas !
« Et lorsque le paysan apprit que nous
« étions aussi du nombre des proscrits,
« il nous dit en secouant la tête avec
« pitié : sûrement vous rendez graces
« à Dieu de ce que vous êtes libres

« maintenant, et jamais vous ne re-
« tournerez à la cour. Lukisch, alors
« tu saisis sa main, et tu t'écrias avec
« le ton du sentiment, non, jamais,
« jamais je ne retournerai sur cette
« terre de malheur ! je veux être *heu-*
« *reux*, *tranquille*, et père, comme
« toi. Sois-le à présent, Lukisch,
« voilà ton fils ". En disant ces mots le respectable vieillard me plaça dans les bras de mon père, et nous prit tous deux dans les siens. Je restai enfin seul avec le maréchal, et lorsque je pris congé de lui il me dit: « deux fois déja je suis tombé dans « l'abîme du malheur, je veux mou-« rir en paix, Fédor; il n'y a eu qu'un « seul Dolgorouki heureux, sois le « second ".

— « Que dois-je faire, lui demandai-« je?

— « Te maintenir indépendant de la « tyrannie de l'ambition, me répondit-« il ". Je baisai sa main vénérable, et je lui jurai de suivre ses conseils, en pressant contre le mien son noble cœur auquel l'ambition a fait de profondes blessures, et qui n'a trouvé enfin le repos qu'au bord de la tombe.

Adieu, GUSTAVE.

LETTRE II.

Fédor à Gustave.

De Posek . . . Décembre 1725.

Lis, Gustave, et apprend le bonheur de ton ami! je vis dans un monde nouveau, un printems bien plus beau, bien plus serein que celui de ta patrie, règne dans mon cœur; un soleil plus brillant, plus doux éclaire mon existence; un air plus pur remplit les lieux où je respire. Gustave, qu'étais-je auparavant? Tout me paraît si neuf, si animé, la création n'a plus de bornes pour moi, je commence à sentir, à comprendre la vie. Jadis je respirais seulement pour soutenir mon existence, je végétais comme une plante, ce

n'est qu'à présent que j'ai une ame.

Je voudrais pouvoir t'expliquer ce que je sens, ce que j'éprouve, mais pourrais-tu me comprendre?

Mon père avait l'idée que je devais vivre à la cour. Mes parens me disaient des choses flatteuses sur mon extérieur; j'en parlai avec chagrin au respectable maréchal, il sourit de la chaleur que je mettais à m'éloigner des honneurs. Que desires-tu donc, mon neveu, me demanda-t-il?

Ce que je desire, mon oncle, je veux m'éloigner d'ici, tout y blesse mes yeux, mon cœur, mes principes. Il m'est impossible de témoigner des sentimens que je n'éprouve pas, de cacher sous le masque de l'amitié, la haine et le mépris; je veux combattre ouvertement les ennemis de ma patrie, et non pas en secret ceux

dont j'ignore les torts. Ce Menzikof, me dit-on sans cesse, nous empêche de nous élever ; mais je vous le demande, mon oncle, agirions-nous autrement que lui si nous étions à sa place ? J'en doute, mon ami, me répondit cet honnête homme. Mais tu veux faire usage de ton épée, soit, le sentiment qui t'anime est digne d'un Dolgorouki.

Le lendemain l'impératrice m'accorda la permission d'aller joindre le général Matouskin aux frontières de la Perse, pour combattre sous ses ordres comme volontaire contre le Schamchal ; (1) j'y volai, et déja le vingt septembre je fus au nouveau fort de Sainte

---

(1) Schamchal ou Schemchal, c'est ainsi qu'on appelait les princes du Dagestan, avec qui la Russie était alors en guerre.

Croix, où Matouskin me reçut comme un fils. Huit jours après nous attaquâmes les hordes sauvages des Tartares, je combattis à côté du général, je ralliai quelques escadrons que l'ennemi avait dispersés, et je me précipitai à leur tête au plus fort de la mêlée.

Cette attaque violente jeta l'effroi parmi les Tartares, et les dispersa à leur tour; l'infanterie suivit mes dragons dans leurs rangs; les Tartares furent complettement battus et s'enfuirent dans les montagnes. Le général m'embrassa devant notre ligne, et m'attribua tout l'honneur de la victoire. Nous poursuivîmes l'ennemi jusques dans Turchau sa capitale, dont nous nous rendîmes maîtres et la guerre fut terminée. Matouskin fait son rapport à l'impératrice et me charge de le lui porter; j'essaye d'être dispensé

de cette commission, mais le général ordonne, et je suis forcé d'obéir.

A quelques journées de Pétersbourg, je dépassai deux traîneaux qui cheminaient presque aussi vite que moi ; l'après midi, j'arrive au bord d'un lac formé par le débordement d'une rivière qui avait subitement dégelé, je m'arrête devant l'unique cabane qui se trouve dans cette contrée, et je demande un bateau, ou bien un conducteur pour me mener au pont le plus voisin. Le maître de la cabane me répondit que c'était là le seul chemin qui conduisit à Pétersbourg, qu'il n'y avait ni pont ni bateau pour traverser ce lac accidentel, que les eaux s'écouleraient, et qu'il fallait prendre patience. Sa femme ajouta que toute la contrée était submergée fort au loin et que je mettrais plus de tems à faire

un détour, qu'il n'en faudrait à la rivière pour rentrer dans son lit.

Les traîneaux que j'avais rencontrés arrivèrent peu de tems après moi; trois dames occupaient le premier, leurs gens le second; ils paraissaient connaître fort bien le pays, et nous assurèrent aussi qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de s'arrêter un jour ou deux jusqu'à ce que l'eau se fut écoulée.

Les dames descendirent; il me parut que c'était une mère et deux filles; leur maintien était noble, je ne pus voir leurs figures parce qu'elles étaient voilées; les pelisses précieuses dont elles étaient couvertes annonçaient des dames de distinction. Nous voulumes entrer dans la cabane, mais une odeur suffocante qui sortait de la maison nous retint sur le seuil de la porte.

Il m'est impossible de rester là dedans, dit la plus âgée. „ Coquin, dit un des hommes de sa suite, „ procure-nous un autre gîte ".

„ Comment le pourrait-il ", repliqua la dame d'un ton de reprimande ?

„ Il faut bien qu'il le puisse ", dit encore le domestique du ton le plus rude en menaçant de son bâton le pauvre malheureux paysan.

Je retins son bras : „ je vous remercie, monsieur, me dit la dame en „ s'inclinant ; n'apprendrez-vous donc „ jamais à être humain, dit-elle au „ domestique ? Eloignez-vous. Il obéit.

Le paysan se tenait à l'écart tout tremblant, la dame le rassura ; ses deux filles s'assirent à terre à côté de deux enfans bien sales qu'elles caressèrent en disant à leurs parens

d'une voix douce et encourageante, que c'étaient de petits anges. En moins de deux minutes elles avaient fait sortir de leurs paquets, qui étaient avec leurs femmes sur le second traîneau, un bonnet fourré pour la paysanne, et des petits mouchoirs de soye pour chacun des enfans, qu'elles attachèrent elles-mêmes.

Tout en regardant avec intérêt ce touchant spectacle de bonté et de reconnaissance, je pensais à l'embarras de notre situation : « Que ferons-nous, » dis-je enfin, où nous arrêterons-» nous ? Nous ne pouvons pas re-» tourner sur nos pas, nos chevaux » sont trop fatigués ". Le paysan nous dit alors qu'à peu de distance de son habitation, dans la forêt voisine, se trouvaient quelques hangards fort secs, construits avec des troncs d'arbres et

de la mousse, et qui servaient de retraite momentanée aux chasseurs et aux bucherons. Nous remontâmes sur nos traîneaux, et nous nous fimes conduire par le paysan à l'endroit désigné, où nous trouvâmes en effet quelques huttes très-rapprochées les unes des autres. Je fis allumer du feu dans celle qui avait la meilleure apparence, et où se trouvait une espèce de cheminée; j'y fis transporter une table et quelques pliants que j'avais dans mon traîneau, et je fis préparer par mes gens une boisson chaude; j'y conduisis les trois dames qui parurent sensibles à mes attentions.

La fille aînée était saisie de froid. Approche-toi du feu, Marie, lui dit sa mere. Elle obéit, ôta son bonnet de pelisse, et releva sur ses beaux cheveux blonds un voile verd qui cou-

vrait son visage. Gustave..... Ce moment décida le sort de ton ami ! je restai immobile d'admiration devant cette figure angelique ; toute la fraîcheur, toute l'innocence de quinze ans, de grands yeux bleus foncés, un sourire tel qu'on peut imaginer celui des anges..... J'ai vu, je crois de plus belles femmes, mais celle là seule m'a donné l'idée d'une intelligence céleste, et je n'ai jamais vu un regard, un sourire qu'on put comparer au sien.... Gustave, j'étais obligé de m'occuper du feu pour me forcer à détourner un instant mes yeux ; déja mes regards l'avaient faite rougir. Je bus dans le même gobelet qu'elle, il n'y en avait que deux, sa mère et sa sœur prirent l'autre. Ne suis-je pas un enfant de te raconter tous ces détails : depuis lors je n'ai bu que dans ce vase, les

lèvres de Marie l'ont touché ! Tu connais l'impression que fait un joli son de voix, il donne des charmes même à la laideur, et Marie joint ce charme à tous ceux qu'elle posséde ; il me faisait l'effet de la plus douce mélodie ; elle parla peu, mais si bien, si simplement, tout ce qu'elle dit était précisément ce qu'il fallait dire sans la moindre recherche, mais avec des expressions si choisies ! Te rappelles-tu, Gustave, cette charmante musique de flûtes et de haut-bois que nous entendîmes un soir dans le lointain, et qui finit par m'émouvoir au point de faire couler mes larmes et d'arrêter ma respiration ; c'est là ce que me faisait éprouver chaque inflexion de la voix de Marie ; il m'aurait été impossible de cacher l'impression qu'elle faisait sur moi, je ne l'essayais pas même ;

même ; mais soit qu'elle fut accoutumée, ainsi que sa mère et sa sœur, à cet effet, soit pour d'autres raisons, elles n'eurent pas l'air de le remarquer. Peu-à-peu nous commençâmes à nous parler avec moins de gêne, et bientôt ces deux jeunes filles montrèrent tant d'esprit et des connaissances si rares à leur âge, que j'en fus frappé ; je témoignai ma surprise, et je leur dis en riant qu'elles avaient eu un excellent instituteur. Ah ! oui sans doute et le plus aimé, dirent-elles en se jetant dans les bras de leur mère ; la voilà notre institutrice, nous n'en avons jamais eu d'autre. Par un mouvement involontaire d'admiration je me jetai aux pieds de cette excellente mère, je saisis sa main, et je la baisai deux fois avec respect et vivacité.

Que signifie cette pantomime, dit-

elle, en cherchant à masquer par un sourire les larmes d'attendrissement qui s'échappaient de ses yeux ?

Ah ! madame, lui répondis-je, ce n'est point une pantomime, je me prosterne devant ce qu'il y a de plus respectable dans la nature, devant une bonne mère. A ces mots les larmes coulèrent abondamment de tous les yeux, les filles se serrèrent encore plus fort contre leur mère, et je baisai encore sa main avec un redoublement de respect et d'admiration.

On nous dit le soir que probablement nous pourrions poursuivre notre route le lendemain matin. J'allai moi même examiner l'inondation, que je trouvai considérablement diminuée. A mon retour un des gens de ces dames me dit qu'elles voulaient essayer de dormir quelques heures. Je m'assis

auprès d'un feu qui brûlait dans le second hangard, j'y restai quelque tems absorbé dans mes pensées; je me levai ensuite vivement et je retournai auprès du premier : qui sont vos maîtres, dis-je à ce domestique? Il me repondit qu'il lui était sévérement défendu, ainsi qu'à ses camarades, de révéler le nom de ces dames; je me tus et m'éloignai en rêvant. J'allais rentrer dans mon hangard lorsque ce même domestique vint à moi, il me dit qu'on avoit apperçu dans la forêt des gens suspects qui avaient l'air de nous guéter; qu'il croyait devoir m'en avertir. Il me parlait encore quand nous entendîmes plusieurs coups de sifflets qui partaient de differens côtés; je revins avec lui auprès du hangard où réposaient ces dames, je fis placer tous nos traîneaux devant la cabane;

ensuite allumer plusieurs feux autour de nous entre les arbres, et enfin charger toutes les armes à feu que nous avions avec nous.

Malgré toutes les précautions que j'avais prises pour que ces arrangemens se fissent sans bruit, les dames s'en étaient apperçues, et me firent prier par une de leurs femmes d'aller les joindre; elles étaient assises auprès du feu, on m'y fit placer, et il fallut leur détailler l'espèce de danger que nous courions; je m'attendais à une scène d'inquiétude et de frayeur; les deux filles pâlirent en effet, mais la mere me demanda avec un calme qui m'étonna, quelles précautions on avait prises. Je leur racontai mes moyens de défense, elles les approuvèrent et se tranquillisèrent tout-à-fait. Je sortais de tems en tems

pour visiter mes *postes*, c'était nos gens que j'avais placés en sentinelle ; quand je rentrais on me faisait bien vite une place auprès du feu, on l'attisait pour moi, on me plaignait d'un froid que j'étais loin de sentir ; la plus douce chaleur circulait dans mes veines. Nous causions ensemble comme d'anciennes connaissances ; je leur racontai les motifs de mon voyage, et d'après leurs desirs je leur parlai de la campagne que je venais de faire ; insensiblement elles oublièrent aussi que j'étais un étranger pour elles, et me communiquèrent plusieurs particularités de leur voyage. J'étais avec elles comme un enfant plein d'innocence et de confiance ; et celle qu'elles me montraient m'encourageait. Bientôt je leur fis l'histoire de ma vie, je leur confiai tous mes petits secrets, je leur

peignis tout ce que j'avais éprouvé de plus remarquable, particulierement la mort prématurée de ma mere, dont je leur parlai, comme j'en parle toujours, avec enthousiasme.

Ensuite, Gustave, je leur parlai de toi, je leur détaillai comment ton excellente mere nous avoit élevés ensemble, combien elle m'avait aimé, et comme nous nous aimions encore; j'étais assis entre la mere et Marie; en vérité je croyais être avec notre bonne mère; je saisis la main de la mère de Marie, comme je prenais quelquefois la main de la tienne, et je la pressai sur mon cœur en disant, chère maman: Elles étaient touchées jusqu'aux larmes, et moi même je m'attendris au point d'en verser. Continuez me disait tantôt Marie, tantôt sa sœur. Quand j'eus tout dit, Marie aussi me

raconta à son tour avec l'accent le plus tendre, comment elle avait toujours vécu sous les yeux de sa mère avec sa sœur Alexandrine, comme j'ai vécu avec toi..... Quelle excellente femme que la mère de votre ami, me disaient-elles, comme nous aurions voulu la connaître !

Nous aurions mérité de la connaître, dit Marie, nous qui sentons si bien le prix d'une bonne mere.

Quelle famille nous aurions fait ensemble, dit ingénument la fille cadette.

La meilleure du monde, dis-je en prenant sa main dans une des miennes, et tendant l'autre à Marie, comme si elle eut dû confirmer en la touchant ce que je venais de dire. Elle prit ma main, Gustave, et la serra avec l'expression de l'amitié en répé-

tant mes paroles « oui en verité la meilleure famille du monde ; deux bonnes mères, deux filles, deux fils.... n'est-ce pas maman ? »

Nous nous étions levés tous trois, la bonne mere fit un mouvement comme si elle avait voulu nous serrer ensemble dans ses bras ; elle ne le fit pas, mais son regard plein de tendresse remplaça son embrassement, et nous nous assîmes autour d'elle.

C'est ainsi que se passa la plus belle nuit de ma vie ; le paysan vint nous annoncer au matin que le pont n'était plus submergé, et que déja quelques traîneaux venant de Petersbourg avaient passé. J'était obligé de hâter ma marche, et je sentis que je devais partir dans quelques minutes ; mais je frissonnai de la tête aux pieds en pensant que j'allais me sépa-

rer de Marie, que je ne la reverrais peut-être jamais, et que j'ignorais même son nom..... j'osai le demander, on me refusa avec un deux sourire..... j'insistai; mais on persista à me le cacher.

Il faut que je parte, dis-je en baisant la main de la mère, puisse le sort ma favoriser encore comme il l'a fait hier? Peut-être est-ce le dernier instant de bonheur de toute ma vie, mais le souvenir des heureux momens que j'ai passés dans cette forêt, ne s'effacera jamais.....

Adieu mon fils, dit la mère en m'interrompant d'une voix émue; mes filles et moi nous penserons souvent à vous avec intêret et plaisir.

Je levai les yeux au ciel, puis m'appuyant sur le dossier d'une chaise,

je donnai un libre cours à mes larmes.

Bon jeune homme, dit la mère avec attendrissement, en passant la main sur mon épaule, une si vive douleur en quittant des étrangeres, ne peut-être que la sympathie de la vertu, je l'éprouve aussi la force de cette sympathie, quelques heures nous ont rendus amis. Embrassez-moi, et reprenez courage, nous nous retrouverons peut-être encore, et sûrement du moins nous nous aimerons toujours.

Je me levai, je l'embrassai sans pouvoir articuler un seul mot. Alexandrine et Marie pleuraient aussi, je les saluai en silence et je sortis; toutes les trois me suivirent et restèrent sur la porte jusqu'à ce que je fusse monté dans mon traîneau; Marie me fit encore un signe d'adieu avec

son voile verd qu'elle tenait à la main, j'étendis les bras vers ce signal de la couleur de l'espérance, en m'écriant, non, nous ne serons pas séparés pour toujours..... et mes chevaux m'entraînèrent avec rapidité.

J'arrivai à Pétersbourg le dix-sept novembre à huit heures du soir; je m'étais mis de manière à pouvoir paraître en descendant de mon traîneau devant l'Impératrice; on me dit à la porte que sa majesté était à Vasili-Ostrow chez le prince Menzikof pour célébrer son jour de naissance. Je m'y rendis: à peine fus je entré dans le palais dont toute la façade, ainsi que l'intérieur étaient illuminés, que l'Impératrice voulut me parler à moi-même; je lui remis les dépêches de mon général, et ses yeux brillèrent de joie en les lisant. « Matouskin

« me mande, me dit-elle très-gra-
« cieusement, que vous avez été le
« héros de la journée du vingt-six
« septembre; racontez-moi tout ce
« qui s'est passé. Je lui donnai tous les détails qu'elle désirait et sa joie augmentait en m'écoutant. Avant que j'eusse fini mon recit, elle m'ordonna de la suivre et nous rentrâmes dans le sallon, où toute la cour était rassemblée. Au moment même les trompettes et les timbales annoncèrent les heureuses nouvelles que j'apportais, l'Impératrice posa sa main sur mon épaule et dit à mon grand oncle le feld-maréchal : voilà le jeune héros à qui je dois la victoire. Elle lut ensuite à haute voix la lettre de Matouskin.

Menzikof, dit-elle avec l'accent du bonheur, quelle heureuse journée ! vous devez savoir gré au prince

Dolgorouki dêtre arrivé aujourd'hui ; la fête de votre naissance est aussi celle de la victoire.

Mon grand oncle était très-ému, tous mes parens m'entourèrent et me félicitèrent de ce que l'Impératrice m'avait traité avec autant de distinction.

Menzikof seul ne prenait aucune part à l'allégresse générale ; son regard étoit sombre, il étouffait des soupirs, on voyait qu'il se faisait une violence extrême pour paraître calme et pour faire les honneurs de sa fête.... le malheureux ! il attendait à chaque instant la nouvelle de la mort d'une de ses filles, qu'un accident dans un voyage, avait mise en danger de perdre la vie. Gustave, ce pauvre père me faisait pitié, ce malheur me reconciliait avec lui ; combien je le trouvais intéressant avec son air triste,

préoccupé, et ses regards inquiets qu'il tournait à chaque instant du côté de la porte ! ses lèvres étaient dés-sechées, je le voyais porter souvent son verre à la bouche, la mouiller seulement, et le poser sans avoir bu ; il commençait à parler, balbutiait, et ne pouvait achever sa phrase. Il t'aurait aussi touché de compassion ce grand homme, qui dans ce moment n'était plus qu'un père malheureux. Il hait les Dolgorouki, dis-je à l'un de mes cousins qui m'avait appris la cause de son anxieté, mais l'inquiétude qui le dévore prouve à quel point il est capable d'aimer ; tu le nommes le plus ambitieux des hommes, l'ambition étouffe, dit-on, tous les autres sentimens dans le cœur dont elle s'empare ; et tu vois que l'amour paternel fait oublier à Menzikof toutes ses

dignités, la présence de sa souveraine, les honneurs dont il est entouré ; et que ce sentiment l'emporte chez lui sur l'ambition. Je suis sûr qu'il donnerait en ce moment ses décorations, ses richesses, son autorité, tout l'éclat de son rang, pour rendre la vie à sa fille ; il pouroit même se jeter aux pieds d'un Dolgorouki qui lui indiquerait un remède salutaire qui put sauver cette fille chérie.

Mon parent sourit ironiquement. — Ah ! continuai-je avec plus de feu, nous haïssons Menzikof bien plus pour le rang qu'il occupe, que pour son caractère ambitieux ; non jamais je ne pourrai haïr un homme qui montre assez de force d'ame, de sincérité, de sensibilité, pour ne pas cacher ce qu'il éprouve, pour ne pas affecter un air joyeux en présence de sa souve-

raine un jour de victoire et de triomphe, à la fête de sa naissance, lorsque son cœur paternel est déchiré. Un homme qui dans ces circonstances, et au milieu d'une cour, ose ainsi se montrer père n'est pas un ambitieux. S'il a des torts avec nous, nous en avons avec lui, et je crois que nous en trouverions toujours *au premier ministre de l'Impératrice*, quel que fut sa conduite avec nous.

Mon cousin répondit avec un ton d'amertume. „ Nous n'exigeons de lui „ que ce que la justice la plus sévère „ lui prescrit ; qu'il ne mette pas d'obs- „ tacle à notre élévation ".

La justice ! repris-je vivement ; eh! que deviendrait le prince Menzikof, s'il n'empêchait pas les Dolgorouki de s'élever ? Que lui laisseriez-vous si vous aviez autant de pouvoir que lui ?

Votre inimitié n'est peut-être qu'une défense, mais aussi c'est pour sa sûreté qu'il nous arrête dans nos projets; notre élévation serait le signal de sa ruine, pouvez-vous le nier?

Dans ce moment nous entendîmes dans la salle voisine un bruit confus, et nous y vîmes beaucoup de mouvement; Menzikof pâlit comme la mort, il voulait aller, mais son émotion lui en ôta la force et le contraignit à s'appuyer contre le lambris. Je tremblais avec lui; sans doute un courier de sa femme lui apportait la fatale nouvelle. Tout d'un coup après un instant de silence les trompettes et les tymbales se firent entendre, les deux battans de la grande porte s'ouvrirent, et l'Impératrice entra conduisant par la main..... Oh! Gustave, je crus sentir la terre s'ouvrir sous mes pieds, je fus obligé à mon tour

TAYLOR INST. OXFORD

de m'appuyer contre la cheminée..... C'était Marie que l'Impératrice conduisait à son père..... Oui, Gustave, cette fille dont il pleurait déja la mort, pour qui je prenais un intérêt, qui sans doute était un pressentiment, c'était Marie; elle, la fille de Menzikof, de l'implacable ennemi de ma famille! Je vis dans un instant toute l'étendue de mon malheur; il me semblait que tout disparaissait autour de moi; le bruit des instrumens, les cris de joye de toute l'assemblée, faisaient un tel contraste avec ce que j'éprouvais; mon cœur était si serré, si ému, que je ne sais pas comment je ne suis pas tombé évanoui; je voyais tous les objets tourner autour de moi sans en distinguer aucun; je n'entendais plus qu'un bruit confus, les yeux se portaient machinalement du côté

où l'heureux père pressait entre ses bras sa fille, qui s'était jetée à ses pieds ; il me paraissait qu'il y avait entre nous un abîme immense, et que Menzikof saisissait Marie pour l'empêcher d'y tomber. Heureusement tous les yeux étaient fixés sur ce grouppe touchant dont l'Impératrice faisait partie, et les instrumens remplissaient la salle de leurs sons bruyans, ce qui empêcha qu'on ne remarqua mon trouble, et qu'on ne m'entendit ; car je me rappelle que je poussai un cri douloureux.

Les embrassemens de la famille Menzikof durèrent assez longtems pour que je pusse me remettre un peu de mon émotion ; j'appris que Marie avait réellement été malade à la mort dans une terre très-éloignée qu'elle habitait avec sa mère et sa

sœur. Pendant quelque tems on avoit désespéré de sa vie, mais une heureuse crise ayant décidé sa guérison, sa mère au lieu d'envoyer un courier au prince pour lui apprendre cette heureuse nouvelle, avait préféré de venir le surprendre et de lui amener sa fille pour son jour de naissance. Elles étaient arrivées une heure après moi.

Quel jour heureux, Menzikof, dit l'Impératrice de ce ton affectueux et maternel qu'elle sait avoir avec ses favoris ; vous remportez une victoire sur la mort, moi sur mes ennemis ; si la mienne est plus glorieuse, la vôtre est plus douce. Où donc est mon jeune héros, dit-elle en me cherchant des yeux, je veux présenter l'un à l'autre nos deux messagers de bonheur. Je m'approchai, elle me conduisit auprès

de Marie : voilà, lui dit-elle, le prince Fédor Dolgorouki qui m'apporte aujourd'hui la nouvelle d'une victoire que je dois à sa valeur ; il faut que vous soyez le roi et la reine du bal. Marie leva les yeux et rougit beaucoup en me reconnaissant ; sa mère, sa sœur témoignèrent la même surprise ; elles me croyaient un simple officier de l'armée envoyé en courier à Pétersbourg ; ne voulant pas me dire son nom de crainte que le bruit de son arrivée ne parvint avant elle à son époux, la discrétion l'avait empêchée de me demander le mien. Elle raconta comment nous nous étions rencontrés et me fit mille amitiés. Dans tout autre moment elles auraient fait froncer le sourcil à Menzikof, mais il était trop heureux pour songer à la haine.

Le bal commença, je pris la main

de Marie pour la conduire au bout de la salle ; cette main tremblait dans la mienne ; j'osai la serrer doucement. Gustave, que Marie était belle ! l'émotion animait légérement ce teint si blanc, mais un peu trop pâle depuis sa maladie ; ses yeux brillaient d'un feu si doux, et Marie ne devait rien à la parure ; elle avait le même habit de voyage que je lui avais vu dans la forêt, elle tenait encore à la main ce même voile verd dont l'heureux présage se réalisait déja : l'Impératrice avertie de leur arrivée était allée les recevoir et avait exigé d'elles qu'elles entrassent telles qu'elles étaient ; Marie avait seulement ôté la pelisse dont sa taille svelte et gracieuse était enveloppée ; et parée de ses charmes seuls, elle éclipsait toutes les beautés de la fête.

Je la contemplais avec ravissement, et je ne trouvais rien à lui dire ; c'est elle qui me parla la première.

» Mes pressentimens ne m'avaient pas trompée, me dit-elle avec ce ton de voix enchanteur dont je t'ai déja parlé, nous nous revoyons ".

« C'est..... un heureux hazard " dis-je en hésitant, sans trop savoir ce que je disais, et pour répondre quelque chose ; j'étais entièrement absorbé par mes pensées, par l'amour qui remplissait déja mon cœur, et par l'idée de la haine de nos deux familles.

Elle me regarda d'un air étonné.... Prince Fédor, me dit-elle avec un sourire angelique, j'aime mieux vos adieux que vos reconnaissances ".

Lorsque nous commençâmes à danser je vis qu'elle était embarrassée de son voile verd, je m'en emparai, je

le mis dans ma poche, et je jurai de ne plus m'en séparer.

On dansait des valses, je passai mon bras autour d'elle, et je parcourus d'un vol rapide cette salle remplie de monde où je ne voyais qu'elle seule. Jusqu'à ce moment, Gustave, je ne m'étais pas douté de tout le charme de cette danse inventée pour l'amour; je n'étais plus sur cette terre, il me semblait que déja dégagé de nos enveloppes terrestres, nous prenions ensemble notre essor vers les cieux; je croyais entendre l'harmonie des anges qui nous recevaient dans leurs demeures aériennes; toutes mes pensées étaient d'accord avec cette illusion, aucune passion humaine ne venait s'y mêler, j'oubliais la haine, je n'éprouvais aucun desir, je sentais seulement que j'étais le plus heureux des êtres,

enlacé

enlacé dans les bras de Marie, l'entourant des miens, la pressant sur mon cœur, respirant sa douce haleine, sentant palpiter son sein contre ma poitrine, rencontrant ses regards si purs, si doux qui se confondaient dans les miens; je te le jure, Gustave, je n'eus pas un sentiment dont elle put rougir; seulement un moment où je crus sentir qu'elle me pressait plus fortement (et c'était vrai, faible encore et fatiguée du voyage, la rapidité de la danse lui donnait des vertiges) alors il m'échappa de lui dire bien bas en l'approchant de mon cœur, „ chère, adorée Marie "! elle jetta sur moi un regard plein d'expression, un seul regard, car au même instant je vis ses yeux se fermer, ses joues pâlir, sa tête se pencha sur mon épaule, je sentis tout le poids de son

corps, et je la soutins pour l'empêcher de tomber.

On nous entoura ; sa mère fut comme un éclair auprès de nous : tu n'es pas bien, Marie, dit-elle en s'asseyant sur une banquette auprès de laquelle nous étions, et l'attirant sur ses genoux, où je la posai moi-même ; sa main resta dans la mienne, et de tems en tems elle la serrait fortement ; c'etait une contraction de nerfs, mais qui m'assurait son existence. Au bout d'un instant elle entr'ouvrit les yeux, les porta d'abord sur sa mère, puis sur moi, et les referma en disant faiblement, *il me semble que je suis parfaitement bien ;* elle retomba sur le sein de sa mère, et je sentis à sa main qu'elle était évanouie une seconde fois. Sa mère la serrait contre son sein et pleurait..... je pleurais aussi,

Gustave, je m'en apperçus au bras de Marie qui était mouillé de mes larmes. On lui faisait respirer des sels, on frottait ses tempes d'eau spiritueuse; elle reprit tout-à-fait connaissance, et dit à sa mère en souriant, je vous ai donné bien de l'inquiétude, bonne maman; ne craignez rien, je suis bien. En disant cela je crus sentir qu'elle serrait doucement ma main qui tenait toujours la sienne, et ce n'était plus une contraction de nerfs. Elle la retira bientôt, et une légère nuance de couleur de rose reparut sur ses joues pâles; une nuance de plus les couvrit en voyant que son bras était humide, et ne pouvait l'être que des larmes qui mouillaient aussi mes joues: elle me regarda, mais avec quelle expression, quelle pureté, et quelle tendresse. Gustave! Je suis.... je suis je crois le

plus heureux des hommes. Es-tu bien, lui dit sa mère avec émotion? — Oui sûrement très-bien, mais..... mais. La princesse tourna les yeux sur moi comme si elle eût deviné ce qui se passait au-dedans de nous.... Est-ce que tu voudrais être seule, ma fille?

Oui, seule avec vous ma chère maman, ma meilleure amie; elle leva lentement ses yeux sur moi, et me dit avec une douceur inexprimable: bonne nuit, prince Fédor, et pardon pour votre faible danseuse. Une minute après elle était hors de la salle ainsi que sa mère et sa sœur... Et moi, Gustave, trois minutes après je me trouvai sur les chantiers de l'autre côté de la Néva, vis-à-vis du palais Menzikof, sans trop me rappeler comment j'y étais venu. Enveloppé de ma pelisse, je me plaçai sous le portail

de l'église luthérienne, et je regardai fixement le palais illuminé, croyant au moindre bruit entendre la voix de Marie ; et quand mes regards se portaient vers le ciel, je croyais la voir dans chaque nuage. Je restai là jusqu'à ce que mon domestique, qui me cherchait, m'eût trouvé, et m'eût emmené chez moi. Je devais sans doute avoir besoin de repos après mon pénible voyage, mais j'aurais préféré mille fois passer la nuit entière auprès de la demeure de Marie. Le lendemain après m'être assuré que sa santé était bonne et qu'elle ne sortirait pas, ni ne recevrait personne de quelques jours, j'allai m'établir dans ma petite maison de campagne, pour rêver à elle tout à mon aise ; à la ville il m'aurait fallu parler d'autre chose, écouter, *m'occuper* de ce qui n'est pas elle.

Je n'ai rien gagné à venir dans ma retraite, on m'y obséde de billets, de visites ; mes parens veulent que je retourne à Pétersbourg, toute la cour s'étonne de que je me fais si peu valoir, de ce que je me tiens à l'écart après avoir reçu de l'Impératrice des témoignages d'une faveur aussi distinguée. Oh ! s'ils savaient ce que j'éprouve, et combien je méprise ces vains honneurs ; s'ils savaient que je céderais le trône du monde pour un banc de gazon où je serais assis près de Marie, que je ne donnerais pas la fleur qu'elle aurait cueillie, pour le sceptre du plus grand empire ; que ce voile qui a couvert ses beaux cheveux et ses traits célestes, est mille fois plus à mes yeux, que ces cordons, ces étoiles dont on voudrait me décorer. S'ils savaient, mes orgueilleux pa-

rens, combien elle est tout pour moi ; la fille de celui qu'ils voudraient anéantir, ils seraient au desespoir ; car ils me destinent..... grand Dieu ! puis-je l'écrire ! oui, c'est moi qu'on destine à renverser l'idole du moment, le favori Menzikof. L'Impératrice m'a souri, disent-ils..... les insensés, ils n'ont vu que le sourire d'une femme, d'une souveraine, ils n'ont pas pas vu celui d'un ange !..... les aveugles !.... mais moi, Gustave, je l'ai vu, je l'ai senti, et ton ami ne veut point d'autre bonheur que de le revoir encore. Adieu.

LETTRE III.

Marie Menzikof à Sophie Rocales, sa gouvernante.

Je viens d'expédier une grande lettre pour ma chère, pour ma bonne Sophie; comme tu me l'as demandé; je te raconte jusqu'aux moindres particularités de mon voyage et de mon arrivée chez mon père.... et cependant, Sophie, tu ne sais rien encore.... à moins.... à moins que ton cœur n'ait deviné celui de ton élève, ce cœur dont tu as développé la sensibilité.... trop peut-être, mais puis-je t'en vouloir, Sophie; ah! bien au contraire. Tu me disais souvent que l'amour était la récompense de la vertu, tu te

trompais ; l'amour c'est la vertu même; oui, mon amie, ma seconde mère, depuis..... depuis le jour de naissance de mon père je me trouve cent fois meilleure, plus douce, plus tendre, plus généreuse, et par conséquent plus heureuse ; je me sens aussi plus de force et plus d'énergie. Bonne Sophie, indique-moi l'action la plus sublime qui ait jamais été faite par les hommes, le plus grand sacrifice dont la nature soit capable, et sois sûre qu'il ne m'effrayera pas..... La mort par exemple, tu sais que je l'ai vue de bien près ; elle m'effrayait alors je te l'avoue: ce jour où j'étais si mal, où on désesperait de ma vie, lorsque je pouvais penser à quelque chose, c'était au regret de quitter sitôt cette vie dont j'ignorais encore la valeur..... Et à présent, Sophie, à présent que je

sens jusqu'au fond de l'ame de quel charme elle peut-être remplie, par une contrarieté singulière je la perdrais sans me plaindre..... mourir, grand Dieu, qu'est-ce que mourir ? Fermer les yeux, cesser de respirer, sentir s'arrêter les battement de son cœur et la circulation de son sang, quelques momens plutôt ou plus tard ; et combien de peines on évite dont les hommes se plaisent à nous accabler et qui nous seront épargnées dans le sein du Père céleste qui nous a donné une ame immortelle, une ame avide d'un bonheur qui ne peut se trouver sur cette terre ; c'est là seulement, Sophie, qu'il me sera permis d'aimer Fédor, c'est là que nos deux ames réunies n'en formeront plus qu'une seule ; c'est dans ces régions célestes où la haine ne pénétra jamais que

Marie et Fédor trouveront le bonheur; un bonheur éternel, une éternité d'amour.

Il faut que je te dise tout, Sophie; après ma mère, qui plus que toi a le droit de lire dans mon cœur? Et ma mère a lu dans le cœur de sa fille, elle sait que Fédor Dolgorouki, est tout pour Marie..... Dolgorouki.... ma main tremble en écrivant ce nom. Alexis Dolgorouki et ses deux fils Ivan et Sergi, et Lukitsch le père de Fédor, sont les ennemis les plus acharnés, les plus implacables des Menzikof; le feld-maréchal, grand oncle de Fédor, doit-être seul excepté, son excellent cœur est incapable de haine..... mais mon père, Sophie..... mon père si tendre, si bon pour ses enfans, devait-il connaître la haine, et cependant il déteste, il abhorre tous les Dolgorouki;

les voila donc d'un côté avec leurs cœurs remplis de fiel et de vengeance..... Et Fédor et moi de l'autre côté avec nos cœurs pleins d'amour et de fidélité. Je ne sais que trop que les haines de famille, dont la source est l'ambition, sont inextinguibles et que leur suite est terrible. Chère Sophie, je lis beaucoup, et mon père et ma mère se rejouissent du desir que j'ai de m'instruire; mais sais-tu ce que je lis? c'est les histoires des guerres sanglantes des Guelphes et des Gebelins, de la Rose rouge et de la Rose blanche, des Montaigu et des Capulet etc. etc. etc. Partout je cherche avec ardeur une réconciliation, une parole de paix, et je ne trouve que des menaces, des poignards, et la haine la plus atroce, la plus irréconciliable; il me semble que je vois à chaque

ligne la condamnation de Fédor et la mienne, que je vois aiguiser les poignards qui doivent nous percer le cœur. Grand Dieu! ne vaudrait-il pas mieux que notre dépouille mortelle fut déja couchée dans le cercueil, et nos ames dans le séjour de la paix. Oh! pourquoi s'appelle-t-il Dolgorouki? pourquoi mon père est-il un Menzikof, puisque nous devions nous aimer?

Ma bonne mère me flatte d'un vain espoir pour l'avenir; peut-être, me dit-elle quelquefois, êtes-vous destinés Fédor et toi, à former le lien qui réunira les Dolgorouki et les Menzikof. Je souris à cette idée enchanteresse; mais alors elle soupire, et la douce illusion s'évanouit. Chère maman, lui disais-je, si notre amour ne peut vaincre la haine, notre mort le pour-

ra peut-être. — A quoi penses-tu là, Marie, me dit-elle avec effroi? Je souris encore en l'embrassant; vous m'avez appris, Sophie, et vous, chère maman, que la mort est le port du repos et qu'on doit y penser souvent; elle garda le silence, et nos larmes se confondirent. Je ne lui parlai pas de mes tristes pressentimens pour ne pas affliger son cœur maternel; mais ton ame est plus forte que la sienne, je puis te dire tout ce que je pense, tout ce que je sens; la tombe sera l'autel où s'uniront Marie et Fédor. Je t'écris ces mots avec le plus grand calme, comme lorsque j'ai fait l'aveu de mon amour à ma mère; je lui devais mon premier aveu, et c'est pourquoi je ne t'ai pas dit dans ma lettre précédente que je l'avais aimé dès le premier instant où je le vis; mais je ne sais pas

bien moi-même quand j'ai commencé à l'aimer, il me semble que je l'ai toujours aimé depuis que j'ai appris à sentir ; depuis longtems je le plaçais dans mes rêves d'un bonheur futur ; c'était un jeune homme comme lui que je voyais accomplir toutes les grandes actions que nous retrace l'histoire ; lorsque j'entendis le prémier son de sa voix, elle ne me parut point étrangère, il avait rétenti depuis longtems dans mon ame. Lorsqu'à genoux devant ma mère, inondé de larmes, il nous fit ses adieux ; lorsqu'il disparut au travers de la forêt..... Sophie, je l'aimais déja, comme je l'aimerai toute ma vie ; il me semblait que j'aurais dû rester éternellement avec lui, me faire toujours répéter comme il s'était précipité dans le combat au milieu des Tartares du Dagestan, com-

me il avait pleuré dans son enfance sur le tombeau de sa mère..... comme il chérissait sa seconde mère, et son ami Gustave. Tu m'avais dit si souvent, bonne et prudente amie, qu'il fallait que l'amour commençât d'abord par l'estime, qui devait produire peu-à-peu l'amitié, que cette amitié se changeait en un peu d'amour, et ensuite en beaucoup d'amour. Tout cela ne m'est point arrivé, et notre sentiment n'a point suivi cette marche; l'estime, l'amitié, l'amour, la passion sont arrivés ensemble, et se sont confondus dans nos cœurs. Dès qu'il eut appris mon nom il se troubla; mais l'instant d'après, appuyée sur son épaule, pressée contre son sein, entraînée par un mouvement doux et rapide, je me sentais mourir, Sophie, mais que cette mort était douce! Tout dispa-

raissait à ma vue, la musique n'était plus qu'un son confus et délicieux; le dernier mot que j'entendis fut „ Marie, chère Marie", le dernier objet que j'apperçus ce furent les regards de Fédor, et je ne revins à moi que sur le sein de ma mère, et ma main dans celle de Fédor. Oh! bonne Sophie, il me semblait être à l'autel avec, lui, bénie par notre mère; je ne pus m'empêcher de presser sa main, si j'avais prononcé un mot j'aurais dit que je l'adorais; mais le plaisir, la douleur, la crainte, l'espérance, saisirent à la fois mon ame, et trop faible pour supporter ce que j'éprouvais, je perdis une seconde fois l'usage de mes sens. Dès que je pus marcher, ma mère me conduisit-elle même dans mon appartement: lorsque nous fûmes seules, elle me demanda avec inquié-

tude ; que signifie cette scène, Marie ?

Oh ! ma mère, lui repondis-je en cachant mon visage contre son sein..... Fédor.... n'avez-vous pas vu comme il me regardait ? N'avez-vous pas entendu comme il m'appelait sa chère Marie ! Noble Dolgorouki, oui je t'aime.. Je voulus embrasser maman, mais elle me repoussa avec douceur, elle me fit asseoir près d'elle, et me dit d'un ton plein de bonté ; je me flatte, ma fille, que tu ne sais pas ce que tu dis dans ce moment; recueille tes esprits, calme-toi, tu sentiras bientôt que la fille de Menzikof ne peut aimer un Dolgorouki.

Je sentis que je rougissais, et cette fois bon gré malgré je baisai la main de la meilleure des mères ; je gardai le silence. — Eh bien ! ma fille, tu ne reponds pas. — Ah ! maman, je ne l'ose

pas ; je sais que vous n'admettez aucun genre d'exaltation, pas même celle de la vertu ; vous voulez de la reflexion, un choix raisonné de ce qui est bien, une résolution prise de sang froid, vous ne voulez de l'enthousiasme que pour l'exécution.

— Il est vrai, ma fille. — Eh bien, ma chère maman, dis-je avec le ton le plus calme qu'il me fut possible de prendre, j'aime le jeune Dolgorouki, et il m'aime ; je n'aurai jamais un sentiment, une pensée que je cache à ma mère.

Elle soupira ! mon enfant, me dit-elle, qu'est-ce que tu appelles aimer ? L'impulsion momentanée de ton cœur aimant et confiant dans un moment où tu n'étais pas sur tes gardes, une illusion qu'une rencontre fortuite avec un jeune homme aimable a produite,

une surprise en le retrouvant au milieu d'une fête, de l'émotion en dansant avec lui. Reviens à toi, Marie, raisonne un instant ce sentiment si rapide, et tu verras te dis-je, que c'est une illusion de ton cœur.

— Une illusion! chère maman, oh! non, non, ce n'en est pas une. Sur quoi pourrait-on compter dans la vie si une illusion pouvait produire un sentiment aussi vif, aussi profond que celui que j'éprouve? Je serais bien fachée que ce fut une illusion, j'aurais alors bien mauvaise opinion de moi-même, et je sens au contraire que ce sentiment qui pénètre mon ame l'élève et la purifie. Sans doute, je m'étonne de sa promptitude; mais, maman, si c'était une sympathie, un ordre du ciel, si Fédor et Marie étaient prédestinés....

Elle m'interrompit en me donnant un baiser; pauvre enfant, c'est bien cette idée qui est une illusion. Mais, ... soit, je veux croire à la réalité de ton amour. Mais le sien, Marie, comment sais-tu qu'il t'aime aussi ? que t'a-t-il dit ? Si un Dolgorouki a pu faire un aveu à la fille de Menzikof dès les premiers momens d'une aussi légère connaissance, il n'est en vérité pas digne de t'inspirer de l'amour. Je lui racontai tranquillement ce que je lui avais dit, sa réponse si froide en apparence et qui peignait si bien son trouble, et enfin ce mot qui rétentit encore dans mon cœur, *Marie*, *chère Marie*. — Eh bien ! petite insensée, dit maman en souriant, tu te crois donc adorée parce qu'on te répond froidement, et qu'on t'appelle *chère Marie*. — Ah ! maman, ce ne sont pas les

mots, mais le ton dont ils ont été prononcés, mais le regard qui les accompagnait, mais mon cœur qui me dit que je suis aimée.

— Attends du moins de voir ce qu'il fera. Je veux bien convenir avec toi que le prince Fédor est très-intéressant..... Mais ton nom seul, Marie, lui dira ce qu'il doit faire.

— Me haïr, peut-être, n'est-ce pas, maman? un Dolgorouki ne doit éprouver que de la haine pour quelqu'un qui se nomme Menzikof?

—Non, Marie, pourquoi de la haine? mais il doit réfléchir que tu ne peux jamais être à lui.

— Et moi aussi, maman, je dois le penser..... Je le pense.... et cependant je l'aime.

Eh bien, cet amour sans espoir s'évanouira bientôt, mon enfant.

S'évanouir ! c'est ce qui arriverait sans doute, maman, si ce n'était qu'une illusion, *un amour sans espoir.* Je ne sais pas, chère maman, pourquoi aujourd'hui pour la première fois de ma vie je ne vous comprends pas ; de quel espoir parlez-vous ? Il est vrai que jamais peut-être un prêtre n'unira nos mains, que je ne serai jamais sa femme ; mais aucun Menzikof, aucun Dolgorouki, ne m'empêchera d'être éternellement à lui par le cœur ; de ne vivre que pour lui, de ne penser qu'à lui, d'être unie au moins à lui dans le tombeau. Ne m'avez-vous pas dit souvent, bonne maman, que le torrent de la haine se perd dans les sables du tombeau, et que l'amour seul est immortel, oh ! maman, vous me l'avez dit et je le sens ! oui mon amour est immortel comme mon ame.

Ma mère était embarrassée, elle ne pouvait nier ce qu'elle m'avait dit tant de fois ; ce que tu me disais toi-même, ma chère Sophie. Après un moment de silence elle m'attaqua d'une autre manière.

Eh bien, Marie, je veux que ton amour soit réel, au moins est-il encore à sa naissance ; avec un peu d'efforts et d'énergie tu peux le surmonter, tu pourras encore être heureuse, et par un autre choix.

— Avec un autre que Fédor ! Heureuse avec un autre ! ah, maman, si je pouvais le croire, l'espérer, l'essayer, que je serais coupable de vous affliger dans ce moment ! Mais je connais votre cœur maternel, il souffrirait bien plus encore de me savoir malheureuse et criminelle, et je deviendrais tous les deux si jamais je promettais

à Dieu d'en aimer un autre. Mais, chère maman..... je crois que nous ne nous comprenons pas. J'aime Fédor, c'est tout ce que je sais à présent : l'avenir est enveloppé dans une nuit obscure que je ne puis, que je ne desire pas de percer, mais ne croyez pas que pour être heureuse je puisse cesser d'être votre fille, et braver l'autorité paternelle ; que mon père haïsse tous les Dolgorouki, je ne me permettrai que d'en adorer un en silence, et d'adresser au Dieu de paix des vœux ardens pour que cette haine cruelle cesse ; oh ! si au prix de tout le bonheur de ma vie, si au prix de ma vie même elle pouvait cesser, avec quelle joie je prendrais le voile, ou j'entrerais dans mon tombeau. Maman, je n'ai aucun espoir de m'unir jamais sur cette terre à Fédor ; mais j'ai là,

dis-je en touchant mon cœur, la certitude de l'aimer éternellement, et de n'être jamais à un autre.

Est-ce là ta ferme résolution, me demanda-t-elle très-sérieusement ?

C'est ma ferme, mon inébranlable résolution, ma chère maman. Alors elle me pressa sur son sein et m'inonda de ses larmes : aime-le donc ce bon jeune homme, aime le, Marie, je crois qu'il t'aime aussi, ses regards et ses larmes me l'ont dit déja dans la forêt. Puis-je méconnaître la voix du ciel dans un coup de sympathie aussi prompt, aussi vif, dans ce sentiment qui s'est emparé de vos cœurs. Je viens de te parler en mère ; à présent, Marie, je ne suis plus que ton amie et ta confidente ; aime Fédor puisque c'est ta destinée, et puisse ce Dieu tout bon, tout puissant, qui veut votre amour,

puisse-t-il le bénir, puisse-t-il, chère Marie, te rendre plus heureuse que ta mère.

Nous nous embrassâmes avec une tendresse que toi seule peux comprendre; le consentement de ma mère versait un baume délicieux dans mon cœur, mais ses dernières paroles l'ont de nouveau déchiré... Elle n'a donc jamais été heureuse! elle, la meilleure des femmes!... Cependant elle chérit mon père, mais cet attachement devient un suplice par ses inquiétudes continuelles sur le sort de son époux, par la crainte des malheurs dont il a déja si souvent été menacé, par l'angoisse que lui donne cette ambition insatiable. Voilà le chagrin dévorant qui pèse sur le cœur de ma pauvre mère..... Un chagrin, Sophie, je devrais plutôt dire un désespoir qui nous suit partout comme un spectre menaçant.... Mon père!.... Oh! mon

Dieu, voyez les larmes de sa femme, de sa vertueuse compagne, et de ses innocens enfans ! Inspirez-lui un répentir salutaire, infligez à sa fille ainée, à la pauvre Marie, la punition dont il a besoin peut-être pour expier..... Chère Sophie, je viens de me prosterner devant Dieu, et d'arroser la terre de mes larmes ; puisse le ciel exaucer mes prières, puisse mon père renoncer à cette fatale ambition qui lui coute si cher! Oh! s'il savait quelles larmes amères et brûlantes coulent du fond de l'ame déchirée de ma pauvre mère, sur sa grandeur..... Sophie ! tu connais tous les secrets de notre famille, ma mère n'a rien de caché pour toi.... peut-être dans toute l'étendue de ce vaste empire, personne ne verse des larmes aussi douloureuses que celles qui coulent sous les lambris dorés de notre

palais. Adieu, ma Sophie, je vais encore me prosterner devant l'Eternel et le prier, et toi, bonne Sophie, prie aussi pour nous. Adieu.

J'ai quitté ma plume, chère Sophie, dans un moment où ma main tremblante et mes yeux pleins de larmes, ne pouvaient faire autre chose que de s'élever au ciel; plus calme après ma prière je reviens à toi. Ma mère me quitta en finissant l'entretien que je t'ai raconté; le lendemain, en déjeûnant seule avec elle, elle me parut moins confiante que la veille, elle cherchait à me persuader que je n'étais pas aimée de Fédor, et que c'était une folie de prendre pour l'aveu de son amour, le mot d'amitié qui lui était échappé avec moi. Elle avait appris que dès le lendemain du bal il était parti pour sa campagne: s'il t'aimait, Marie, me disait-elle, s'éloi-

gnerait-il de toi au moment où il t'a retrouvée. Je ne répondis rien et soupirai profondément : pendant qu'elle me parlait encore de l'indifférence de Fédor, on lui apporta une lettre, elle la lut avec l'embarras le plus marqué, la relut encore avec attendrissement, et s'interrompit pour essuyer ses larmes; elle la reprit, la parcourut encore et me la remit enfin, en me disant avec un doux sourire : tiens, lis, Marie, je veux faire battre de joie un cœur dans ce sallon où l'on étouffe tant de soupirs douloureux. Je pris la lettre et regardai d'abord la signature.... c'était... Fédor Dolgorouki : ah! maman, dis-je, en serrant la lettre contre mon cœur. — Je fus quelque tems sans pouvoir la lire à force d'émotion.... Chère Sophie, c'est à ma mère que Fédor avouait son amour éternel et invincible pour l'heu-

reuse Marie; il la fait l'arbitre de sa destinée, il lui parle des obstacles que l'inimitié de nos familles pourrait mettre à notre bonheur; mais il manifeste le desir, plutôt que l'espoir, que notre union pût metre fin aux dissentions qui divisent les deux premières maisons de l'Empire : il finit en disant : „ j'adore Marie, je vous chéris et „ vous respecte vous sa bonne mère, „ et je suis décidé à vous obéir dans „ tout ce que le bonheur et la tranquil„ lité de votre fille exigeront de moi; „ fut-ce même de renfermer mon amour „ dans mon cœur, et de mourir en „ silence. Marie est votre fille, vous „ êtes pour moi l'image de la di„ vinité, et j'obéïrai sans murmurer. „ Cependant, j'ose vous dire (pardon„ nez-moi cet orgueil) que je me crois „ digne d'être votre fils. Oserais-je in-

„ terprêter vos bontés pour l'inconnu
„ de la forêt, et les regards de Marie,
„ et vos paroles, et les siennes. — Oh!
„ décidez mon sort et le sien. ".

Dans quel état singulier j'étais en lisant cette lettre! J'éprouvais un mélange inconcevable de bonheur et d'angoisse; mon cœur palpitait violemment, et cependant j'étais calme. Je repliai la lettre et la rendis à ma mère sans pouvoir dire un mot, et je me levai pour la laisser seule: elle m'arrêta par un regard et me dit d'un ton très-sérieux; je vais lui répondre tout de suite. — C'est pour cela que je sors, chère maman. — N'as-tu donc rien à me dire? — Non, maman, plus rien, *c'est à vous à décider de son sort et du mien.* — Et ma décision, Marie, sera-t-elle aussi la tienne? Oh! bien sûrement, dis-je en posant la

main sur son cœur. Elle me regarda fixement ; et si je vous ordonnais d'étouffer votre amour ? — De le renfermer, ma mère.... oui, j'obéirai, mais je..... Non, non ! m'écriai-je en me précipitant dans ses bras, non je ne mourrais pas, je garderais le silence, je souffrirais ; mais je vivrais pour mon excellente mère. Maman, dites que vous aimez votre Marie.

— Oui, mon enfant, oui, je t'aime, et j'admire ton courage ; mais moi aussi je connais mon devoir, et je saurai le remplir. Dieu nous donne de la force à toutes les deux, et elle m'embrassa.

Elle ne me parla plus du tout de Fédor, jusqu'au jour de la fête de l'Impératrice, qu'on a célébrée avec toute la pompe imaginable. En entrant dans le grand sallon, mes yeux ne cherchaient que lui. — Sophie, il n'y était

TAYLOR INST. OXFORD

pas! tous les Dolgorouki y étaient, il ne manquait que lui. Je m'étais placée vis-à-vis de la porte, et dès qu'elle s'ouvrait, mes regards s'y portaient avec impatience ; distraite, triste, occupée, il fallut danser cependant. Oh ! Sophie, quelle est pénible cette vie de contrainte et de gêne continuelle ; que l'ambitieux est à plaindre ! Mais l'esclave de l'amour l'est-il moins ? Je suis sûre que j'ai bien plus souffert en attendant toujours Fédor en vain, qu'un courtisan ne souffre en attendant inutilement un regard de sa souveraine. Je m'approchai des Dolgorouki, j'étais surprise de ce qu'ils pouvaient parler d'autre chose que de l'absence de Fédor : l'Impératrice termina la fête en faisant présent à mon père d'une terre considérable dans l'Ukraine, et de la ville de Baturin. Tout le monde vint me féliciter, et je

ne pouvais comprendre pourquoi : hélas ! dans le moment où la fortune de mon père augmentait si considérablement, je me trouvais si pauvre ; Fédor n'était pas là ! Ah ! ce n'est pas des terres, des richesses que je demande à l'Impératrice, un mot, un seul mot de sa bouche pourrait me rendre si heureuse ! Si elle lisait dans mon cœur ; mais ces dieux de la terre savent-ils si leurs sujets ont un cœur ? L'Impératrice a enrichi tant de personnes, en a élevé tant d'autres ; mais a-t-elle su faire des heureux ? Ah ! ce n'est pas même mon père, qu'elle comble de biens, et qui n'a pas un instant de tranquillité ; et ma pauvre mère !.... Toutes ces réflexions m'attristèrent, il me semblait être seule, isolée au monde, au milieu d'inutiles monceaux d'or.—Quelqu'un, je ne sais qui, vint me féliciter

d'un air humilié, de la grandeur de mon père; je lui répondis par des larmes; il me regarda avec surprise, il ne savait pas que j'aurais donné ces terres, cette ville, le monde entier si je l'avais eu, pour un seul regard de Fédor.

Maman se retira de très-bonne heure; elle m'emmena dans son appartement: l'Impératrice a rendu ton père bien heureux aujourd'hui, me dit-elle, voyons si je n'aurai pas plus de pouvoir qu'elle pour répandre aussi le bonheur. Elle ouvrit la porte de son cabinet, et j'en vis sortir Fédor. Ah! Sophie, quelle mère le ciel m'a donnée!

Déja une fois, prince, je vous ai nommé mon fils, lui dit ma mère, aujourd'hui je vous donne encore ce nom si doux, oh! mon fils. Il se jeta à genoux devant elle; et moi aussi je tom-

bai à ses pieds; elle posa sa main maternelle sur nos fronts et nous dit du ton le plus touché, que le ciel vous bénisse, mes chers enfans, comme vous bénit votre mère. Fédor, Marie vous aime, je vous donne tout ce qui est en mon pouvoir, mon aveu, ma bénédiction, mes vœux ardens pour votre bonheur. Peut-être suis-je une mère trop faible, mais je me fie à votre vertu, et mon cœur a besoin de votre bonheur. Levez-vous, mes enfans; elle posa ma main dans celle de Fédor, en ajoutant; j'approuve votre amour, je desire votre union, Marie sera votre amie, vous serez le génie protecteur de sa vertu..... Mais pourrez-vous jamais être unis? Le ciel veuille vous accorder un avenir plus heureux.

Plus heureux, nous écriâmes-nous tous les deux à la fois, c'est impossi-

ble ! — Non, dit Fédor, non pas même dans les bras de Marie, je ne crois pas que je puisse être plus heureux que je ne le suis dans ce moment. — Peut-être, dit ma mère, mais je crains que vous n'en ayez de bien malheureux ! Il peut venir un jour où tu serais forcée, Marie, de donner ta main à un autre homme ; où, vous-même, Fédor, vous seriez obligé.....

Obligé ! moi ! dit-il, avec véhémence, et passant tout-à-coup son bras autour de moi, il m'attira contre lui, posa sa bouche sur mes lèvres, et dit ensuite avec un ton solemnel : Marie, en présence de ta mère et du ciel, reçois ce baiser pour gage de ma constance éternelle ; c'est le premier baiser de l'amour, de l'amour le plus saint et le plus pur ; mon sort est à présent lié pour jamais au tien. *M'obliger !* On

peut me tuer sans doute, mais non pas m'obliger à donner ma main sans mon cœur.

Prince, dit ma mère avec une nuance de sévérité, vous manquez à votre parole, à la promesse que vous m'avez faite. — Non, non, ma mère, répondit-il, je vous ai promis de la voir passer en silence entre les bras d'un époux, si votre bonheur et la tranquillité de Marie l'exigeaient; mais je ne me suis engagé à rien de plus. Elle peut-être liée par d'autres devoirs que moi, elle a reçu mes sermens, je n'en demande point d'elle et jamais.....

Je l'interrompis, mon cœur a devancé les tiens, Fédor, et je saurai t'imiter. Vous allez quitter Pétersbourg, dit ma mère; vous ne reverrez plus ma fille que de mon aveu, vous re-

cevrez quelquefois de ses lettres. Où irez-vous, Fédor? — A ma maison de campagne près de Pozeck, sur les bords de la Néva, répondit-il. Adieu, mon fils, dit ma mère, et il se jeta en soupirant dans ses bras. Fédor, Marie, ce fut tout ce que nous pûmes nous dire. Je le vis partir avec calme et j'allai me renfermer dans mon cabinet pour lui écrire. O ma bonne Sophie! à Pozeck, il sera si près de toi, ne veux-tu pas faire la connaissance de l'ami de ta Marie.

(On supprime ici plusieurs lettres de Fédor et de Marie, antérieures à celle qui suit, et qui ne contiennent que des témoignages répétés de leur amour, sans aucun événement).

LETTRE IV.

Marie à Fédor.

Pétersbourg . . . Décembre 1725.

Non, mon chèr Fedor, non, nous ne sommes pas séparés, puisque mes pensées peuvent t'atteindre, puisque les tiennes arrivent jusqu'à moi. Mon ame est continuellement à Pozeck, la tienne est à Pétersbourg, et cependant toujours elles sont ensemble; je ne sais même si nous ne gagnons pas quelque chose à cette séparation. J'aurai de la peine peut-être à t'en faire convenir; cependant, mon ami, ton plus grand bonheur n'est-il pas de lire dans le cœur de ta Marie, d'en pénétrer tous les replis, de savoir

combien elle t'aime, et comme ton amour la rend heureuse. Eh bien, Fédor, si tu était là au lieu de ce papier sur lequel j'ai tant de plaisir à tracer toutes mes pensées, je ne pourrois pas peut-être t'en exprimer une seule ; ta voix, ton regard, ta main qui a pressé la mienne, quoique si présens à ma mémoire ne me troublent pas ; j'y pense au contraire avec un calme délicieux ; il me semble qu'à cette distance tu m'appartiens davantage. Je ne vois pas d'autres yeux regarder mon Fédor, je ne suis pas obligée de baisser les miens pour éviter le feu de ses regards, je les lève au contraire avec assurance et bonheur, et je salue avec un deux sourire l'aimable figure que mon imagination me représente, comme si elle était réellement devant moi. Oui, mon cher

Fédor, il me semble encore te voir tel que je t'ai vu dans cette heure bienheureuse passée aux pieds ou dans les bras de la meilleure des mères, je sens ta main serrer la mienne, j'entends ta voix répéter, *Marie, chère Marie*, je vois ce regard si vif, si tendre, je te suis des yeux dans cet appartement que tu traversas pour t'en aller, pour t'éloigner de ton amie; ah! oui, nous sommes séparés, je le sens en ce moment..... je sens que la plus longue lettre ne vaut pas un seul regard. Adieu, bonne nuit.

Cette nuit après t'avoir quitté je ne pouvais m'endormir; sais-tu de quoi je m'occupais, Fédor? Je repassais en idée toute l'histoire de ma jeunesse, et je voulais te l'écrire pour que tu me connusses depuis que j'ai com-

mencé à penser ; mais il me semble à présent que c'est seulement dans le hangard des bucherons de la forêt ; au delà de ce moment je ne trouve plus rien que je puisse me rappeler et qui vaille la peine de te dire. Je te racontai cette nuit là, comment ma bonne maman m'avait élevée, comment elle m'aimait ; tu me parlas de ta mère, de celle de ton ami, de cet ami. Nous connaissons nos cœurs, Fédor, et les objets de nos affections ; nous savons que nous nous aimons, que nous nous aimerons de même toute notre vie, qu'avons-nous besoin de savoir autre chose ? Maman me dit que l'amour est insatiable, qu'il voudrait toujours au-dela de ce qu'on lui donne ; je crois qu'elle se trompe, je trouve au contraire qu'il se contente de peu, de bien peu.

Il faut pourtant que tu connaisses encore un de mes objets d'attachement dont je me reproche de ne t'avoir pas parlé, c'est une amie, une seconde mère; elle est près de toi, car elle vit à Ronnebourg, cette terre de mon père qui touche à Pozeck, d'où nous venions quand je t'ai rencontré. Ma Sophie est une Suisse du Pays-de-Vaud, qui se nomme madame Rocales; elle ma élevée de concert avec maman, et je l'aime comme si j'étais sa fille. Vas la voir, Fédor, elle m'aime aussi, tu seras entendu quand tu parleras de Marie. Ah! quand mon père n'aurait fait autre chose pour moi que de confier mon éducation à cette excellente femme, je lui devrais une reconnaissance éternelle; elle est la dépositaire de tous nos secrets; sans son amitié, sans ses douces consolations, je suis

convaincue qu'il y a longtems que ma pauvre mère aurait succombé aux chagrins, aux angoisses qui l'accablent. Mon père lui-même, l'aime et l'estime, il a plus de confiance en elle qu'en tout autre personne au monde..... Vas la voir, Fédor, je t'en prie.

Je t'envoye cette lettre par un courier pour avoir plutôt ta réponse, adieu, toi l'ami de mon cœur.

LETTRE V.

Marie à Fédor.

Pétersbourg... Janv. 1725.

Ah ! que ne suis-je encore à mon cher Ronnebourg, *cher* surtout à présent puisqu'il est près de Pozeck ; je préférerais mille fois la solitude de Ronnebourg à ma vie actuelle. Sophie qui connaît bien les hommes me disait souvent que les plaisirs, les distractions du grand monde, même ses folies, prennent insensiblement de l'ascendant sur la tête la plus solide et sur le cœur le plus sensible ; on s'accoutume à cette vie oisive, dissipée ; un plaisir en amène un autre, et sans autre intérêt que celui de la curiosité,

sans autre but que de faire comme ceux avec qui l'on vit, on se laisse entraîner et l'on se fait à vivre ainsi au milieu des dangers du monde, comme le matelot à dormir au dessus du mât. Sans toi, mon cher Fédor, je suis convaincue que cela me serait arrivé; j'en vois l'effet sur ma sœur, qui n'a pas comme moi un Fédor pour remplir son ame et qui s'occupe toute la journée de ces vains plaisirs; et moi-même, moi qui ne peux penser qu'à toi, qui ne puis m'occuper que de toi, ne suis-je pas forcée de la suivre dans cet insipide tourbillon qui me devient chaque jour plus insupportable. J'ai conjuré ma mère de hâter notre départ; mais elle doute que mon père nous permette de quitter sitôt Pétersbourg; cette bonne mère, elle paraît plus inquiéte sur

mon

mon sort ; moi je ne le suis pas, Fédor, tu es à moi, et nous sommes unis à jamais. Qu'importe que ce soit dans le tombeau, ou que nous traversions ensemble la vie pour y arriver un peu plus tard ? C'est cette pensée qui me donne du courage pour supporter tous les maux qui m'attendent ; n'ai-je pas déja été assez heureuse, et toi aussi, Fédor. Ce moment où en dansant avec toi tu m'appellas *ta chère Marie*, celui où ma mère posa la main sur nos fronts, en nous disant, aimez-vous mes enfans ; combien de longues vies n'ont pas eu le bonheur de ces deux momens ? Oui, Fédor, nous nous aimons ; que nous dirions-nous de plus que ces trois mots après la plus longue existence ?

Il me semble quelquefois que je suis sur le bord du cratère d'un vol-

can, ou sur un terrein agité par un tremblement de terre. Mon père a beaucoup de flatteurs, mais aussi beaucoup d'ennemis qui dans sa chûte le traiteraient sans ménagement, précisément parce qu'ils l'ont flatté dans le tems de sa faveur. Sophie me disait un jour cette grande et triste vérité; on se venge d'un favori disgracié, moins pour ses torts, pour sa hauteur, qu'à cause de la bassesse et des adulations qu'on lui a prodiguées; le courtisan le plus bas devient alors l'ennemi le plus implacable. L'Impératrice paraît, il est vrai, aimer beaucoup mon père et ne voir que par ses yeux; mais le dix de ce mois la Duchesse de Courlande doit venir exprès pour porter une accusation contre lui, et il avoue lui-même qu'il a mérité sa haine. Mon oncle,

le comte Devier, doit-être nommé commissaire impérial pour examiner cette affaire; on n'aurait pu choisir un ennemi plus acharné de mon père que son beau-frère. C'est ma mère qui lui apprit que le comte serait un de ses juges, elle saisit cette occasion pour le conjurer de se réconcilier avec l'époux de sa sœur..... Tu l'aimais jadis cette sœur, lui dit-elle doucement.— Oui, dans notre enfance, répondit-il avec un regard sombre, mais je m'en corrigeai et c'est parce que je l'ai aimée que nous ne pouvons plus être que des ennemis irréconciliables; son mari est le seul être au monde que je haïsse..... lui..... ou moi..... Et si c'était toi, interrompit ma mère, ne regretterais-tu pas de n'avoir pas suivi mes conseils. Mon

père répondit par un sourire ironique ; comment pouvait-il sourire ?

On a donné beaucoup de fêtes à la cour et chez mon père, une seule a été véritablement une fête pour ta Marie, nous l'avons célébrée ma mère, ma sœur et moi. L'impôt de la taille a été diminué sur la demande de mon père, oh ! Fédor, tu ne t'imagines pas avec quel sentiment pénible je traverse les rues de Pétersbourg dans notre somptueux équipage, il me semble que je devrais en demander pardon à chaque pauvre que je rencontre, mais ce jour là je traversai la ville la tête levée avec une noble fierté ; la joie était générale, le nom de Menzikof était répété avec des bénédictions ; ah ! puissent-elles monter au ciel et l'appaiser. S'il n'y avait que les grands qui eussent de la haine contre mon

père, si le peuple l'aimait, je me résignerais facilement à tout ce que le sort nous prépare de cruel. Si le jour dont je te parle, il avait été disgracié et envoyé en Sibérie accompagné des bénédictions du peuple, son exil aurait été un triomphe, mais ce peuple, mais ce même peuple oubliera bientôt ce qu'il lui doit, et le maudira à la première occasion où il se croira vexé, où le faste de notre maison blessera ses regards. Fédor, c'est surtout dans les jours de fête, c'est quand notre palais est resplendissant de lumière, et nos habits de diamans, c'est alors que mon père jouit le plus de sa grandeur et de sa supériorité, que je voudrais me cacher à tous les yeux.

Fédor, serait-il vrai?..... il y a quelques minutes que mon père disait, en

dînant, que tu allais partir pour la Perse avec ton père. Non, cela n'est pas possible, préférerais-tu une vaine gloire à ta Marie ? Je me sentais pâlir lorsque mon père prononça ton nom..... Ce n'est pas pour ta vie que je tremble, Fédor, je suis si sûre de ne pas te survivre un instant; et que pouvons-nous desirer de plus que de mourir ensemble, ne serait-ce pas le jour de notre réunion éternelle? mais je suis tous les jours plus convaincue que le bonheur sur cette terre ne peut se trouver que dans la retraite, dans le repos d'une vie simple et unie; c'est aussi ce que tu me dis dans toutes tes lettres; et pourrais-tu quitter cette vie pour le tumulte des camps, t'éloigner autant de ta pauvre Marie ? Oh ! mon ami, tranquillise-moi; je vais tout de suite faire partir un courier pour Pozeck.

LETTRE VI.

Fédor à Marie.

De Pozeck Janvier . . . 1726.

Sois tranquille, chère Marie, je ne vais pas en Perse; mon père le desirait en effet, il arriva un jour inopinément à Pozeck, je le vis entrer dans ma chambre avec mon oncle le maréchal : Que fais-tu ici Fédor ? me demanda-t-il; je ne te comprends pas. Je fais, lui dis-je, avec le ton de la plaisanterie, ce que vous espérez aussi faire un jour; je jouis de la vie. — Fédor, je n'aime pas qu'un jeune homme n'ait point d'ambition ; tu as débuté à la cour d'une manière brillante, comme si tu voulais nous dé-

vancer tous dans cette carrière, et tu te caches à présent dans une retraite obscure..... qu'elle honte ! ne veux-tu donc parvenir à rien ?

Je ne veux être, mon père, que ce que je suis déja, votre fils, le neveu de cet homme respectable, un Dolgorouki; je n'aime pas la carrière de la cour à laquelle vous me destinez.... Les malheurs de ma famille m'effraient.

— Tant mieux, Fédor; je n'aime pas plus que toi de te voir mener l'inutile vie d'un courtisan. Je vais commander l'armée en Perse, et tu m'y accompagneras avec le grade de capitaine.

Marie, je te l'avoue, je sentis mon cœur s'animer à l'idée de cueillir de nouveaux lauriers; la gloire m'appellait, mais l'amour me retenait, et bientôt il l'emporta: Non, mon père,

je n'irai pas en Perse; dans la dernière campagne j'ai donné des preuves de valeur, et cela suffit. Mon père, la journée glorieuse qui vous fit avancer au grade de général en chef, ne vous honora-t-elle pas davantage que vos titres et vos charges à la cour ?.... Un Dolgorouki veut être heureux, s'il est possible, en dépit de l'ambition qui a rendu malheureux tous les autres.

Quoique le maréchal aime avec passion l'état militaire, il fut cependant pour moi, et prit vivement mon parti contre mon père qui s'échauffait toujours davantage. — Tu liras toujours dans mon cœur, Marie, il m'en coûtait de résister à l'autorité paternelle avec autant de fermeté, mais il fallait absolument la prouver cette fermeté dont j'aurai besoin un jour pour assurer notre bonheur. Je prévois le

moment où je devrai braver la colère de toute ma famille, ils haïssent tous ton père, *sa perte ou la nôtre*, voilà la dévise de tous les Dolgorouki; lequel des deux qui succombe, je sais que pour unir mon sort à celui de la fille de Menzikof je n'aurai à opposer au courroux de toute ma famille que la volonté la plus décidée, et l'énergie que doit me donner l'amour. Résolu donc à ne pas céder, je répétai avec le plus grand sang froid; je ne veux pas aller en Perse.—Pourquoi? reprit mon pere, il le faut, je le veux, et l'honneur de votre nom vous l'ordonne ainsi que moi. Alléguez au moins vos motifs de refus.

—Parce que je veux vivre, et vivre suivant mes goûts, heureux et tranquille.

—Tu veux vivre, lâche! .....

misérable ! serait-ce la cause de tes honteux refus ?

Je souris; pardonne un mouvement d'orgueil à ton ami, Marie, je me rappellais ce moment où m'élançant à la tête de quelques braves dragons au milieu des Tartares, les mettant en fuite, les poursuivant jusques dans leur capitale, j'avais compté pour rien ma vie, mais alors il est vrai je n'existais que pour moi seul, ma vie n'était pas liée à celle d'un ange.... Je gardai le silence, mais mon oncle parla pour moi : Lukisch, dit-il, d'un ton indigné, as-tu donc oublié que l'on doit à ce lâche la conquête du Dagestan.

— Qu'il vienne donc la conserver cette conquête.

— Mon père, dis-je alors avec dignité, mon parti est pris irrévocablement ; j'ai fait aussi dans cette jour-

née que mon oncle vous rappelle, la conquête de mon indépendance, et c'est celle là que je veux conserver. Je n'aime pas cette carrière glissante, agitée, marquée par des traces de sang, dans laquelle vous voudriez me lancer; mon sort me destine à une vie retirée et paisible. Mon propre bonheur est aussi important pour moi que le peut l'être pour l'Impératrice le succès de cette guerre. Vous croiriez-vous un lâche parce que vous éviteriez un chien enragé, ou que vous vous détournerez d'un bâtiment qui tombe et menace de vous écraser ?

— Je n'ai plus qu'un mot à te dire, Fédor, ta souveraine t'ordonne d'aller en Perse.

— C'est aussi pour cela que je n'y irai pas, mon père. L'Impératrice peut m'envoyer en Sibérie, mais elle ne

pourra pas me forcer d'aller en Perse.

Mon calme surprenait mon père, et lui en donna à lui-même : Quel plan de vie as-tu donc formé, Fédor ? me dit-il plus doucement.

— Celui de n'appartenir qu'à moi seul, de n'obéir qu'à ma conscience, de ne pas ramper quand je puis marcher tête levée ; de ne règler ni ma haine ni mon amitié sur l'opinion des autres ; d'aimer ce qui mérite d'être aimé, et d'avouer hautement ce que j'aime. Avant que de rentrer dans ma patrie j'étais décidé de maintenir mon indépendance dans le pays du despotisme, et d'être heureux à ma manière; pour cela sans doute il fallait commencer par payer de sa personne, je l'ai fait ; échappé au fer des Tartares je n'irai pas me mettre sous l'esclavage de l'ambition ; c'est alors, à mon avis

que je serais un lâche, et non pas en suivant la route que mon cœur me dicte et que ma conscience approuve. Je ne suis pas fait pour celle de l'ambition, pour cette route où il faut renverser pour n'être pas renversé soi-même; où il faut haïr ceux qu'on voudrait aimer.

Dieu soit béni! j'ai un autre fils, s'écria mon père avec colère..... Eh bien, Fédor, végéte donc dans une obscure pauvreté, puisque tu méprises l'éclat et la richesse; ton frère seul sera mon héritier. Reste ici, je te donne Pozeck, c'est tout ce que tu posséderas de mes biens..... et que je ne te revoie jamais.....

Mon oncle alors voulut essayer aussi de me convertir, mais je lui opposai avec tendresse et respect ma ferme volonté. Enfin ils me quittèrent,

et je ne vais pas en Perse et je n'appartiens plus qu'à l'amour et à Marie.

Et toi aussi, Marie, il faut que tu te détaches de tous les liens de l'ambition; nous sommes maintenant à la porte d'un avenir obscur qui va s'ouvrir devant nous et où nous devons entrer avec persévérance et courage. Notre amour nâquit aux doux rayons du bonheur, il fut au premier instant ce qu'il sera toute notre vie, et sa durée seule peut excuser sa promptitude. Il sera assez fort, assez puissant pour braver et soutenir l'orage qui menace de l'envelopper. Et que te fait à toi, ame si douce et si pure, que te fait la rivalité de nos familles? Je ne suis pour toi que Fédor, et non pas un Dolgorouki; tu n'es pour moi que Marie, et non pas une

Menzikof. Et lors même que je ne t'aurais pas rencontrée, aucun pouvoir humain n'aurait pu me faire dévier du sentier d'une vie toute simple sans intrigue, sans vice, sans haine, et sans crime. Au milieu de la haine de ces ames remplies de fiel, je serais devenu leur victime, et s'ils avaient voulu me faire l'instrument de leurs perfidies, j'aurais défendu au prix de ma propre vie, la vie qu'ils auraient attaquée. Non, je ne suis pas fait pour vivre avec eux, je ne leur conviens pas mieux qu'ils ne me conviennent..... Ta Sophie, Marie, que je vois tous les jours, me confirme dans ces principes que la mère de mon ami Gustave m'a donnés; elle nous a élevés son fils et moi pour un monde bien différent de celui-ci, et bien meilleur; elle nous a inspiré le vrai

courage, celui de vivre uniquement pour la vertu et de lui tout sacrifier. Accoutume-toi, chère Marie à supporter les malheurs que tu ne te seras pas attirés, avec force et dignité; lors même que la grandeur de ton père ne serait pas ébranlée, elle est tout aussi dangereuse pour ton bonheur que sa chûte. Nous n'avons d'autre espoir que nos cœurs, notre amour et la bénédiction de ta mère. Je voudrais pouvoir dire à cette excellente mère, à ta Sophie, à toi, à ta sœur : fuyons ensemble avant que les fautes et les malheurs d'autrui retombent sur nous, et je sais bien où nous pourrions fuir.....

Le neuf de ce mois on a célébré à Pétersbourg l'anniversaire de ta naissance, avec une magnificence digne de la fille du favori de l'Impératrice:

mon cousin Ivan m'écrit qu'un diadême éblouissant de pierreries ceignait tes beaux cheveux, et qu'une robe de drap d'or entourait ta taille charmante; tu avais, dit-il, l'air d'une jeune déesse. Oh ! Marie, ta simple robe blanche, ton voile verd, te paraient bien davantage à mes yeux. Et nous aussi, Sophie et moi, nous avons fêté ton jour de naissance, elle donna aux serfs de ton père, un jour de repos, un bon repas, et les fit danser. Je distribuai aux plus pauvres et aux malades une somme d'argent, en leur disant que c'était de la part de la princesse Marie; et quand ces pauvres malheureux joignaient les mains et te bénissaient en versant des larmes de joie, ô Marie ! moi aussi je joignais les mains, j'unissais ma voix à leurs cris d'alégresse et de reconnais-

sance, aux cris répétés de „ vive la „ princesse Marie ! Dieu bénisse la bon„ ne princesse Marie !

Je passai le reste de la journée avec madame Rocalès, dans la chambre que tu habitais dans ton enfance; il y a ton portrait, si ressemblant encore. Sophie me raconta combien tu étais douce et bonne dès tes plus jeunes ans; je dévorais chacune de ces paroles sans détourner mes yeux de ton portrait. Elle me montra aussi une petite robe de dentelles que tu avais portée à cinq ou six ans; je m'en emparai d'abord pour augmenter mon petit trésor qui se composait jusqu'alors de ton voile verd. O Marie! ne dis pas que ce sont des enfantillages, l'amour il est vrai, est toujours un peu enfant; mais c'est quand il est aussi pur, aussi innocent, aussi réel

que le nôtre ; je te jure que lorsque je me sens inquiet, triste, agité, je n'ai qu'à regarder ton voile, à le poser sur mon cœur, et il bat plus tranquillement ; le calme y renaît ; c'est comme un talisman de bonheur et d'espérance, aussi je ne le quitte plus. A ton premier jour de naissance, Marie, si tu es avec moi, il faut que tu te mettes comme dans ce portrait, toute en blanc et une guirlande de myrthe autour de ta tête, tu seras bien plus jolie qu'avec ta robe de drap d'or et ton diadème de diamans. Oh ! quand le célébrerons-nous ? Adieu, adieu, Marie.

LETTRE VII.

Marie à Fédor.

Pétersbourg ... Février 1726.

CROIRAIS-TU, mon cher Fédor, que dans mes momens les plus sereins, l'arrivée d'une de tes lettres m'attriste? Sais-tu pourquoi? C'est que je me laisse souvent entraîner dans une douce rêverie qui me donne un instant d'illusion; les yeux fermés, ma tête appuyée sur ma main, je pense à toi avec tant de force, qu'il me semble te voir et t'entendre. Maman ouvre la porte de ma chambre..... une lettre, me dit-elle, le courier de Pozeck est arrivé; ah! Fédor, il faut donc un courier, il faut un intermédiaire

entre toi et moi pour nous communiquer nos pensées ; et ce courier, que de choses peuvent le retarder ! Alors l'illusion cesse, mes yeux s'ouvrent, je regarde autour de moi et Fédor n'y est plus..... ah ! oui, oui, il est encore là, c'est lui qui a tracé ces traits, c'est son ame ; c'est son cœur qui ont dicté ces expressions ; et la joie et le bonheur reviennent animer ma vie en lisant ta lettre. Il en est ainsi, cher ami, de l'idée que je me forme de notre avenir, tantôt il m'effraye et m'attriste, tantôt il m'enchante, quelquefois j'éprouve, en y songeant, une terreur extrême, d'autrefois une vive impatience.

Tu as célébré délicieusement mon jour de naissance, et moi aussi je l'ai fêté suivant mon cœur ; mon père me donna pour mes étrennes une

bourse de mille roubles dont chacune a fait couler au moins une larme de reconnaissance, ou m'a attiré une bénédiction de la part de quelque malheureux. Combien mon cœur a été touché de celle des serfs de mon père, oh! que ne dépend-il de moi de leur renouveller souvent cette journée; il me semblait que je t'entendais crier avec eux, vive la princesse Marie; et moi aussi, Fédor, je crie au ciel, vive l'heureuse Marie, puisqu'elle est aimée de Fédor. J'ai versé de douces larmes aussi en lisant ton entretien avec ma Sophie, devant le portrait de la petite Marie, dont le cœur innocent se préparait pour t'aimer; et ce voile verd que tu poses sur ton cœur! oh! mon Fédor, un jour aussi tu presseras Marie sur ce cœur si tendre, si aimant, dont elle

sent si bien tout le prix, et toutes nos peines seront oubliées. Mais en attendant ce moment, je me nourris d'inquiétudes sur mon père: il me semble que ses richesses, ses grandeurs doivent nécessairement s'écrouler. Lorsqu'on entre dans ma chambre, je crois qu'on m'apporte la nouvelle de sa chûte; le moindre bruit que j'entends me semble un mouvement séditieux dirigé contre lui. Mon père est très réservé vis-à-vis de nous, il nous dissimule ce qu'il espère et ce qu'il craint. Je doute fort, quoique tu me l'aie écrit deux fois, que le duc de Holstein le haïsse autant que tu te l'imagines; il est vrai qu'autrefois mon père a cherché à lui enlever sa place de commandant des gardes du corps; mais ils ne sont plus ennemis; l'Impératrice les a réconciliés.

Dans

Dans le conseil de cabinet, mon père est le premier après le duc ; et les Galitzin, deux hommes probes et loyaux, paraissent étroitement liés avec lui. Mais tu as bien raison, mon Fédor, que nous importent toutes ces liaisons formées par l'ambition, l'interêt, ou la politique? Que ne donnerais-je pas pour que mon père les appréciât comme nous, et vécût ignoré et tranquille sans titres, sans décorations, sans honneurs dans notre petite et chère campagne de Ronebourg ! Que personne ne connût son nom excepté ses gens et ses voisins ; que toi Fédor, tu fusses le fils de l'un de ces voisins aussi simple que nous ! — Tu m'aimerais comme tu m'as aimée ; car tu serais toujours Fédor, et moi toujours Marie, et personne ne te disputerait ma main..... je serais trop

TAYLOR INST. OXFORD

heureuse alors, oui, trop heureuse pour ce monde.

Mais combien je suis éloignée de ce bonheur sur la hauteur escarpée et dangereuse où le sort m'a placée ! Sophie m'a dit souvent que l'ambitieux ne se contente jamais de ce qu'il possède, et qu'à quelque hauteur qu'il soit parvenu, il aspire toujours à monter encore; et il a raison suivant son systême, ajoutait-elle, car il faut qu'il monte ou qu'il tombe. Et quand il est parvenu au plus haut point sa chûte est donc inévitable.... Oh ! que Dieu accorde au moins à mes ardentes prières que mon père en tombant ne soit pas tout-à-fait écrasé. Il y a quelques jours qu'un coup de fusil partit à la parade, on ne sait d'où, et tua un homme : on dit bien des choses là-dessus ; mon père pâlit lorsqu'il l'entendit : on croit

qu'il était dirigé contre l'Impératrice, celui qui en est mort (un négociant) était précisément derrière elle. Pendant trois ou quatre jours il a été impossible à mon père de reprendre l'air de sérénité sous lequel il cache ses soucis ; une fois même il lui échappa de dire en se frappant le front, *j'aurais été perdu*..... perdu, Fédor, perdu, et pourquoi ? et comment ?..... Si ce coup de fusil n'a pas atteint l'Impératrice, une fievre, une attaque d'apoplexie ne peuvent-elles pas l'enlever à chaque instant ? Deux jours après cet attentat on célébra l'anniversaire de la mort de notre empereur Pierre le grand, et toute la cour en grand deuil se rendit à l'église de St. Pierre où il est inhumé. J'y étais allée de bonne heure et je me trouvai seule enveloppée d'un voile de crêpe, dans

cette grande enceinte tapissée de noir ; des milliers de lampions étaient préparés pour illuminer l'église, mais ils ne répandaient encore qu'une clarté sombre. La cour arriva dans un silence solemnel ; j'étais dans la tribune vis-à-vis de la place de l'Impératrice, mon père était derrière elle ; je ne sais si c'était la lumière terne des lampes, ou un effet de mon imagination, mais ils me parurent pâles comme des spectres. Sur un catafalque était placé le portrait de Pierre le grand, très-ressemblant, et quelques inscriptions touchantes ; je comparais le teint animé de l'Empereur avec les visages pâles de tous ceux qui l'entouraient ; on eut dit que lui seul vivait, et qu'il était entouré de morts : mon père sur-tout me frappa. La musique commença, sans que j'y fisse

grande attention, par des sons unis, lents, graves, très-pleins et très-bas; j'avais encore les yeux et les idées fixés sur mon père et je priais pour lui, lorsque tout d'un coup une voix de premier dessus chanta très-doucement, *il est tombé*, et après une longue pause elle reprit plus bas *il est tombé.* Je fus très-saisie, et mon émotion augmenta lorsque tous les premiers dessus reprirent en accord très-hauts et aigus, *il est tombé*, *malheur*, *malheur.* Oh! Fédor, excuse ta faible amie, ce mot a percé mon cœur comme un trait, l'impression ne s'en effacera jamais; au milieu des conversations les plus animées, au milieu des plaisanteries les plus gaies, au milieu du faste qui m'environne, je crois toujours entendre ce mot de *malheur*; jamais je ne touche mon clavecin sans faire

l'accord de la septième mineure, sur lequel ce mot fut chanté, et sans le répéter. Je m'appuyai contre les pilastres revêtus de noir, les lampions brillaient alors à mes yeux comme des éclairs, la voûte me semblait ébranlée, je croyais voir le portrait de l'Empereur s'animer et lancer des regards menaçans. Je fus très-longtems sans me remettre, la première chose que j'entendis distinctement fut une voix seule qui chantait, *pleurez, oh! mères, oh! jeunes filles, pleurez, car notre père est tombé.* La voix se tut et il régna un profond silence; mon front se couvrit d'une sueur froide, je l'appuyai sur le lutrin qui était devant moi, je joignis mes mains glacées et tremblantes, et je me jetai à genoux plus par faiblesse que par dévotion. Lorsque j'eus repris un peu de force,

je me relevai et je cherchai à me pénétrer de l'idée que ce n'était qu'une cérémonie funèbre; mes efforts furent vains. Je revins chez moi très-émue, mais je l'aurais été même sans les craintes qui ont frappé mon imagination; c'était l'aniversaire de la mort de notre grand Empereur, et tous ses courtisans, tous ceux à qui il a fait du bien, ceux qui étaient à ses pieds, baillaient avec l'air ennuyé, indifférent. Bon Dieu, Fédor, serait-il donc vrai que le souvenir d'un être aimé que l'on a perdu se détruise plus vite que son urne funéraire. Pierre le grand était le bienfaiteur, le père de ses sujets, et la plupart l'ont déja oublié! Fédor, un an après ma mort tu serais peut-être déja consolé! Ne vaudrait-il pas mieux que tu n'eusses jamais aimé? Depuis ce jour de deuil les

fêtes se sont succédées tous les jours en l'honneur du duc et de la duchesse de Holstein ; elles ne m'égaieront pas ces fêtes, ce cri *de malheur* rétentit encore dans mon cœur.

Fédor, le comte de Sapieha est arrivé ici ; sais-tu que la main de ta Marie était destinée à son fils, je dis *était*, car Dieu soit béni elle ne l'est plus ; je l'ignorais et je dansais avec lui, et je lui parlais avec affabilité ; enfin ma mère m'en dit un mot ; mais seulement depuis que mon père eut abandonné ce projet. Il m'était destiné, demandai-je en pâlissant ? Mais, maman, il ne l'est plus à présent, j'espère. — Non, Marie, non, plus à présent. Ah ! maman, quel bonheur lui dis-je en l'embrassant ; mais en êtes-vous bien sûre ? Mon père ne renonce pas facilement à ses plans, qu'est-ce

qui lui a fait abandonner cette idée? — C'est moi, ma fille, qui l'ai prié instamment, et même à genoux, de rompre ce projet de mariage, il me l'a promis et m'a déja tenu parole.

Oh! Dieu, m'écriai-je en me jetant à ses pieds, c'est ainsi mon ange tutélaire, que je veux chaque jour vous remercier. Elle me releva en pleurant, et me serra sur son cœur avec inquiétude: Mon enfant, ma chère Marie, dit-elle en balbutiant, comme si elle eût hésité de me parler, ton père a renoncé à ce mariage, si facilement, si promptement, je n'osais pas m'y attendre. Le comte Sapieha est un parti brillant, quand j'en parlai à ton père il appuya sa tête sur sa main, et se perdit dans de longues réflexions; enfin il rompit le silence et dit à demi-voix: « j'aurais donc usé ma

« vie dans l'agitation et les tourmens ,
« pour que cela finit ainsi ! C'est
« donc pour cela que j'aurais bravé
« la mort et le malheur dont je suis
« sans cesse menacé. „ Il enfonça encore plus sa tête dans ses deux mains, et paraissait avoir absolument oublié qu'il n'était pas seul „ Sapieha , reprit-il après quelques secondes de silence ,
« je serai toujours sûr de celui là.....
« mais à présent..... qui peut prévoir
« jusqu'où je pourrais m'élever encore. „
Pas plus haut j'espère, mon cher ami, lui dis-je doucement et douloureusement, quel pas peut-il te rester à faire? ma voix le tira de ses méditations, et je vis à son air de surprise qu'il avait oublié que j'étais là ; il reprit à l'instant son air serein avec cette mobilité que tu lui connais, et me serrant la main il me dit d'un

regard animé : Je veux être un heureux père, je le veux ; l'alliance avec Sapieha est rompue, je t'en donne ma parole, si cette assurance peut aussi te rendre heureuse.

Très-heureuse, lui dis-je en l'embrassant tendrement : Oh ! mon cher Alexandre, sachons une fois être heureux, cela nous serait si facile. — Bientôt, dit-il avec bonté. — Bientôt, cher ami ; oui, hâte-toi pendant que tu le peux encore, l'Impératrice est mortelle, tu n'ignores pas que tu as des ennemis.....

— Eh bien ! c'est pour cela que..... l'alliance avec Sapieha est rompue, te dis-je ; peut-être Marie deviendra-t-elle et le garant de notre bonheur.

Voilà, cher Fédor, ce que mon père a dit, qu'est-ce que cela signifie ?.... Mais l'essentiel à présent c'est que

je suis rassurée sur Sapieha, et je me réjouis que cet orage qui me menaçait soit passé sans m'avoir donné d'autre désagrément qu'une peur qui s'est bientôt changée en plaisir. Viens à Pétersbourg, ma mère veut que tu viennes me dire que je suis une folle de me réjouir tandis que notre horizon est encore couvert de nuages épais. O! Fédor, ce n'est pas en te voyant que je renoncerai à la douce folie d'espérer le bonheur, puisque je serai déja dans ce moment là ton heureuse, mille fois heureuse Marie.

LETTRE VIII.

Fédor à Marie.

Pozeck . . . . Mars 1726.

INNOCENTE Marie, douce et confiante colombe, sans fiel, sans malice, qui ne crains rien, qui ne prévois rien, tu appelles ce qui vient de se passer *une peur qui s'est transformée en plaisir;* peu s'en faut que tu n'interprêtes tout ce que ton père a dit comme un consentement à notre union ! Comment peux-tu croire qu'il m'accordera à moi, à un Dolgorouki, ce qu'il juge d'un trop haut prix pour le comte de Sapieha ? Penses-tu, chère Marie, qu'il voie ton Fédor des mêmes yeux que toi, et qu'il

desire ton bonheur? Il ne veut le bonheur de personne, pas même le sien propre; il ne veut que son élévation, son ambition ne connaît aucun terme. A peine a-t-il assuré son pied sur une marche qu'il pense déja à le poser sur celle qui est au-dessus; mais plus il s'éleve, plus sa position devient dangereuse; sur chaque marche il trouve de nouveaux ennemis, de nouveaux dangers, et les appuis lui deviennent plus nécessaires à mesure qu'il monte. Sur un degré inférieur ton père crut avoir besoin du comte Sapieha et il promit ta main à son fils, depuis lors il l'a beaucoup dévancé, et Sapieha qui est sagement resté à la même place, n'est plus assez haut pour lui..... Pauvre Marie, c'est toi, c'est ta beauté, c'est ta main qui doivent soutenir ton père au

faîte élevé et glissant où il est parvenu, c'est sur toi qu'il veut s'appuyer pour monter plus haut encore s'il est possible. Que lui importe ton cœur, ce cœur si tendre, si fidèle, ce n'est pas avec un cœur que l'on fait son chemin à la cour. Pauvre Marie! le tien aura bien encore à souffrir.

Je le connais ce Sapieha à qui on voulait t'unir, je le connais et je le chéris; nous nous rencontrâmes en Suisse, au pied du St. Gothard, lorsque je passai en Italie, et nous continuâmes notre route ensemble. Il est très-aimable, son esprit est éclairé, son cœur est chaud et sa tête enthousiaste. Nous prîmes un guide, et laissant nos équipages et nos gens en arrière, nous grimpâmes ensemble le Saint Gothard: arrivés au sommet, nous nous arrêtâmes pour contempler le

spectacle imposant qui s'offrait à nous. Sur cette chaîne élevée des Alpes on plâne non-seulement sur la terre, mais aussi sur les nuages ; à nos pieds, dans une profondeur incroyable, nous voyons une grande partie de la Suisse, les plus hautes collines paraissaient de niveau avec les plaines, et toute cette contrée ne semble être depuis là, qu'un petit rocher détaché des Alpes, qui a roulé dans l'abîme. Au-devant de nous s'étendaient les fertiles champs de l'Italie, semblables à un jardin cultivé avec soin. En contemplant ce beau spectacle je voyais les regards de Sapieha s'animer et son imagination s'exalter de plus en plus : Oh ! me dit-il enfin avec feu et sentiment, oh ! Fédor, qu'est-ce que c'est que la vie, et vaut-elle ce qu'on fait pour la conserver ? Combien un individu est peu de chose

dans cette immensité! .... Un *Sapieha*, un *Dolgorouki*, sont moins, bien moins peut-être aux yeux du grand Etre que le plus simple pâtre de ces montagnes. *Grandeur*, *richesse*, *pouvoir*, ces mots ne font-ils pas pitié, plutôt que de faire envie.... Oh! Fédor, ajouta-t-il avec un regard expressif, que je trouve un cœur, un seul cœur qui m'aime, qui m'appartienne, je me croirai plus riche, plus grand, plus puissant en mangeant le pain d'un travail utile, dans une de ces vallées reculées et paisibles, que le grand Czar sur son petit trône de poussière.... Je souris, mais il avait raison, Marie, et il me parlait le langage de mon ame. Sur cette hauteur immense, plus près du ciel en apparence que des habitations des hommes, la vie, cette terre, ce monde périssable, ces hommes mortels

me paraissaient aussi bien petits, l'amitié seule nous semblait avoir quelque prix et nous nous jurâmes là une amitié aussi forte, aussi durable que les rocs qui nous servirent de témoin. Fédor, me dit-il, soions amis quoiqu'il arrive, compte sur moi tant que j'existerai ; ne permettons pas aux petites passions humaines de nous désunir. Je le lui promis, et peu après nous nous séparâmes ; il resta en Italie, moi j'allai dans le midi de la France, et je ne l'avais pas revu avant que j'eusse reçu ta lettre. J'étais un matin seul dans mon cabinet à penser à toi, la porte s'ouvre avec violence..... C'était Sapieha ; j'eus un vrai plaisir à le retrouver ; nous renouvellâmes les nœuds de notre amitié : sur les bords de la Néva comme sur le St. Gothard, me dit-il. As-tu trouvé,

lui demandai-je, ce cœur que tu désirais ? — Je l'espère, me répondit-il, je vais me marier. — Je t'en félicite, et puisque tu espères trouver un cœur aimant ce n'est pas l'ambition ni la politique qui te conduisent à l'autel ? Il sourit. — Il faut que je t'avoue que c'est la politique et l'ambition qui m'ont ramené à Pétersbourg ; c'est mon père qui a fait mon mariage, mais il a choisi pour moi comme j'aurais choisi moi-même, et c'est l'amour qui me conduira à l'autel ; j'épouse la fille aînée du prince Menzikof, la céleste Marie.... Malheureux ! m'écriai-je en lui saisissant le bras ; je me sentais pâlir et trembler, et sans doute mon visage était effrayant, car il pâlit et trembla aussi, et me regarda de l'air le plus sombre. O ! Marie, je frémis encore en pensant à ce moment, sans doute Sapieha vaut

bien mieux que moi, il est plus héroïque, plus généreux, plus *ami*; mais j'en atteste le ciel et mon cœur, il ne t'aime pas comme je t'aime puisqu'il peut renoncer à toi.

Il paraît, Fédor, me dit-il, que le sort veut mettre notre amitié à l'épreuve, et à la plus dangereuse, à celle de la rivalité. Ai-je raison ? Parle, Fédor, réponds-moi ? Je t'ai dit que j'aimais Marie Menzikof, et qu'elle m'est promise; qu'as-tu à me confier, parle ?

Que j'aime aussi Marie, que je l'aime avec idolâtrie, et que je suis aimé d'elle.

Le destin est cruel, me dit-il vivement, il ne veut pas même me laisser le mérite de la générosité; j'espérais que notre amitié allait être cimentée par un sacrifice que nous voudrions

nous faire mutuellement ; mais puisque tu es aimé, il n'y a plus de sacrifice, sois le plus heureux des hommes, je me retire.

Oh ! cher Sapieha.... le pourras-tu.... ton père.... le prince Menzikof.....

Eh bien ! mon père se fâchera sans doute ; veux-tu que pour lui épargner un moment de dépit je fasse ton malheur et celui de Marie ? Non, Fédor, s'il n'y a pas d'autre moyen, je quitte Pétersbourg secrètement et je retourne en Italie ; je traverserai le St. Gothard, je reverrai ce sublime autel où nous nous sommes juré une éternelle amitié et je renouvellerai ce serment; c'est le plus saint que l'homme puisse prononcer. Je l'embrassai, et lui racontai comment j'avais fait ta connaissance, et mes espérances fondées sur l'aveu de ta mère ; il fronça le sourcil : je crains bien,

me dit-il, que ces espérances ne soient une chimère ; si Menzikof continue à s'élever et à triompher des Dolgorouki, il ne te donnera jamais sa fille ; si au contraire les Dolgorouki prennent le dessus, il te la donnera bien moins encore. Mais, Fédor, tu as un ami, compte sur moi à la vie et à la mort. Je vais retourner à Pétersbourg pour tranquilliser ta pauvre Marie, elle sait sans doute que son père me l'a vendue ; et il partit pour renoncer à toi, Marie, à toi qu'il a vue et qu'il aime, cet effort me paraît au-dessus de l'humanité ; puisse-t-il pour sa récompense trouver une autre Marie.

Tu comprends à présent pourquoi il a fait si peu de difficulté pour rompre l'union projetée. „ *Peut-être Marie sera-t-elle le garant de notre bonheur*, a dit ton père ; ne serait-

ce pas plutôt un père qui devrait être le garant du bonheur de son enfant ? Et le tien..... Pauvre Marie ! ne te fais plus d'illusion, les ambitieux ne connaissent pas l'amour, tu dois être le gage d'une liaison intéressée entre celui qui te vendra, et celui qui t'achètera.

Non, je ne retournerai pas à Pétersbourg, je ne te verrai pas aux fêtes de la cour, j'y ai trop souffert à mon dernier voyage ; cette pompe éblouissante, cet or, ces pierreries dont tu es obligée de surcharger ta parure, et qui vont si mal avec la noble simplicité de ta figure ; ces yeux, que tu oses à peine lever sur moi, ces expressions froidement polies dont tu dois te servir en parlant à ton Fédor, ce triste *vous* que l'amour déteste, tout cela, Marie, m'est insupportable.

Ah! comme je te vois bien mieux ici au sein de la belle nature renaissante, je dessine ton image dans chaque nuage, je respire ta douce haleine avec le parfum de chaque fleur; tous les petits oiseaux qui chantent le retour du printems semblent me dire de ta part: „ Marie, aime Fédor.„ L'illusion est quelquefois si complette, que je crois te voir et t'entendre. A Pétersbourg, je te verrais bien moins ressemblante à toi-même. Oh! Marie, tu ne sais pas ce que j'éprouve quand je te vois danser avec un autre..... toi, tu peux avec un art que je t'envie me regarder, me parler comme si j'étais un étranger, tu peux être tout près de moi et soutenir une conversation suivie; veux-je essayer de t'imiter, si par hasard j'entends le son de ta voix, si tu lèves seulement la

main

main, si ta robe me touche en passant, je ne sais plus ce que je dis. Non, Marie, je ne veux pas te revoir ainsi. Adieu, sois tranquille si tu peux l'être, moi je tremble pour notre avenir.

LETTRE IX.

Marie à Sophie.

Pétersbourg.... Juin 1726.

Je t'envoie toutes ses lettres, Sophie, je les ai copiées pour toi, je n'aurais pu me séparer des originaux, une de ces feuilles chéries pourrait se perdre si facilement! Tu verras, ma bonne, à combien d'inquiétude son imagination se livre; ma mère est exactement de même, et je persiste à croire que tous les deux se tourmentent pour rien; mon père est si bon pour moi!.... Peut-être voulait-il plaisanter quand il dit à maman des choses si singulieres à propos de moi; n'est-ce pas, Sophie, on parle souvent ainsi sans que

cela signifie rien, sans y attacher aucune idée ? Si on me laissait faire, j'ai une telle confiance en la bonté de mon père, que j'irais me jeter à ses pieds, et je lui avouerais que j'aime ce jeune Dolgoruki si noble, si vaillant, si généreux, dont je lui ai entendu faire l'éloge à lui-même ; peut-être ce nom lui ferait d'abord un peu froncer le sourcil ; mais il ne résisterait pas à mes prieres, à mon amour, à mes larmes, et moins encore à celles de Fédor, qui posséde si bien l'art de s'attacher tous les cœurs ; ne le crois-tu pas aussi, bonne Sophie ?

Tu apprendras dans ses lettres qu'il ne veut absolument pas me voir à la cour, et en présence de gens intéressés à déviner ses sentimens ; et peut-être a-t-il raison ; j'ai bien senti qu'il m'arrivait ainsi qu'à lui de rougir

comme le feu lorsqu'il entrait, et de trembler quand je le voyais s'approcher; je ne pouvais suivre aucune conversation. Combien de fois ma bonne maman a-t-elle été obligée d'excuser mes distractions, mon air occupé, en disant que j'avais une violente migraine. Je dansais parce qu'il le fallait, mais Dieu sait combien il m'en coûtait pour danser avec un autre que lui; et combien j'ai embrouillé de figures de contredanse. Ma pauvre tête était toujours accusée des fautes dont mon cœur seul était coupable. Malgré cela j'avoue que j'aimais mieux le voir ainsi que d'en être privée; passé la première entrevue que je t'ai racontée, maman n'a plus voulu le recevoir en secret. J'ai donc été deux mois sans le voir. Oh! comme ils m'ont paru éternels. Il y a quelques jours que

l'on donna une fête sur l'eau à Peterhoff, à l'honneur des ambassadeurs, après dîner on fit le tour des belles promenades, et des cascades; le soir on illumina les bosquets. Je regardai toutes ces beautés de l'art sans aucun intérêt, sans aucun plaisir, mon cœur tout entier était à Posek ; mais combien il fut ému quand j'apperçus le jeune comte Sapieha, l'intime ami de mon Fédor ; il me salua et s'approcha de moi. Que de choses j'avais à lui dire, et nous n'étions pas seuls. Enfin il m'offrit son bras, et prit insensiblement le chemin d'une allée écartée ; je voulus nommer Fédor, il m'imposa silence par un regard, en me faisant signe que nous étions suivis par dix ou douze heiducs qui pouvaient nous entendre. Est-ce des gens à vous, comte, lui demandai-je ? Il me dit

que oui. — Ne pourriez-vous pas les éloigner un instant, je voudrais vous parler. Nous étions alors parvenus dans un grand sallon de verdure à l'extrêmité de l'allée, il se tourna et cria à ses heiducs: allez, vous savez ce que vous avez à faire. Ils se postèrent à toutes les issues de ce sallon, qui forme une espèce d'étoile.

Tout-à-coup, l'un d'eux qui était resté un peu en arrière, s'élance dans mes bras en s'écriant, ô ! ma chère Marie ! c'était Fédor. Sapieha s'était retiré. Nous étions seuls, éclairés par des milliers de lampions, sous une voûte de hêtres dont le feuillage épais nous dérobait à tous les yeux ; l'excès de mon émotion, de mon bonheur, de ma peine m'ôta presque l'usage de mes sens, et je fus obligée d'appuyer ma tête contre la poitrine de Fédor

pour me soutenir. Je t'ai donc retrouvée, me disait-il en me pressant plus fort contre lui ; je t'ai retrouvée, répétait-il encore ! Et moi, Sophie, ah ! je ne pouvais parler, mais mes larmes, mon saisissement lui disaient assez qu'en effet il retrouvait *sa Marie*. Sapieha revint, prit vivement mon bras, m'entraîna dans l'allée, eut l'air de me montrer l'effet de l'illumination ; quelques promeneurs s'étaient approchés, nous allâmes d'un autre côté, toujours suivis par les heiducs de Sapieha. Nous nous arrêtâmes dès que nous fûmes assez écartés, neuf des heiducs s'éloignèrent, le dixième se rapprocha, et cette fois se jeta au cou de Sapieha. Le comte prit nos deux mains, et les serrant avec amitié : Fédor, dit-il ensuite avec un ton de solennité, tu aimes la princesse Marie

plus que ta vie ? — Oh ! plus que mille vies, répondit mon cher Fédor. — Et vous, madame ? je rougis ; j'aime Fédor, lui dis-je, comme Fédor aime Marie.

Eh bien, continua ce généreux ami, osez assurer votre bonheur, mon yacht est prêt sur le canal voisin, personne ne le sait, il est armé et pourvu de vivres ; vous pouvez compter sur mes gens, ils me sont dévoués et vous serviront au péril de leur vie. Dans un quart d'heure vous serez en pleine mer, vous relâcherez à Dantzig, et vous volez au travers de l'Allemagne dans un de ces vallons de la Suisse si riants et si retirés, où tu sais Fédor, que je plaçai en idée le roman de ma vie, j'y place mes amis, c'est également mon bonheur. Voilà un portefeuille plein de lettres de change ; adieu,

partez sous les auspices de l'amour et de l'amitié. Pourquoi cet air étonné, Fédor ? Et vous princesse Marie, pourquoi pâlir ? Je vous le dis, jamais votre père ne permettra qu'un Dolgorouki obtienne votre main ; ce qui est si facile dans ce moment sera probablement à la fin le dernier moyen qui vous restera, et qui ne sera peut-être plus en votre pouvoir. Fédor jeta en silence un regard sur moi : ah ! Sophie, si tu pouvais te faire une idée de l'expression de ce regard, tu me pardonnerais d'avoir éprouvé un vif desir d'accepter la proposition du comte ; je me jetai dans les bras de Fédor, Sapieha nous entraîna vers le canal où l'on nous attendait. Fédor s'arrêta tout-à-coup. — Ne t'arrête pas, lui dit son ami, pense au bonheur suprême qui t'attend, aie le courage de

le saisir. Ah ! dit Fédor avec égarement, oui, sans doute le bonheur suprême ; mais Marie aussi doit être heureuse ; il me prit la main et me regardant avec une tendresse inexprimable : Marie, me dit-il, voilà la barque qui peut nous soustraire au pouvoir de ton père, au malheur d'être séparés, y entrer avec toi, ne plus exister que pour toi, serait sans doute le bonheur suprême ; mais je ne veux pas surprendre ton consentement. Tu m'aime, et quand je ne devrais jamais connaître un autre bonheur, celui là me suffit ; j'achèterais trop cher le bonheur suprême s'il devait te coûter jamais une larme, une seule larme de répentir. Réfléchis, Marie, pense que tu vas quitter ta patrie, tes parens. Je ne te parle pas de ton rang, de ta fortune, mais ta sœur, ta mère.... ta mère,

Marie ! je ne puis t'offrir en dédommagement que mon éternel amour. Il prononça ces mots d'un ton ferme et sérieux ; mais avec les yeux pleins de larmes..... Je pleurai aussi, et je le pressai sur mon cœur : Fédor, lui dis-je, je me précipiterais avec toi dans un abîme ; avec toi je serais heureuse par-tout ; dans toutes les situations ; et sans toi point de bonheur pour Marie. Mais devons-nous affliger ma mère ? Fédor, je veux t'obéir comme si j'étais déjà ton heureuse compagne, décide pour moi.

J'ai décidé, Marie, me dit-il avec douceur, j'ai décidé pour le repos de ton cœur innocent et pur ; qu'avons-nous besoin d'être ensemble pour être heureux ? Nous le serons en mourant l'un pour l'autre, et peut-être, Marie, ne le serais-tu pas si tu quittais ta

mère pour ton amant. Non, dit-il, en posant sa main sur mon cœur, et ses lèvres sur mes yeux ; non, ce cœur n'est pas fait pour le remords, et ces yeux pour des larmes de répentir ; ils en verseront sans doute, mais les larmes d'un amour vertueux ne sont pas sans douceur. Retournons, chère Marie, nous souffrirons parce que nous y sommes condamnés, mais nos souffrances seront des épreuves et non pas une punition. Chère Sophie, oh ! combien dans ce moment j'aimais mon Fédor. Oh ! m'écriai-je, tu combles tous mes vœux, tu me rends la vie ; cependant je t'aurais suivi si tu l'avais demandé. Oui, Fédor, restons innocens, la vie n'a qu'une minute et notre amour est éternel.

Sapieha nous écoutait d'abord avec impatience et mécontentement, peu-à-

peu cette impression fit place à celle de l'admiration : Etres magnanimes, s'écria-t-il, combien vous méritez ce bonheur que vous sacrifiez à la vertu ! Fédor, tu tiens comme moi le serment que nous prononcâmes ensemble sur le St. Gothard, d'être à jamais fidèles à l'amitié et à la vertu, même aux dépends de notre bonheur : j'ai sacrifié le mien à l'amitié, tu sacrifies le tien à la vertu. Que serait-ce en effet que la vertu et l'amitié, si elles n'étaient pas au-dessus de l'amour. Je ne vous presse plus de partir, mais rappellez-vous que vous avez un ami.

Nous retournâmes dans la grande allée, sans qu'on se fut apperçu de notre absence, excepté cependant ma mère, qui me cherchait ; je la vis venir à nous et je courus à elle. Elle sourit en me voyant appuyée

sur Sapieha ; quand nous l'eûmes joint, je pris la main de Fédor, et je le lui présentai. — Le voilà, maman, lui dis-je en l'embrassant ; j'étais si fière de son amour, que dans ce moment là j'aurais osé le présenter ainsi à l'Impératrice, à mon père même. Ma mère fut très-surprise, mais elle ne put rien dire ; plusieurs personnes s'approchèrent de nous. Peu de tems après elle retourna à Pétersbourg et m'emmena avec elle ; ma sœur voulut rester plus longtems, et mon père y était obligé par sa place de grand Maréchal. Dès que je fus seule avec ma mère, elle m'embrassa, puis elle me dit avec une douce sévérité : quelle imprudence, Marie, comment avez-vous osé ?..... Je l'interrompis ; j'aurais osé bien davantage, maman ; si Fédor l'avait voulu, votre coupable fille

ne serait pas en ce moment dans vos bras. Je lui racontai alors tous ce qui s'était passé ; elle m'écouta avec une attention extrême, se promena avec émotion dans la chambre ; s'arrêta devant moi, et me fit répéter tout ce que je venais de lui dire, et sur-tout le détail des mesures que Sapieha avait prises pour notre sûreté ; alors elle soupira, et s'écria comme malgré elle: „ excellent ami, noble jeune homme.... A présent, Marie, tu serais heureuse. O Dieu! ajouta-t-elle, ne les verrai-je donc jamais heureux? elle me serra dans ses bras, et me renvoya dans mon appartement. Qu'en penses-tu, Sophie? Ces mots qui lui sont échappés ne semblent-ils pas dire qu'elle aurait désiré que j'eusse pris le parti de la fuite? O Sophie, sa bénédiction m'aurait donc suivi ; à présent nous serions

déja bien loin de notre patrie, je serais déja l'épouse, l'heureuse épouse de Fédor, et bientôt nous aurions atteint les hautes Alpes de ta patrie, de cette patrie que tu m'as si souvent dépeinte comme l'asile de l'innocence, de la liberté, et de l'amour..... Mais si j'avais fui, ma mère n'aurait pas eu peut-être cette indulgence que son amour maternel lui donne à présent, elle ne songe qu'à mon bonheur, elle oublie le sien. Non, Sophie, il faut que je reste, Alexandrine est encore trop jeune, trop étourdie, trop enfant pour me remplacer auprès de la meilleure des mères; je suis sa seule amie, c'est dans mon sein qu'elle verse toutes ses peines; c'est moi seule qui les adoucis, qui la console, qui lui fais supporter ses inquiétudes et ses ennuis... et j'aurais l'ingratitude de l'abandon-

ner! elle! ma mère ! ma confidente ! la bonne et généreuse protectrice de mon amour ! Non, Sophie, non, jamais. O! combien ils sont tous adorables pour moi les amis de mon cœur ; Sapieha sacrifiait sa fortune et ses sentimens pour assurer mon bonheur ; Fédor refuse d'être heureux pour me sauver des remords ; ma mère, mon excellente mère consentirait à se priver de moi pour que je fusse heureuse. Et moi, fille ingrate, amante insensée, amie intéressée, je ne saurais pas aussi leur sacrifier mon bonheur ! Non, quoi qu'il arrive je veux rester avec ma mère, je veux que mon cœur soit son refuge dans ses peines. Non, mère chérie, toi qui me permets d'aimer Fédor, je ne t'abandonnerai pas.

LETTRE X.

Marie à Fédor.

Pétersbourg . . . Juillet 1726.

Non, Fédor, tu n'es pas le seul qui m'aimes avec ce noble désintéressement, ma mère aussi m'aime de cette manière. Quand je lui racontai notre entrevue de Peterhoff, et les préparatifs de Sapieha pour notre fuite, il lui échappa quelques mots qui ressemblaient à un consentement; je te l'ai caché jusqu'à présent, je craignais tes sollicitations, puisque cet obstacle était levé. Mais, mon cher Fédor, ne trouves-tu pas comme moi, que sa générosité, sa tendresse, son abnégation d'elle-même, sont

des liens de plus qui doivent me retenir auprès d'elle? Oui, tu le trouves, j'en suis sûre, et tu ne me parleras jamais de la quitter. Oh! combien je suis heureuse et riche, j'ai une mère et un ami comme il n'en fut jamais! Combien je serais coupable à mes propres yeux, si je ne m'efforçais pas d'être digne de leur attachement! J'en jure par leur amour qui est mon unique bien, un bien si cher, si précieux, jamais leur Marie ne leur causera un seul instant de peine volontaire, jamais ils n'auront à se reprocher de l'avoir tant aimée. Le sort peut me rendre bien malheureuse, mais non pas coupable, un tel serment est le garant de ma vertu. Le noble dévouement de ton ami doit sans doute exciter notre reconnaissance, ses conseils étaient prudens, peut-être; mais

il ne nous était pas permis de les suivre. Je t'adore, Fédor, si je n'écoutais que mon cœur, je ferais tous les sacrifices ; oui, je l'avoue en rougissant, celui même de l'amour filial ; mais si je n'avais plus cette fierté que donnent l'innocence et la vertu, il me semble que je te perdrais aussi en même tems. Peut-être il viendra un tems affreux où nous serons tout-à-fait séparés, mais nous pourrons penser l'un à l'autre avec un sentiment si doux, si sublime, et dire avec un noble orgueil: *elle m'aime, il m'aime, la vertu seule l'emporte sur moi dans son cœur.* Oui, Fédor, cette barque où nous pouvions entrer ensemble, cette douce retraite en Suisse, où nous aurions vécu ensemble, nous auraient rendus moins heureux que d'y avoir renoncé. Ne disais-tu pas une

fois que tu préférais d'être à genoux au pied d'un trône, que d'y monter par un crime. Sais-tu ce que nous avons gagné à être sages, à sacrifier notre bonheur à la vertu ? Jamais elle ne reste sans récompense ; depuis cette journée de Peterhoff, ma mère a la plus grande confiance en moi, elle m'a permis d'aller passer quelques semaines à Ronnebourg, près de ma Sophie, près de mon Fédor, et je pars aujourd'hui même après cette lettre qui me dévancera de peu. Elle consent aussi que tu viennes me voir tous les jours, si tu le veux, pendant que j'habiterai ton voisinage. Oh ! Fédor, cher Fédor, ces semaines ne compenseront-elles pas des années de séparation. La duchesse de Courlande part avant que l'affaire de mon père soit terminée, mais mon oncle pour-

suit ce procès avec le plus grand acharnement. La cour de Holstein témoigne de la bienveillance à mon père, et ne s'en cache pas ; c'est, suivant ma mère, une forte preuve que l'Impératrice ne songe pas à lui retirer sa faveur. Mon père paraît tout-à-fait tranquille et je ne sais si je me trompe, mais je crois que l'Impératrice a pour lui une véritable amitié ; elle parle à d'autres courtisans avec bonté, avec grace ; mais avec mon père seul, elle a le sourire de la confiance, d'une confiance sans bornes ; et comment ne chérirait-on pas celui à qui on ouvre son cœur ?.... Fédor, toujours tu liras dans celui de Marie, adieu.

LETTRE XI.

Marie à Fédor.

Pétersbourg ... Septembre 1726.

CHER Fédor, quels jours heureux je viens de passer avec toi et ma Sophie! Ne nous plaignons plus de notre destinée, mon bon ami, dès milliers d'humains descendent au tombeau sans avoir une seule heure de félicité semblable à celles qui viennent de s'écouler pour nous. Où ai-je pris des forces nécessaires pour soutenir un tel bonheur, l'amour seul pouvoit me les donner. Lorsque tu arrivais à Ronnebourg avec le soleil matinal, déjà depuis longtems mes yeux étaient fixés vers la montagne que tu devais

descendre, et lorsque tu nous quittais le soir, mes regards te suivaient dans le lointain, jusqu'à ce que ton ombre disparût entièrement à mes yeux. Quatre ou cinq heures de sommeil me suffisaient, je m'éveillais en me disant, il va venir; il arrivait, et le jour s'écoulait comme un instant de bonheur. A mon retour ma mère m'a dit en souriant que l'air de la campagne m'avait fait un bien infini, elle m'a trouvé grandie, et un air de vie et de santé.! Ah! maman, lui ai-je dit en me jetant à son cou, que j'y ai été heureuse. Mon père aussi me fait mille caresses, il me dit que j'ai embelli, et ne m'appelle plus que sa jolie Marie. Je te le répéte, Fédor, parce que maman dit que ce n'est pas sans signification; un père peut bien voir que sa fille est jolie; mais il ne le

lui

lui dit pas sans motifs; quels peuvent être les siens? Je ne puis le comprendre, mais ses éloges m'attristent; les tiens, Fédor, me faisaient tant de plaisir!

La santé de l'Impératrice s'affaiblit tous les jours; depuis qu'on l'a remarqué mon père se rapproche du jeune grand duc; le peu d'amis qu'il a le blâment, et disent que cette conduite peut lui faire du tort. Ma mère est très-inquiéte, il faut sûrement qu'elle ait encore d'autres sujets de peine que la crainte de la disgrace de mon père; je la trouve souvent avec des traces de larmes dans les yeux, quelquefois elle a peine à les retenir en me fixant, et je suis presque tentée de croire que c'est moi qui les fais couler. Lorsque nous sommes seules elles m'embrasse avec tendresse, sem-

ble avoir quelque chose à me confier, et garde le silence..... mais je repousse ce soupçon, mon cœur est si plein de bonheur et d'espoir! Je suis comme celui qui a regardé le soleil et qui rentre dans l'obscurité : pendant longtems il ne peut voir autre chose que l'éclat des rayons de l'astre lumineux qui sont encore dans ses yeux; cher Fédor, ici même je ne vois que toi et le souvenir de ces jours si heureux ne s'effacera jamais.

LETTRE XII.

Marie à Fédor.

Pétersbourg . . . . Octobre 1726.

Aujourd'hui le père Brukenthal est arrivé chez nous ; il est entré inopinément dans la chambre de ma mère; elle ne l'a pas reconnu au premier moment, mais après l'avoir regardé quelque tems en silence et d'un air incertain, elle l'a embrassé en s'écriant avec joie : C'est vous, notre fidèle et sage ami, c'est donc vous ! soyez le bien venu, à présent tout ira bien, vous rendez la joie et l'espoir à mon cœur. Elle nous a ensuite présentés Alexandrine et moi comme ses filles, à ce bon ecclésiastique; il avait les larmes aux yeux, et nous a

serré la main avec une affection vraiment paternelle. Maman a fait avertir mon père, qui est accouru, et s'est jeté dans les bras de son ancien ami, avec l'expression d'une vraie sensibilité : j'ai bien vu alors que mon père est susceptible d'aimer; il aime tendrement le père Brukenthal, il ne pouvait se lasser de le regarder et de l'embrasser encore. Cher Brukenthal, lui dit-il avec émotion, je t'aime autant que dans notre jeunesse, je n'ai pas été un seul jour sans penser à toi, sans te desirer, et toi tu m'as abandonné, tu as payé ma sincère amitié par l'oubli et l'indifférence !

Brukenthal a serré la main de mon père sans lui répondre, mais j'ai vu deux larmes se suivre sur sa joue.

Après un moment de silence mon père a frappé sur l'épaule de son ami, et lui montrant le superbe sallon où nous

étions, il lui a dit en souriant : Lequel de nous a raison à présent, cher Brukenthal? Moi, monseigneur, a repliqué Brukenthal avec l'accent d'une vive émotion, et vous..... Mais je me tais. — Non, parle, mon ami, parle je t'en prie! que voulais-tu dire ?

Je voulais demander à votre Excellence s'il ne lui en coûte pas un soupir pour paraître avoir raison ? Je voulais lui demander si votre cœur bat aussi paisiblement sous cette brillante étoile d'or, que le mien sous mon froc de bure? si l'on est toujours aussi tranquille, aussi serein dans ce palais somptueux que dans ma cellule ? Et enfin si c'est la main de Dieu qui vous soutient dans ce poste éminent.... ou.... vos intrigues sécrètes ?

Mon père palit, et fronça le sourcil ; il se promena quelque tems en

silence ; puis se rapprochant de Brukenthal, il lui dit avec douceur ; on est entraîné par son caractère et par les circonstances ; je n'ai pas pu t'imiter, Brukenthal, je n'ai pas pu faire ce que tu as fait. — Vous l'avez pu, repliqua-t-il d'un ton ferme et froid, et vous le pouvez encore (mon père baissa les yeux). Oh! monseigneur, oh ! mon cher Menzikof, si je pouvais être votre bon génie ? Vous savez combien je vous ai été attaché lorsqu'en mille sept cent quatorze je vous ai quitté pour embrasser l'état ecclésiastique, vous-même vous avez trouvé que je faisais bien. Ecoutez un homme qui vous aime sincèrement... le seul peut-être ! écoutez votre génie tutélaire qui vous parle par ma voix.

Mon pere n'avait pas encore relevé les yeux ; enfin il reprit courage, et dit en souriant encore : tu vois bien cepen-

dant qu'aucune de tes prophéties ne s'est réalisée. Je te répéte ma question, qui donc a eu raison ?

— Et je vous répéte ma réponse, monseigneur, c'est moi. Il y a douze ans, prince, que je vous quittai; depuis ce moment je n'ai éprouvé aucun senti- sentiment de crainte, d'envie, ou de haine; mon cœur était en paix et mon sommeil doux et tranquille. Avez-vous été de même ?

Les regards de mon pere devinrent plus sombres, il ne put retenir un profond soupir.

Le prêtre continua : « je pense à la veille sans regret, au lendemain sans soucis; le pouvez-vous aussi ? Ce que vous devez craindre de perdre, le bonheur, le repos, vous les avez déja perdus. Qui vous empêche de faire comme moi ? Sans doute vous ne devez pas

vous enterrer dans une cellule et renoncer au monde, puisque vous êtes époux et pere ; mais vous pouvez vous retirer de la cour et des affaires, vous pouvez employer les dernieres années de votre vie à la plus belle, à la plus douce destination de l'homme, celle de faire le bonheur de votre compagne et d'élever vos enfans.

— Mon bon, mon fidèle ami, dit vivement mon père ; c'est là mon unique but ; c'est pour le remplir qu'il faut que je reste ici, qu'il faut que je m'élève encore plus haut.

— Grand Dieu ! vous élever encore, Menzikof, y pensez vous ? Quel démon malfaisant vous pousse au devant du malheur, tandis que vous pourriez être si heureux ? Voulez-vous croire votre ami ? Ne balancez pas un instant pendant que vous le pouvez encore ;

la santé de l'Impératrice s'altère, peut-être le tems n'est pas long où elle pourra encore vous accorder quelque chose ; demandez lui votre congé, allez aux bains de Pise ; les sommes que vous avez placées à Venise sont.....

Oh ! finis cher ami, dit mon père avec impatience, je ne le puis pas. Nous reprendrons cet entretien quand nous seront seuls ; viens avec moi.

Tu ne peux t'imaginer, Fédor, quel plaisir j'eus à les voir sortir ensemble : je me jetai au cou de ma mère en répétant ce qu'elle avait dit auparavant „ à présent tout ira bien. „ Mes espérances augmentèrent lorsqu'elle me raconta l'histoire du père Brukenthal. Oui, Fédor, cet homme de paix nous rendra à tous la paix ; je suis décidée à lui ouvrir tout à fait mon cœur. Oh ! si tu voyais sa belle physionomie,

son beau front uni et serein, sur lequel la tranquillité semble être établie ; ce coup d'œil pénétrant et assuré ; cette pâleur intéressante de son visage vénérable ; et cette pâleur n'est point celle de la maladie ou du chagrin, elle indique la sagesse et la réflexion. En sa présence mon père est aussi mille fois mieux, il n'a point ce regard ou fier ou soucieux, ni ce sourire forcé qui contraste si fort quelquefois avec le froncement de ses sourcils : la sensibilité, la douce joie, la bienveillance animent tous ses traits „ Jai retrouvé mon Alexandre „ disait maman. Oh ! Fédor, je te jure que tu ne connais pas mon père, il est bon, il est sensible à l'amitié ; mais comment veux-tu qu'il se conduise avec cette foule méprisable qui rampe devant lui, et lui prodigue des adulations en le détestant

au fond de l'ame. Il ne l'ignore pas, il sait que tout le monde à la cour le hait et se réjouirait de sa chûte ; à présent il a trouvé quelqu'un qui l'aime, et il revient à son naturel ; sa fierté se change en douceur, en affabilité ; ses soupçons en confiance ; il renaît au soleil vivifiant de l'amitié, il se trouve heureux à côté d'un ami, et se sent plus sage et meilleur. J'espère tout de cette disposition et j'envisage cet excellent Brukenthal comme un bon ange envoyé par la providence pour protéger notre amour ; ma mère m'assure qu'il a déja une ou deux fois été sur le point d'obtenir de mon père de quitter sa dangereuse place. Oh ! s'il pouvait y parvenir ! Si mon père rendu à lui-même pouvait consentir à te nommer son fils ! Adieu Fédor, adieu mon unique bien.

L'ÉDITEUR.

MARIE n'exagérait pas sur le compte du père Brukenthal ; c'était un de ces hommes rares qui réfléchissent sur la vie, l'apprécient à sa juste valeur, et que l'expérience a rendus sages. Dans sa jeunesse il s'était lié avec Menzikof d'une intime amitié, elle avait soutenu la plus forte épreuve, celle de l'élévation prompte et inouie de l'un des deux. Menzikof devenu favori de Pierre le grand, avait fait nommer son ami aide de camp général. Brukenthal vint alors en Russie avec des vues ambitieuses, il voulait comme Menzikof s'élever, et la route était ouverte pour lui puisque l'empereur le connaissait et l'aimait ; mais il n'eut pas vécu

trois mois à la cour qu'il en connût tout le danger, et qu'il eut horreur du métier de courtisan. Il parla à Menzikof, chercha à l'engager à renoncer, comme lui, aux honneurs, et à les échanger contre le bonheur d'une vie tranquille dans l'état de simple particulier. Menzikof ne voulut pas seulement l'écouter, mais Brukenthal persista à le prêcher au moins d'exemple, et à refuser tout grade supérieur. Les deux amis se disputaient souvent sur le but de la vie, et sur ce que l'homme appelle bonheur. Tu veux absolument t'élever, disait Brukenthal, et tu y parviendras parce que tu le veux sérieusement; mais alors tu seras entouré d'ennemis, d'ennemis acharnés qui s'efforceront à te faire descendre, à t'anéantir s'ils le peuvent, et..... Oui, s'ils le peuvent, répondait Menzikof en

souriant. Il comptait entièrement sur l'appui de l'Empereur auquel il devenait chaque jour plus nécessaire ; plus il s'élevait, et plus Brukenthal craignait sa chûte, et le pressait d'abandonner la carrière de l'ambition : il réussit à l'effrayer sur les dangers qu'il courait, et il l'engagea à placer des sommes considérables dans la banque de Venise; mais il ne put l'engager à prévenir sa chûte, & à quitter la carriere de l'ambition ; tout ce qu'il put obtenir, fut la promesse qu'à la premiere disgrace, au premier dégoût qu'il éprouverait il se retirerait de la cour et suivrait son ami.

Peu de tems après Brukenthal eut l'espoir d'être à ce moment desiré ; l'Empereur fit faire un examen de la conduite des courtisans et de leurs rapines, auquel présidait Bazile Dolgo-

rouki. Menzikof fut atteint d'une manière si claire et si prouvée que l'Empereur même ne put le défendre, et qu'il fut près d'être complettement disgracié. Je suis perdu, dit-il un jour à Brukenthal, les Dolgorouki triomphent. — Tu es sauvé, lui répondit son ami en l'embrassant; rappelle-toi ta promesse; quand partons-nous? Où allons nous? Je suis à toi maintenant à la vie et à la mort. Menzikof pâlit, tergiversa, forma de nouveaux projets ambitieux, voulut employer l'intercession de l'Impératrice : Brukenthal insista pour qu'il tint sa promesse; Menzikof se fâcha, plaisanta, et finit par demander un délai. — Adieu donc, lui dit son ami, moi du moins je suis libre et je veux quitter ce dangereux séjour; toi, continue à gravir avec mille peines le rocher aride

de l'ambition ; après beaucoup d'efforts tu regagneras, j'en suis sûr, le terrein que tu viens de perdre ; tu monteras plus haut peut-être, mais ta chûte alors sera terrible, et tu regretteras le cœur sincère d'un ami auprès duquel tu pouvais trouver le vrai bonheur.

Brukenthal à cette époque reçut de l'Empereur l'ordre de conduire des recrues au roi de Prusse à Potzdam, il s'acquitta de cette commission ; mais en revenant il passa par Dantzig, et frappé d'un coup de la grace il entra dans un monastère, et y fit ses vœux. L'Empereur qui l'aimait et le regrettait, lui fit faire pendant son noviciat les propositions les plus avantageuses s'il voulait rentrer dans le monde, mais Brukenthal les refusa sans hésiter, se renferma dans son couvent, et Menzikof ne l'avait pas

revu depuis lors. Comme Brukenthal l'avait prévu, l'Empereur rendit son amitié à son favori, et après sa mort l'Impératrice l'éleva plus haut encore; mais combien de fois ne pensa-t-il pas qu'il auroit été plus heureux s'il avait suivi le conseil de son ami? Dans un moment de confiance il l'avoua à sa femme. J'ai perdu Brukenthal par ma faute, lui dit-il, si je l'avais suivi, il ne se serait pas fait moine, et nous vivrions ensemble; c'est le seul homme qui m'aimât.

« Sais-tu pourquoi, lui repondit la princesse? C'est qu'il n'avait point d'ambition; l'ambitieux ne sait pas aimer ».

Lorsque Brukenthal revint après une si longue séparation, toute la sensibilité du prince Menzikof se réveilla. Dès qu'ils furent seuls il serra

tendrement la main de son ami : M'aimes-tu encore, mon cher Brukenthal, lui dit-il, malgré ces cruels vœux qui te séparent du monde. — Mais non pas de mon ami, lui répondit Brukenthal; croyez, mon prince.....

Appelle-moi Menzikof, tutoye-moi comme autrefois, je t'en conjure, si tu veux que je croie que tu m'aimes encore.

Eh ! bien, soit, mon cher Menzikof, oui toujours aussi cher que jamais tu me l'ayes été; rien ne m'appelle auprès de toi que le désir (qui ne m'a pas quitté un instant dans ma retraite) d'être ton ange gardien. Tu as rempli l'univers de ton nom, tu es au faîte de la gloire et des honneurs; que cela te suffise; tu as gravi toutes les marches du chemin de l'ambition, il ne t'en reste plus qu'une seule.....

Oui, Brukenthal ! s'écria Menzikof avec des yeux étincellans, oui tu dis bien, je n'ai plus qu'une marche à franchir ; je regarde ce mot de ta part comme un présage ; je la franchirai cette marche difficile dont toi-même as l'idée.....

— *Brukenthal*. Oui, Menzikof, encore un seul pas, encore un effort de courage et d'ambition pour parvenir au bonheur ; et ce pas, et cet effort, c'est de descendre volontairement de la hauteur où tu es placé ; c'est de renoncer à cette vie agitée, tourmentée, pleine de soucis et de dégoûts ; c'est de résigner toutes tes dignités, et de te mettre en sûreté avec ta famille.

— *Menzikof*. Voilà le même langage que tu me tenais il y a douze ans, Brukenthal, je suis encore là cependant, et bien plus haut que tu

ne m'as laissé ; si je suis ébranlé, il sera toujours tems de suivre tes timides conseils, et de descendre doucement sans être renversé.

— *Brukenthal.* Pauvre Menzikof ! tes succès t'enivrent, et tu ne vois pas les précipices qui t'entourent. Oui, j'en conviens, ta gloire est à son comble, tu gouvernes toutes les Russies, la moitié du globe tremble à ton nom, les plus puissans monarques briguent ta bienveillance ; cependant ainsi que le plus pauvre des hommes tu n'es maître que du moment présent, celui qui suit ne t'appartient pas, il appartient au destin qui se rit de toutes les grandeurs humaines, et de tous les projets des mortels, « Il sera toujours tems » dis-tu ; l'être le plus indépendant, le monarque le plus puissant, ne devrait pas le dire. Et toi,

insensé, toi le plus dépendant des hommes, toi dont le sort tient à la vie ou au caprice d'une femme, toi dont des milliers d'êtres désirent la chûte.....

— *Menzikof.* Oui, je le sais, et voilà pourquoi je dois rester ; faut-il leur céder par ma retraite un triomphe aussi facile? Si j'abandonne la faveur de l'Impératrice, quelqu'autre courtisan moins pusillanime prendra bientôt ma place, s'emparera de sa confiance, et je serai perdu ; que me restera-t-il alors?

— *Brukenthal.* Ta femme, tes enfans, ton ami, ta tranquillité, et tes trésors à Venise ; et cette belle Italie qui sera ta nouvelle patrie.

Ma patrie, dit Menzikof d'un air sombre, n'est que là où je puis dominer..

— *Bruckenthal.* Que dis-tu, mal-

heureux ? Quelle est donc cette marche qui te reste à franchir ?

— *Menzikof.* Oh ! Brukenthal, ne me regarde pas avec cet air d'effroi..... Ce n'est pas un crime que je médite, ne crois pas que je veuille rien entreprendre que ta sévère vertu ne puisse approuver, oserais-je autrement te nommer mon ami ? Tu sauras tout mais non pas à présent, il faut que mon cœur soit plus tranquille. Cher Brukenthal, je t'aime, tu le sais, et il faut bien que tu me sois aussi cher pour que je puisse même t'écouter ; je devrais te fuir comme mon plus terrible ennemi, tu me mets en opposition avec moi-même, tu jettes dans mon ame le trouble et la crainte, tu es trop pusillanime ; ne saurais-tu donc jamais me présager que du malheur ?

— *Brukenthal.* Peux-tu me croire

trop pusillanime, Alexandre, toi qui m'as vu mille fois braver la mort et combattre à tes côtés. Penses-tu que ce soit la crainte d'une disgrace qui m'a fait prendre cet habit? celui qui n'a pas besoin de flatteurs ne craint pas de perdre sa place. Menzikof, il te serait permis peut-être de hasarder ta vie, tu en as joui; mais tu es père et tu dois te conserver pour tes enfans; tu dois le bonheur aux êtres à qui tu as donné la vie, et peut-être n'as-tu que ce moment.

— Langage de prêtre, dit Menzikof avec impatience, le sort te créa pour la vie monastique, moi pour celle de courtisan; suivons chacun notre destinée.

Cet entretien fut interrompu et ne se renoua plus. Le père Brukenthal vivait dans le palais Menzikof com-

me un ami intime de toute la famille ; et chaque jour il faisait plus de progrès dans la confiance de tous les individus qui la composaient. Le prince paraissait avoir changé de caractère depuis que son cœur s'était r'ouvert à l'amitié ; il était tendre avec sa femme et ses filles, doux avec ses domestiques, affable avec tous ceux qui avaient à lui parler. Cette manière augmenta l'espoir de Marie, elle saisit le premier moment où elle put-être seule avec le père Brukenthal et lui fit la confidence de son amour pour Fédor Dolgorouki..... Ah ! dit Brukenthal en secouant la tête, pourquoi porte-t-il ce nom là ; il chercha ensuite à convaincre doucement Marie que son attachementt n'aurait jamais l'approbation du prince Menzikof. Votre père, lui dit-il, a toujours été en

opposition

opposition avec les Dolgorouki, et de plus il en a essuyé en mille occasions les plus mauvais procédés. Vous croiez, mon enfant, que votre amour, votre union pourrait réconcilier vos familles; vaine erreur; lorsque la haine est mêlée de crainte et d'envie, jamais elle ne s'éteint. Votre père hait les Dolgorouki et il les craint; ils haissent votre père et envient son pouvoir. Ah! ma chère Marie, je vous le dis avec douleur, renoncez à votre espoir, et s'il se peut à votre amour.

Oui, bien à l'espoir, répondit en soupirant la triste Marie, mais jamais à l'amour. Le père Brukenthal prétendait que c'était à peu près la même chose et qu'il suffisait pour cela d'une ferme volonté « vous deviez, Marie, étouffer cet amour au moment où vous entendites le nom de Dolgorouki ".

— *Marie.* L'étouffer, mon père!.... je crois que vous n'avez jamais aimé ?.....

— *Brukenthal.* Non, je l'avoue, je ne connais pas l'amour; l'ambition dans ma jeunesse, l'amitié toute ma vie, ont occupé et rempli mon cœur; mais je sais ce dont est capable celui qui veut sincèrement le bien, et la fille d'une mère comme la vôtre doit vouloir le bien, et l'exécuter malgré sa passion. Marie rougit, puis elle dit avec une noble fermeté: C'est parce que je veux ce qui est bien, c'est parce que j'aime la vertu, que je dois aimer Fédor Dolgorouki; s'il n'était pas le plus vertueux des hommes, si nous étions esclaves de notre passion, nous serions à présent unis pour jamais.

— Comment cela serait-il possible ?

Alors Marie lui raconta les dispo-

sitions de Sapieha pour leur fuite, et le motif qui les avait empêché de partir. Brukenthal en fût touché ; il demanda à voir les lettres de Fédor, et celles de Sophie ; il les lût et dit ensuite..... Non, je ne connaissais pas l'amour. Il parla à la mère de Marie, et s'offrit de tout tenter auprès de Menzikof pour l'engager à consentir au bonheur de sa fille. La princesse l'embrassa avec l'expression de la plus vive reconnaissance ; Marie se laissa tomber à ses pieds sans pouvoir prononcer autre chose que « mon ange tutélaire, mon bienfaiteur ". — Je voudrais mériter ces titres, et sur-tout celui de votre ami, lui dit le père, mais je ne puis vous dissimuler que j'espère peu ; Menzikof m'aime certainement, mais jamais il n'a suivi aucun de mes conseils quand il n'y voyait

pas son avantage. Je veux essaier de le convaincre que cette union lui serait avantageuse. A ces mots il les quitta pour se préparer à l'entretien qu'il voulait avoir avec son ami. Marie alla communiquer au sien cette nouvelle espérance ; et sa mère faire des prières au ciel pour qu'elle fut réalisée. Elle desirait d'autant plus le mariage de sa fille avec Fédor qu'elle prévoiait le moment où ils auraient tous besoin de son crédit ; l'Impératrice ne témoignait plus la même prédilection pour le prince Menzikof, et lui-même au lieu de chercher à regagner sa faveur, s'éloignait d'elle, et se rapprochait du jeune grand duc, qu'il ne quittait plus. Cette conduite, qui devait naturellement déplaire à l'Impératrice, donnait beaucoup de prise à ses ennemis pour le perdre.

La princesse savait qu'il y avait un complot formé contre lui, à la tête duquel était son beau-frère le comte Devier, dont le seul but, le seul desir était de le perdre; tout le monde prévoiait sa chûte prochaine et s'en réjouissait. Dans cet état de choses une alliance avec les Dolgorouki paraissait avec raison à la princesse et au père Brukenthal, un moyen de diminuer le nombre de ses ennemis, et de conserver sa puissance.

Le père alla donc chercher son ambitieux ami; il le trouva dans son cabinet, sombre et rêveur. — Qu'as-tu donc, Menzikof, lui dit-il après l'avoir observé quelque tems en silence? L'heureux favori de la fortune, le puissant Menzikof, devrait-il être aussi préoccupé, je dirais même aussi triste?

— *Menzikof.* Tu as raison, Bru-

kenthal, j'aurais tort de m'inquiéter; mais il y a des momens où je pense à l'avenir, à ce rôle fatiguant quoique brillant, qui va bientôt finir.

— *Brukenthal.* Tu m'effrayes. Ta femme avait donc raison en me disant qu'il était trop tard.

— *Menzikof.* Trop tard, dis-tu; ma femme pense donc?..... Je ne parlais moi que de la mort. Je pensais que peut-être je n'avais plus longtems à vivre; les soucis de toute espèce, cette cruelle gêne, ces efforts continuels sur moi-même pour paraître calme quand je suis dévoré d'inquiétude, amical avec ceux que je déteste; mes jours sans repos, mes nuits sans sommeil, ont avancé pour moi la vieillesse; mes forces morales sont usées, je ne puis plus me conduire comme je le devrais peut-être.... Il se leva et se promena

les bras croisés et la tête baissée. Son ami le regardait : Menzikof, lui dit-il, jamais dans mes momens les plus sévères, je ne t'ai rien dit de si fort contre le malheur de l'ambitieux que ce que tu viens de prononcer toi-même, appelles-tu cet état le bonheur ?

Menzikof ne répondit pas, il était absorbé dans ses pensées.... Que te disait donc ma femme, s'écria-t-il tout-à-coup en s'arrêtant devant Brukental ? Qu'est-ce qu'elle craint ? En quoi trouves-tu qu'elle ait raison ?

— Elle craint que tes ennemis ne deviennent trop puissans, et ne triomphent enfin de toi ; elle a pour prévenir ce malheur une idée qui m'a paru bonne, tu devrais mettre dans tes intérêts quelqu'un d'entr'eux, te lier étroitement avec le comte Devier par exemple.

Avec celui là, jamais, dit le prince vivement, ne saurait-elle nommer que mon plus cruel ennemi; cet homme qui n'a cessé de m'abreuver d'humiliation, qui m'a forcé à lui donner ma sœur. Brukenthal, tu le sais, te rappelles-tu ce moment affreux où en présence de toute la cour l'Empereur m'ordonna d'un ton railleur d'accompagner ma sœur à l'autel et de l'unir à cet homme odieux. Si je ne me venge pas de Devier je croirai n'avoir pas assez vécu..... Non! non! je me reconcilierais avec tout le monde, avec les Dolgorouki même, plutôt qu'avec Devier.

— *Brukenthal.* Eh! bien donc avec les Dolgorouki, et peut-être en effet cela vaut-il mieux, le crédit et la considération de cette famille étant si bien assurés..... Et si le hasard et ton bonheur t'avaient fourni un moyen

d'opérer cette réconciliation !

— *Menzikof.* Un moyen..... et lequel ?..... dis-le moi....

— *Brukenthal.* Ta fille aînée, Marie, aime un jeune homme de cette famille, tu la rendrais heureuse en même tems que.....

— *Menzikof.* Ma fille aime un Dolgorouki ! ah Dieu ! et lequel d'entre la foule je te prie ? Ivan ? Alexis.

— *Brukenthal.* Le fils aîné de Loukisch, Fédor.

— *Menzikof.* Ah ! le beau Fédor, sa famille avait pour lui de grandes espérances ; il a débuté d'une manière brillante, une victoire en Perse : une figure charmante, de l'esprit, de la fierté..... Ah ! c'est donc celui là..... Je commence à comprendre à présent pourquoi il a disparu tout-à-coup de la cour, s'est séparé de son père, de ses

TAYLOR INST. OXFORD

oncles, a refusé de retourner en Perse, se soustrait à l'autorité de sa famille, et passe sa vie à la campagne dans une retraite philosophique. Ce serait donc pour séduire le cœur sans défiance de ma fille qu'on lui fait jouer cette comédie. Ce plan des Dolgorouki n'est point mal calculé pour contrarier les miens, il est très-fin, très-profond..... Une jeune fille bien amoureuse, une bonne mère qui la soutient, un tendre ami qui devient son avocat; avec tous ces moyens on fait voir bien du chemin à un imbécile père.

— *Brukenthal.* Faut-il donc toujours, Menzikof, que tu supposes des projets ambitieux; l'amour seul a tout fait et tu en profiteras si tu es sage. Est-il donc si extraordinaire que deux jeunes gens charmans tous les deux s'aiment l'un l'autre? Car tu conviens

qu'ils sont aimables. Tu vois une combinaison politique dans ce qui n'est que l'affaire du hasard.

— *Menzikof.* L'effet du hasard qui place l'amour.... où il ne doit y avoir que de la haine.... à peine se connaissent-ils.

Brukenthal alors raconta au prince comment Marie et Fédor s'étaient rencontrés ; et dans chaque circonstance de cette rencontre, même dans l'inondation qui en avait été la cause, Menzikof s'obstinait à voir une ruse préméditée de la part des Dolgorouki. — Eh bien, en supposant même que tu aies raison, dit Brukenthal, cela te prouve au moins leur desir de s'allier à toi. Menzikof sourit avec amertume ; je les connais, dit-il, ce sont des filets qu'on me tend, mais quand ils seraient sincères..... Tiens, lis ces papiers, apprends mon plan favori, le

but de toutes mes pensées, de toutes mes actions, de mon existence, le secret de mon ame.

— Brukenthal prit les papiers, les parcourut l'un après l'autre : en effet, dit-il, en les posant sur le bureau, l'amour de ta fille est un obstacle à ce que je viens de lire. C'est donc là ce que tu appelles le but de ton existence ; tu avais donc déja lorsque je te quittai il y a douze ans, le projet de faire de ta fille Marie une Impératrice ? Voilà donc le motif de la joie que tu me montrais d'être père d'une fille plutôt que d'un fils, sentiment qui me surprenait alors, et que je ne savais comment expliquer ; ton insatiable ambition ne sera donc satisfaite que lorsque tu te verras le beau père du Czar !

— *Menzikof.* Tu te ris de moi,

Brukenthal ; mais que trouves-tu donc de si extraordinaire dans ce projet ? L'Impératrice est très-malade, sa mort s'approche, la cour de Vienne, comme tu viens de le voir dans ces papiers, sert mes projets et doit les soutenir. Que serait le grand Duc sans moi ? Un faible enfant livré aux factieux, dont le plus vil courtisan s'emparerait ; Marie saura le diriger et règner sous son nom ; n'est-elle pas digne du trône par sa beauté, par son esprit ? Est-ce donc la première fois qu'un souverain aura épousé la fille d'un de ses sujets ? Qu'était donc Cathérine elle-même ?

— *Brukenthal.* Fort bien, Menzikof, tout te favorise, et les Dolgorouki agiraient comme toi avec les mêmes moyens ; je n'en doute pas, si tu fais monter le grand Duc sur le

trône, avec qui pourra-t-il le partager si ce n'est avec ta fille ? La maison d'Autriche doit seconder ton plan de toute sa puissance puisque le grand Duc est issu de son sang et qu'il importe à ses intérêts politiques que ce soit lui qui règne ou soit censé règner ; car dans le fait c'est toi seul qui gouverneras l'Empire au nom du jeune Czar à peine sorti de l'enfance. Ta fille sera malheureuse, mais qu'importe que Marie soit sacrifiée pourvu que son père gouverne ?..... Ah ! Menzikof ! Menzikof ! ton projet est brillant sans doute, il peut séduire un ambitieux, mais un souffle peut renverser ce superbe édifice que tu bâtis depuis tant d'années, depuis le jour de la naissance de ton illustre gendre, puisque c'était déja ton espoir quand je te quittai ; mais es-tu sûr que cet enfant

qui ne sait pas encore ce que c'est que d'aimer, aimera ta fille ; belle, charmante sans doute, mais plus âgée que lui de cinq ou six années ; et jusqu'au tems où il sera possible de couronner cet amour, combien peut-il arriver de choses ? Un caprice, une maladie, un instant d'humeur ne peuvent-ils pas te perdre ? Mais qui sait ce que ton insatiable ambition médite encore.

— *Menzikof* « Brukentahl tu m'offenses, je ne veux que ce qui est la justice même, faire monter sur le trône le souverain légitime.

— *Brukenthal.* « Fort bien ! mets la main sur ta concience ; si tu savais que le premier acte du règne du jeune Empereur serait de te dépouiller de tes emplois et de ton autorité, le mettrais-tu sur le trône parce qu'il lui appartient ?

— *Menzikof* « Devrais-je le faire ; et le ferais-tu à ma place ?

— *Brukenthal* « Je le mettrais sur le trône parce que la justice et la vertu me l'ordonneraient ; mais en obéissant à ce devoir je serais loin d'être tranquille. L'Empereur ne sera pas toujours un enfant, il sentira bientôt que l'homme assez puissant pour lui avoir mis la couronne sur la tête, peut aussi la lui ôter. Crois-tu qu'il aime longtems un homme aussi dangereux et qu'il ne l'immole pas à sa sûreté ? La famille Impériale te craint, les grands de l'Empire te détestent, tes richesses énormes excitent la jalousie et la cupidité de tous ceux qui auraient l'espoir de se les partager après ta chûte. On supporte l'autorité d'un maître que la naissance et le sort a placé au-dessus de nous, mais non

pas celle d'un égal, ou d'un inférieur. Et toi, Menzikof, toi..... ah! comment peux-tu te flatter de résister à cette masse d'ennemis?

— *Menzikof.* Quand je verrai approcher l'orage il sera tems de l'éviter en me retirant.

— *Brukenthal* „ Tu le crois; Eh! peux-tu commander à l'avenir le moment où ton sort sera décidé, comme au courtisan qui attend humblement tes ordres dans ton antichambre. Menzikof! tu es sur un volcan, la terre tremble sous tes pas, et tu veux y construire encore un nouvel édifice; ta fille aime Fédor Dolgorouki, et ton intérêt te commande de consentir à son bonheur; cette famille noble et puissante assurerait ton existence.

— *Menzikof* „ Un Dolgorouki !..... Et ce serait donc pour cela seulement

que j'aurais tant travaillé, que j'aurais chargé ma conscience de remords, renoncé à toutes les jouissances de la vie, pour n'être que le beau-père d'un Dolgorouki !

— *Brukenthal.* Menzikof, les tems sont bien changés ; aurais-tu osé songer seulement à cette alliance lorsque l'Empereur te tira du néant ?

— *Menzikof.* Oui les tems sont changés, et je croirais rentrer dans ce néant dont tu me parles, si je n'avais pas la noble ambition de m'élever au-dessus des Dolgorouki autant qu'ils étaient alors au-dessus de moi. Non, non, ne me parle plus de ce mariage, ni de me retirer de la cour ; ce bonheur d'une vie tranquille et solitaire n'est pas le bonheur pour moi..... n'être plus rien après avoir tout été, descendre lorsque je puis mélever encore ;

non ; Brukenthal , c'est impossible.

— *Brukenthal.* « Tu te trompes , Menzikof! Sans doute tu ne seras plus rien après une disgrace , mais si tu la préviens , si tu te retires volontairement, l'éclat de ton nom , ta reputation , tes honneurs , te suivraient partout ; où que tu ailles dans l'Europe, tu seras reçu de manière à satisfaire ton ambition , et comme tu ne seras plus craint , plus envié , tu seras peut-être aimé ".

— *Menzikof.* « Non te dis-je , c'est impossible ; lors même que je voudrais suivre ton conseil je ne le pourrais plus , la cour de Vienne est intéressée à l'exécution de mon plan , tu viens de voir que je me suis engagé de la maniere la plus positive , à l'executer , je serois perdu si j'abandonnais la partie , si je me retirais,

— *Brukenthal.* « Eh ! bien reste jusqu'à ce que tu aies posé la couronne sur la tête du jeune grand duc, ensuite retire-toi avec ta famille et tes richesses, elles suffiront encore pour unir Marie à celui qu'elle aime; et tu prouveras au moins que tu n'agis que par la conviction de ton devoir, et non pour ton intérêt ".

— *Menzikof.* « Penses-tu donc qu'on croiroit ce désintéressement sincère si je refusais la récompense qui doit être le prix de mes services ? La cour de Vienne se défierait dès qu'elle verrait ma fille mariée à un autre ; elle me trahirait, me dénoncerait à l'Impératrice, et je serais perdu".

— *Brukenthal.* « Eh bien, promets moi du moins que si ton projet échoue par quelque évènement inattendu, si le grand Duc n'aime pas ta fille, ne

l'épouse pas, ou si tu changes d'avis, tu la laisseras libre de disposer de sa main, promets-le moi ".

— *Menzikof* « Tu me tourmentes, Brukenthal, tu sembles prendre plaisir à augmenter impitoyablement mes inquiétudes ; n'en ai-je pas assez à supporter ? Je suis père, je chéris mes enfans ; si je n'étais qu'un simple particulier, l'inclination de ma fille serait une affaire importante pour moi, je sacrifierais mes goûts au sien, mon bonheur serait de la rendre heureuse ; mais dans la position où je suis je n'ai pas le tems de m'occuper des jeux qu'enfante l'oisivité ; et l'amour est-il autre chose ? Le sort, ou mon génie m'ont élevé au second rang, il faut que mes enfans profitent de cette élévation pour s'élever plus encore ; ils sont nés pour gouverner, l'amour ne

doit-être pour eux qu'une flamme passagère qui s'éteint devant une noble ambition. Dis cela à Marie, dis lui que je lui permets une préférence que j'aurai l'air d'ignorer ; mais non pas un attachement. Fédor lui-même sentira que c'est une folie, et qu'il est impossible qu'il obtienne la main de ma fille ; il y renoncera, à moins que ce ne soit comme je le soupçonne un plan tracé par sa famille pour me déjouer. Et toi, Brukenthal, au nom de notre ancienne amitié, je te demande, j'exige de toi de ne plus me parler de cette folie. Tu dois sentir que je ne renoncerai pas à un projet formé depuis douze ans ; que je ne preparerai pas ma chûte de ma propre main pour satisfaire la fantaisie d'un enfant, qui passera d'elle-même au bout de quelques mois.

Adieu donc, Menzikof, dit Brukenthal froidement, je ne veux pas être le témoin des malheurs que je prévois; je te plains et je retourne à mon couvent prier pour toi l'Etre suprême; puisque l'amitié n'a rien pu obtenir, il n'y a que Dieu qui puisse amollir ton cœur..... Un seul mot encore avant de te quitter, Marie ne connaît pas plus l'ambition que tu ne connais l'amour. Ce trône que tu lui destines sera pour elle l'autel où tu la sacrifies; tu risques ta vie pour l'ambition, et si Marie donnait la sienne pour l'amour?

Menzikof réfléchit un instant; la tendresse, la crainte parternelle se peignirent sur sa physionomie. Brukenthal qui le fixait, commençait à espérer; mais bientôt le front de l'ambitieux s'obscurcit de nouveau, bien-

tôt l'indignation se peignit dans son regard; il s'était rappelé l'époque de sa vie qui lui faisait le plus de peine, celle où le comte Devier, amoureux de sa sœur et protégé par l'Empereur lui-même, l'avait forcé à la lui donner en mariage : J'espère, Brukenthal, lui dit-il d'une voix altérée, j'espère que ce jeune téméraire n'osera pas..... qu'il prenne garde à lui. Tu sais tout à présent, Brukenthal, tu peux dire à ma fille qu'il m'est impossible de lui permettre la moindre rélation avec un homme quelconque; mais garde le silence le plus absolu sur mes plans, tu vois qu'ils sont irrévocablement arrêtés; un sort irrésistible m'entraîne.

— *Brukenthal.* « Vous appellez sort, et même volonté divine, les suggestions de vos passions. Adieu Menzikof, souviens-toi que je t'ai averti.

— *Menzikof.*

— *Menzikof.* « C'est ce que tu fais sans cesse depuis douze ans, continue de même douze ans encore, alors je t'écouterai.

Le père Brukenthal alla trouver Marie qui l'attendait avec une impatience mêlée de crainte : — Eh bien! dit-elle dès qu'elle l'apperçut que dit mon père ?

— *Brukenthal.* „ Bannissez tout espoir, Princesse Marie; votre père exige de vous ce sacrifice, et d'après ce que je sais il doit l'exiger, il suit à son caractère et la nécessité le lui commande.

— *Marie.* « La nécessité ! mon père peut tout m'interdire, excepté d'aimer Fédor ; nos cœurs sont unis par un lien indissoluble.. .... lui avez-vous dit que.....

— *Brukenthal.* « Tout, Marie, et

je vous dis à vous que si vous persistez dans cette inutile passion, vous attirerez l'orage qui vous menace ; le bonheur de votre père exige ce sacrifice, vous ne devez pas être un obstacle à son bonheur.

— *Marie* « Ai-je encore un père puis qu'il compte pour rien le bonheur de sa fille ?

— *Brukenthal.* « Quand cela serait vrai, quand il n'aurait plus pour vous des sentimens de père, seriez-vous autorisée à renoncer à ceux de fille ? Mais vous vous trompez ; Menzikof vous aime, il gémit de cette nécessité qui le force à vous affliger ; mais il croit que cette affliction se dissipera aussi vite que votre amour. Est-il juste, Marie, que votre père renonce au but de toute l'activité de sa vie, au fruit de toutes ses peines, pour obtenir de

vous un serrement de main, un doux sourire, pour vous voir au bonheur parfait, pendant quelques mois ?

— *Marie.* „ Est-ce bien là le langage d'un homme que j'ai cru mon ami ?

— *Brukenthal.* „ L'amitié ne doit-elle se prouver que par la flatterie ? Je veux que votre amour pour Fédor soit aussi fort, aussi pur, aussi sublime qu'il est possible ; tout ce que vous alléguerez en sa faveur pourrait servir aussi à justifier la folle passion de toute autre jeune fille rebelle aux volontés de ses parens. Comment me prouverez-vous que la vôtre vaille mieux, soit plus excusable ; serait-ce parce que votre amant est à vos yeux plus aimable, plus beau que tout autre homme ? Toute jeune fille voit ainsi celui qu'elle aime. Vous blâmez intérieurement votre père de ce qu'il se

laisse dominer par l'ambition, et cependant vous voulez opposer à cette passion une passion tout aussi violente ; laquelle doit céder à l'autre ? Lequel doit obéir d'un père ou de sa fille ? A présent, princesse Marie, je vais vous parler pour votre propre intérêt ; vous paraissez, à ce que j'ai pu comprendre, fortement occupée de l'idée de fuir avec votre amant, si vous n'avez pas d'autre moyen de vous unir. J'ai vu, je vois encore au fond de votre cœur le regret de n'y avoir pas consenti, puisque vous auriez eu l'aveu de votre mère, et vous ne résisterez pas à la première occasion; mais avez-vous bien pensé à la puissance de votre père ; il pourrait, soyez en sûre, atteindre votre ravisseur dans les lieux les plus cachés, et vous arracher de ses bras ; sans doute vous trouveriez

encore chez lui le cœur d'un père, mais votre généreux ami, l'aimable Fédor, serait la victime dévouée. Vous, la fille de l'illustre Menzikof, du vrai maître de ce vaste empire, comment pouvez-vous espérer de vous dérober aux regards des milliers de ses serviteurs soldés dans tous les pays, et d'échapper aux perquisitions de la simple curiosité ? Quel gouvernement refuserait à cet homme si puissant de lui rendre sa fille, et d'arrêter celui qui la lui enléve. Et c'est ainsi, Marie, que pour satisfaire votre passion, vous prodigueriez la vie de ce jeune homme que vous dites vous-même, doué de toutes les vertus.... Vous pâlissez ! oui je vous le répéte, votre père se vengerait, et bien cruellement ; rappellez-vous seulement quelle haine invétérée il a nourri pour votre oncle, le comte De-

vier, parce qu'en épousant malgré lui sa sœur, il dérangea un de ses projets. Et vous, Marie, votre fuite, votre union avec un Dolgorouki détruirait à jamais le plan le plus grand qu'il ait formé, celui dont il a le plus desiré l'exécution..... Encore une fois renoncez à toute espérance, surmontez votre passion; c'est le repos de toute votre famille; c'est l'intêret de Fédor qui l'exigent.

Marie avait écouté tous les raisonnemens du père Brukenthal les yeux baissés et en silence, elle dit alors seulement et d'une voix temblante; vous croyez donc que je ferais le malheur de mon ami, si.....

— *Brukenthal.* „ Oui, si vous conservez avec lui la moindre rélation, si vous voulez vous opposer le moins du monde à la volonté de votre père;

considérez encore que vous lui fournissez un prétexte de plus de haïr, d'offenser les Dolgorouki. La lutte entre les deux maisons n'est pas encore décidée; voudriez vous être la cause que votre père succombât ?

A chaque seconde Marie devenait plus calme : Vous pouvez, dit-elle avec un sourire angélique, assurer mon père que je ne fuirai pas; il nous reste un autre moyen de réunion moins dangereux, plus sûr, et qu'il ne dépend pas des hommes de nous ôter. Le père Brukenthal l'embrassa tendrement, et partit pour son couvent, la tristesse et l'inquiétude dans le cœur. Marie écrivit à Fédor.

LETTRE XIII.

Marie à Fédor.

Pétersbourg . . . Décembre 1726.

Je t'écris, mon Fédor, avec le sentiment profond que je t'aimerai éternellement, pour t'apprendre que tout espoir est perdu pour nous, excepté celui que nous trouverons toujours dans nos cœurs. Tu me disais une fois que que l'homme vraiment vertueux est indépendant des autres hommes; hélas! ce sont cependant les folies, les passions humaines qui anéantissent notre bonheur, qui séparent avec violence deux cœurs unis par l'amour et la vertu; le pourraient-ils si nous n'étionspas dans leur dépendance? Tout me paraissait

si facile, j'étais si fermement persuadée de la bonté de mon père, ou du calme avec lequel je supporterais sa résistance, j'étais si décidée à tout braver pour être à toi, Fédor ! mais le père Brukenthal a déchiré sans pitié le voile épais dont l'amour, et ma trop grande confiance avaient couvert mes yeux. Mon père est inflexible, son ami lui a tout dit ; il a ri de notre amour, il l'a traité de folie enfantine, et il exige de moi une obéissance complette. Tu n'obtiendras jamais ma main, Fédor, tel est l'arrêt qu'il a prononcé, il la destinée à un autre qu'il n'a point nommé. Je souris lorsque Brukenthal me le dit. Qui pourrra, lui dis-je, me forcer à la donner ? Votre amour même pour Fédor, m'a-t-il répondu avec un regard terrible et d'un ton menaçant ; songez à la puissance de votre père, à ses moyens

de vengeance, à sa haine pour les Dolgorouki ; votre amant serait la victime de votre désobéissance. Je souriais encore, Fédor, je pensais alors à la mer, à la Suisse, au yacht de ton ami ; mais on aurait dit que le père lisait dans ma pensée, il m'ôta encore cette douce chimère. Oh ! Fédor, il n'a que trop raison, où pourrions-nous nous refugier ? Où est-ce que le pouvoir de mon père ne nous atteindrait pas ? Oh ! Fédor, où pourrais-tu rester inconnu ? Sous les habits les plus grossiers, ta figure si distinguée, ton regard si fier, la noblesse de tes manières te trahiraient bientôt ; partout où nous irions la puissance du prince Menzikof nous poursuivrait comme un spectre menaçant ; dans quel pays refuserait-on de nous livrer à lui ? Et quand tu serais entre ses mains, oh !

Fédor, mon père ne pardonne pas ; c'est toi, toi qui serais la victime. Interroge ton propre cœur, que ferais-tu si c'était moi dont la vie fut en danger ! Non, non, j'ai perdu toute espérance. Je t'aimerai éternellement, je te serai toujours fidelle, aucune puissanee ne pourra détacher mon cœur du tien, c'est là, Fédor, où finit le pouvoir même de mon père. Reçois encore mon serment ; quoique tu me voies faire, quoiqu'on puisse te dire, ne doute pas de ta Marie ; il est si facile à mon père d'empêcher que tu ne reçoives mes lettres, que les miennes ne te parviennent ; mais quelques soient en apparence mes actions, je te serai toujours fidelle, n'aye aucun doute, pas même si tu apprenais que je vais devant l'autel avec un autre homme ; là en présence de Dieu et des mortels

je saurai encore me conserver à toi ; dussai-je perdre la vie. Continue à m'écrire et donne tes lettres à Sophie, remets les toi-même entre ses mains, elle nous est dévouée, car elle connaît le fonds de nos cœurs et de nos sentimens.

Brukenthal m'a dit vrai, mon père est inflexible, je viens de lui parler moi même ; il est entré dans la chambre de ma mère ; nous étions auprès d'elle Sophie et moi, occupées à broder une robe pour le jour de naissance de ma sœur qui sera dans huit jours. Ton jour de naissance, Marie, sera huit jours plus tard, m'a dit mon père en souriant ; je voudrais te voir avec un visage plus serein. Mes yeux se remplirent de larmes ; il jeta sur ma mère un regard courroucé, et lui dit avec amertume ; je ne puis souffrir de l'humeur chez une jeune personne. Je m'efforçai de prendre un air plus riant ; il con-

tinua d'un ton très-dur mêlé d'une amére ironie : „ Je vous dérange sans „ doute, dit-il en s'adressant toujours „ à ma mère, je suppose que vous „ étiez occupée à concerter des plans „ avec mme. Rocales pour tromper un „ père dénaturé, et prendre sous votre „ protection les caprices d'un enfant. Je „ veux bien tolérer cette comédie, ce „ drame, ce roman, jusqu'à ton jour de „ naisssance, Marie. Encore quinze „ jours d'enfance, mais pas davantage, „ tu entreras dans ta dix-septième an- „ née, il est tems d'être raisonnable ". Je soupirai ; maman repliqua avec douceur :

— Tu veux parler sans doute, mon cher ami, de l'inclination de Marie pour le jeune Dolgorouki ; des circonstances si singulieres l'ont amenée !

— Oui très singulieres en effet, la

folie d'une mère trop indulgente, et la coupable complaisance d'une gouvernante trop facile.

— Tu sais, cher Alexandre, dit maman toujours avec la même douceur, que le cœur de notre Marie ne reçoit pas facilement des impressions subites ; j'ose dire devant cet chère et bonne enfant, que sa raison a toujours dévancé son âge. J'ai donc cru, je l'avoue, que la providence elle-même dirigeait son choix sur cet excellent jeune homme, oui excellent, quoiqu'il s'appelle Dolgorouki. Mais je te jure que Marie l'ignorait lorsqu'elle fit connaissance avec lui, et qu'ils s'attachèrent l'un à l'autre par un coup surprenant de sympathie.

— De sympathie ! quelle extravagance ! jeter ainsi son cœur à la tête du premier venu, sans savoir même

son nom..... Je veux bien en attendant regarder toute cette affaire comme un badinage ; mais je vous conseille de le terminer, car si je pouvais croire que ce fut sérieux (ses yeux s'enflammèrent à ces mots) prenez garde que je ne sois obligé d'être sévère. Je vous déclare que quand ce jeune homme serait le modèle de toutes les vertus, quand même il ne s'appellerait pas Dolgorouki, une union entre lui et Marie ne peut jamais avoir lieu. Je sais, madame Rocales, dit-il en se tournant du côté de Sophie, qu'il a été chez vous à Ronnebourg, que vous avez eu la faiblesse de favoriser à mon insu la folie de ces jeunes gens, je sais même qu'il a été en secret ici dans mon palais, et que ma femme la su..... Il faut au moins qu'il ait de la témérité puisqu'il ne craint

pas le prince Menzikof; mais à l'avenir, Marie, j'interdis absolument et ses visites et toute correspondance avec lui. Jusqu'à présent tu n'as connu que ma tendresse, ne me force pas à te faire éprouver ma colère. Et ce jeune homme, s'il est vrai qu'il te soit cher, tremble pour lui; ma vengence serait terrible si jamais il laissait entrevoir seulement par un signe que tu l'as préféré, il payerait cette indiscrette vanité de sa vie.

Fédor, ses regards et ses paroles devenaient si terribles que ma mère et Sophie tremblaient; mais moi, comme par un miracle, je sentis tout-à-coup un calme intérieur s'établir dans mon ame, je relevai les yeux sur mon père et je pus lui dire avec sang-froid. « Il ne sera plus jamais question de cette passion malheureuse, je vous le promets mon père ".

Il me regarda d'un œil sombre : N'espére pas me tromper, Marie, me dit-il ; tu le pourrais peut-être pendant quelque tems ; mais tu en serais cruellement punie, et ton amant plus encore ; en disant ces mots il sortit de l'appartement.

Sophie et maman pleuraient toutes les deux ; elles ne pouvaient pas concevoir mon calme, et moi-même je ne pouvais l'expliquer, mais j'étais tout-à-fait tranquille et je le deviens toujours plus, parce que je suis toujours plus décidée. Le fanatisme, une opinion erronnée a bien pu faire supporter aux Roskolniques (1) les tourmens les plus affreux ; et le saint enthousiasme d'un amour pur et constant

(1) Secte de fanatiques Russes.

ne pourrait pas m'inspirer aussi le mépris de la vie ! Fédor, l'espérance même est rentrée dans mon cœur, oui l'espérance que nous serons un jour réunis. Le rang que nos familles occupent rend notre fuite impossible ; dès à présent même je ne pourrai t'écrire que bien rarement et te voir plus rarement encore, mais également je serai toujours à toi, toujours avec toi. J'irai où l'on me conduira, je ferai ce qu'on exigera de moi ; j'irai même à l'autel avec un autre homme si l'on m'y force ; mais, là, là, où cesse tout espoir pour les ames faibles, là, Fédor, le nôtre commencera ; mes yeux te chercheront, tu y seras, Fédor, tu voleras près de moi, tu te jetteras dans mes bras, nous dirons ensemble au Pontife que nous nous aimons, nous le sommerons de ratifier notre

sainte union ; et nous mourrons ensemble, où nous serons heureux. Pourquoi nos cœurs ne seraient-ils pas tranquilles dans cette attente, et avec un tel projet ? Mon amour s'est dépouillé de tout ce qui tient à cette terre, il est si pur, si céleste, que si j'avais à choisir, Fédor, je crois que j'aimerais mieux m'envoler avec toi dans les régions ethérées, que de vivre même avec toi au milieu des hommes ; non que je craigne que notre amour s'affaiblisse jamais, mais on peut nous séparer, la mort peut frapper l'un de nous deux avant l'autre. — Mais, non, non, Fédor, cela n'est pas possible, et je n'ai pas même cette crainte, je suis dès à présent comme un esprit bienheureux qui a triomphé du tombeau, et que rien ne peut séparer de ce qu'il aime. Ne sens-tu pas aussi

la même tranquillité, mon ami? La vie, et ses petits plaisirs, et ses peines passagères, me paraissent si peu de chose que je n'y tiens absolument que pour ma mère; elle est si malheureuse cette maman chérie, si continuellement inquiette de la lutte des deux puissants partis qui divisent la cour! L'Impératrice reste tranquille et impartiale sans se déclarer, ni pour l'un, ni pour l'autre. Mon père est haï généralement, et il a beaucoup baissé dans la faveur de sa souveraine; mais il protége le jeune grand Duc, le petit fils de Pierre le grand, et c'est par là qu'il se concilie la nation, quelque soit d'ailleurs le mécontentement qu'il excite par son faste et sa hauteur. D'un autre côté la plûpart des grands de l'empire sont contre lui, et contre ses projets, particulierement la cour

de Holstein. La langueur de l'Impératrice augmente, les médecins croient qu'elle n'a pas longtems encore à vivre; il faut que la lutte entre mon père et ses ennemis se termine avant sa mort, il faut qu'un des partis succombe. Tout le monde est dans une attente mêlée d'angoisse, chacun regarde son ennemi comme s'il voulait l'anéantir; on ne voit plus sur les physionomies des courtisans que l'expression de la haine, du dépit, de la colère, qu'on tâche en vain de cacher sous un sourire perfide. Ma mère seule attache sur l'époux qu'elle aime et dont elle prévoit la perte, des yeux pleins de larmes de tendresse, et sur ses ennemis des regards supplians; elle a presque perdu le sommeil, et quand elle l'obtient quelques instans, elle est tourmentée par des

rêves affreux. Bonne maman, combien je crains qu'elle ne soit la victime de l'ambition de mon père, lors même qu'il aurait le dessus. A cette seule idée, Fédor, mon calme est prêt à m'abandonner; mais je lui cache mes craintes, et m'efforce de la tranquiliser. Elle, à son tour, s'inquiète pour moi: Si ton père triomphe, me dit-elle, tu es perdue sans retour, et s'il succombe qui le soutiendra dans sa chûte. Mais pourquoi faut-il qu'il triomphe ou qu'il succombe? La providence n'a-t-elle pas mille moyens de délier ce nœud sans le trancher avec le fer. Quoiqu'il arrive, Fédor, je suis à toi, pour jamais à toi; nous serons unis ou nous irons ensemble, là où nous serions également allés quelques années plus tard. Ne sommes-nous pas surs que l'amour est la seule

passion qu'on éprouve dans le ciel ?
Et le nôtre n'est-il pas assez fort,
assez pur pour y être admis.

LETTRE XIV.

Fédor à Marie.

Pozeck . . . . Janvier 1727.

Tout le monde, ma bien aimée Marie, est occupé à se mettre en sûreté ; le changement qui se prépare dans le gouvernement réveille les craintes, les espérance, l'ambition ; chacun jete des regards attentifs tantôt sur le jeune grand Duc, tantôt sur la Duchesse de Holstein, et l'on ne sait devant qui plier le genoux. Et moi, Marie, je le plie devant ton portrait que Sophie à enfin accordé à mes pressantes instances : je me perds dans la contemplation de tes traits adorés, ils semblent s'animer par

par le feu de mes regards, je crois entendre le son de ta voix, je me rappelle chaque mot que je t'ai entendu prononcer, je presse ton voile verd sur mon cœur, et je suis plus heureux mille fois qu'un ambitieux ne peut jamais l'être. Tu vois, Marie, que je fais aussi des folies, que j'ai aussi mon idole. Dernièrement lorsque j'ai fait un voyage à Petersbourg, et que j'ai passé quelque tems au milieu de ma famille, ils étaient tous dans une agitation qui me faisait sourire parce qu'elle ne menait à rien du tout, je les laissais à leur active oisiveté et je me retirais le plus souvent qu'il m'était possible dans mon appartement pour relire tes lettres, ou pour regarder une copie en mignature que j'ai faite de ton portrait. On ne pouvait comprendre comment je restais ainsi

dans l'inaction sans avoir l'air de m'occuper de l'avenir. Ah ! comme ils se trompaient ; moi aussi je formais des plans tout comme eux ; non pas il est vrai pour obtenir un sourire du souverain, ou de la souveraine de toutes les Russies, mais pour consacrer ma vie entière à la souveraine de mon cœur.

Comment, Marie, c'est le tombeau que tu demandes à la destinée ? J'ai pâli, j'ai frémi en lisant ta dernière lettre, et cependant par une magie inconcevable ton calme a fini par me gagner aussi. Oui, nous pouvons mourir l'un pour l'autre, l'un avec l'autre ; et c'est là ce qui rend vraiment indépendant ; mais ma chère Marie, sachons auparavant chercher et trouver le bonheur céleste sur cette terre. Tu crois ton père plus puissant qu'il ne

l'est ; je connais une vallée en Suisse au pied du mont Titlis, où pendant six semaines chaque année le soleil ne se montre pas ; on ne peut y parvenir que par un seul sentier au travers de rochers escarpés et au-dessus d'un torrent effrayant qui coule au fond d'un précipice, là ne pénétra jamais le pied du voyageur ; un hasard qui n'arrivera peut-être plus d'ici à cent ans, me la fit découvrir. Le bras de ton père ne peut s'étendre jusque-là, les simples pâtres de ce vallon ne savent pas qu'il existe un Menzikof sur la terre ; là, Marie, nous serions heureux, car nous serions ensemble et tout l'un pour l'autre ; et malgré l'âpreté de ce climat sauvage, la nature y est belle encore, et les hivers moins rigoureux que chez nous. Le monde est-il donc si petit qu'on ne puisse trouver, même

dans un climat plus doux, un vallon caché pour servir de retraite à deux êtres qui ne demandent qu'amour et sûreté ? Sois tranquille, Marie, nous trouverons un refuge lorsqu'il en sera besoin, lorsque ton père t'ordonnera quelque chose que ta conscience n'approuve pas ; alors, Marie, tu es libre, et si nous ne trouvons point d'asyle sur cette terre..... oui, tu as raison, il en est un qui ne peut nous manquer. Je vais même plus loin dans mes espérances, une réconciliation entre ton père et les Dolgorouki n'est pas impossible ; tu ne le comprends pas, parce que tu ne connais pas les voies tortueuses de l'ambition ; je veux, je dois te donner la clef des intrigues de ton père et de sa resistance ; il veut après la mort de l'Impératrice placer sur le trône le jeune grand Duc. Ton oncle le comte

Devier, et son parti, veulent y faire monter la duchesse de Holstein ; et les Dolgorouki trouvent à présent qu'il faut favoriser le plan de ton père ; il le faut, car mon cousin le jeune comte Ivan est le favori du grand duc. Jusqu'à présent, ton père a ignoré cette liaison ; les Dolgorouki espèrent par ce moyen s'emparer de l'autorité ; et ton père, Marie, en a un bien plus sûr encore, à ce qu'il croit, de conserver les rènes du gouvernement, et..... c'est par toi, Marie, tu dois devenir l'épouse du futur Empereur. Voilà le plan de ton père auquel la cour de Vienne a donné son aveu ; les Dolgorouki même en sont contens, ils n'ont point de fille à mettre à ta place, mais ils opposeront Ivan à ton père ; le projet de te faire Impératrice ne leur plait pas trop, mais ils pensent que ton fu-

tur époux est bien jeune, et qu'il peut arriver bien des choses qui traverseront ce plan. Et moi, Marie, je le pense encore plus qu'eux, jamais il ne s'exécutera ; ils sont tous sur leurs gardes, ils épient toutes les démarches de ton père, et il y eut un conseil de famille parce que Bassevitz, l'ami intime du duc de Holstein, s'approcha un jour du prince Menzikof, et lui parla quelque tems. Ils craignaient qu'il ne fut chargé de le gagner, et j'ai vu le moment où pour contremine ce dessein, cette crainte imaginaire, ils feraient à ton père des ouvertures de paix, afin d'agir de concert en faveur du grand Duc. Le seul de ma famille qui voit arriver les évènemens de sang froid et sans vouloir s'en mêler, est le feld-maréchal ; il demande aux autres en souriant „ N'êtes-vous donc pas rassasiés d'orages ?

Mais voulez-vous donc, répond mon père, repousser la fortune qui se présente d'elle-même ; le penchant du grand Duc pour mon neveu Ivan peut...

Quoi Lutkitsh, répond le respectable vieillard, toi qui as vécu à la cour, tu peux fonder des projets sur l'amitié d'un enfant pour un jeune homme qui le flatte sans cesse? Tu sacrifies ton repos, ton bonheur actuel pour le caprice d'un enfant..... Mais on appelle le maréchal un vieux raisonneur, et l'on méprise ses sages exhortations.

J'étais à Pétersbourg, Marie, le jour de la bénédiction des eaux (1)

(1) Une des plus grandes fêtes de la Russie qu'on célèbre le jour des Rois; elle répond à la confirmation. L'Evêque plonge les enfans dans l'eau de la rivière par un trou fait dans la glace.

seulement à dix pas de toi, parmi les gens du Feld-maréchal ; je me rappellai tout-à-coup ce mot de *malheur* qui t'avait si fort frappé à l'universaire des obséques de Pierre le grand, lorsque je vis arriver l'Impératrice ayant déja la mort empreinte sur toute sa personne ; et les regards à moitié éteints, ces regards qui disposent encore du bonheur de tant de millions d'ames.

Lorsqu'elle arriva dans sa magnifique voiture, tous les yeux se tournèrent de son côté ; je l'observai, elle regarda le peuple d'un air affable, et les grands avec froideur et fierté, comme si elle leur avait dit, je lis dans vos ames, je vois les plans que vous formez pour le moment où je ne serai plus. Quelques minutes après, lorsque toute la cour fut rassemblée sur le miroir glacé de la Néva, au milieu de ce

spectacle imposant, je ne vis plus que toi Marie, et tes grands yeux pleins d'innocence et de sentiment qui suivaient le cours du fleuve vers la vaste mer, comme si tu cherchais quelque chose au delà. O Marie ! avec quel délice je lisais dans ton cœur et je devinais tes pensées ; il me semblait voir tes lèvres s'entr'ouvrir et prononcer doucement le nom de Fédor. Ah ! combien je me trouvais plus grand que cette foule d'esclaves brillants qui entouraient leur Souveraine ; moi je règne sur un cœur tout à moi ; au milieu de l'éclat de cette cour tu ne pensais qu'à ton Fédor. Le soir plusieurs des ennemis déclarés de ton père, tels que Tolstoï, Pissaroff, Leschakoff, dansèrent avec toi. Comment est-il possible qu'un homme puisse toucher ta main, fixer ton œil plein de bonté

et de paix, sans se réconcilier aussitôt avec celui qui t'a donné la vie ? Le Tartare ne parle pas à l'homme à qui il veut nuire, ni à personne de sa famille, il détourne de lui ses regards : Comment, dit-il, oserais-je tuer celui qui m'a souri, qui m'a parlé, dont l'ame a communiqué avec la mienne ? Ah ! si les hommes qui se vantent d'être policés avaient seulement les vertus de ces demis sauvages ! Le jour suivant j'allai avec le comte Sapieha à Twer, il ne concevait pas ce que je lui confiais, que d'après les ordres de ton père tu avais rompu notre liaison, et que j'y avais consenti ; il concevait encore moins comment j'étais aussi tranquille sur le projet de te marier avec l'Empereur. Marie, me disait-il, est bien une de ces bonnes, douces, fidèles, simples créatures

que nous appercevions dans les rêves de notre jeunesse ; mais depuis que je connais un peu mieux le monde, je trouve qu'une couronne vaut bien quelque chose ; plus du moins que je ne le croyais autrefois ; ne sera-ce pas pour Marie une forte tentation ? Et quel sacrifice lui couterait-elle ? Celui d'un amant que hait son père, et qu'elle ne pourra jamais épouser. Elle pourrait même colorer son infidélité du nom de vertu, d'obéissance filiale ; elle dira ensuite du haut de son trône que Fédor..... Je l'interrompis et lui répondis en souriant : elle ne dira rien ensuite, car jamais Marie ne fera ce que tu supposes.

Tu me parais bien sûr de ton fait, reprit-il, mais si Menzikof triomphe de ses adversaires, si le jeune grand Duc devient empereur, si Menzikof

a mis la couronne sur sa tête à ce prix..... Crois-tu qu'il se laissera toucher par des larmes, et qu'il finisse comme dans les comédies par te marier à sa fille.

Il ne le fera sûrement pas, mon cher Sapieha; si Petrovitz monte sur le trône, Menzikof fera son possible pour que sa fille soit Impératrice. — Si vous aviez pris la fuite lorsque je vous l'avais si bien facilitée, me dit le comte, à présent vous seriez en sûreté; vous le regretterez lorsqu'il vous sera devenu impossible de vous éloigner.

Il y a une manière d'échapper qui sera toujours possible, Sapieha; Marie peut-être forcée d'accompagner l'Empereur à l'autel, mais là encore elle sera à moi, à moi seul. Il sécoua la tête en signe d'incrédulité. Pauvre

Sapieha ! il a déja perdu de cet enthousiasme de jeunesse qui s'éteint si vite au souffle glacé de l'ambition, la vie est pour lui le souverain bien ; viennent ensuite les honneurs, le rang, la fortune, et après tout cela l'amour et la constance. Cependant sa générosité naturelle préservera toujours son cœur de la corruption et de l'insensibilité, toujours il sera le meilleur des amis, il nous aidera de tout son pouvoir, mais sans nous comprendre, et peut-être même en nous blâmant.

Pendant cette conversation notre traîneau volait au travers des plaines immenses de neige glacée qui brillait au clair de la lune, comme un champ parsemé de diamans : nous étions dans un bois de hêtres à minuit, précisément lorsque ton jour de naissance commençait. L'illumination de ton

somptueux palais à Pétersbourg ne valait pas celle des girandoles de glace suspendues aux branches des arbres, et brillantes de la plus douce lumiere. Sapieha voulait s'arrêter à la cabane la plus voisine qui était à une lieue au delà du bois, je descendis du traîneau pour faire à pied le chemin qui était frayé jusques là ; je m'arrêtai à la sortie du bois, et je fixai la lune qui était dans son plein vis-à-vis de moi à l'orient ; tout autour de moi régnait le plus profond silence ; le son léger des grelots du traîneau se perdait peu-à-peu dans l'éloignement ; il me semblait que j'étais seul dans l'espace immense de la création ; je me tournai du côté de Pétersbourg, j'étendis les bras, et mes pensées étaient une prière ardente pour toi, chère et bonne Marie ; je poursuivis ensuite ma rou-

te au travers de cette campagne silencieuse et resplendissante, et mon ame devint aussi calme, aussi sereine que le spectacle qui m'entourait ; je regardais le ciel dont l'azur n'était obscurci par aucun nuage..... Tout-à-coup un météore éclatant s'éleva à ma droite sur l'horison, et parcourut le ciel avec rapidité ; Marie, il me sembla que c'était un messager céleste qui venait m'annoncer mon bonheur ; les anges aussi célébraient ta fête..... Ne ris pas Marie, il est sûr que cette aurore boréale à ce jour, à cette heure, me paraît le plus doux présage. Je rejoignis notre équipage et mon ami, avec l'espoir le plus certain d'un heureux avenir.

LETTRE XV.

Marie à Fédor.

Pétersbourg . . . . Février 1727.

C'ÉTAIT donc là cet effrayant secret que ma mère et Brukenthal me cachaient avec tant de soin : Comment ai-je pu être aveuglée au point de ne pas voir ce que chacun de leurs regards me disait si clairement. Souvent ma pauvre mère me serrait dans ses bras sans rien dire et cherchait à retenir des larmes ; d'autres fois elle en versait en abondance ; quand je lui demandais, qu'avez vous donc ma chére maman ? Elle me répondait par quelque lieu commun, ou par quelque trait de morale ; elle me disait par exem-

ple, *on sourit et souvent le malheur est près de nous* : en d'autres momens, *il faut fortifier son cœur, Marie, il faut d'avance le mettre en état de supporter de grandes peines.* Je ne savais pas ce qu'elle voulait dire, je croyais que c'était toujours ses craintes vagues sur le sort de mon père, mais à présent je vois bien qu'elle voulait me préparer à ce funeste événement. Quand ta lettre m'eût dévoilé ce mystère, j'entrai chez elle ; je voulais lui dire tranquillement ce que je savais pour ne pas augmenter sa douleur ; mais dès que j'ouvris les lèvres pour lui parler je sentis un tremblement général, et le froid de la mort se répandit sur mon visage et sur mes mains, je me sentais défaillir ; quelques larmes brûlantes s'échappaient de mes yeux immobiles ; j'étendis les

bras vers cette mère chérie, je pus à peine articuler „ Oh maman ! je sais tout, mon père me destine au grand Duc : ah ! sauvez votre Marie ; et je tombai sans connaissance à ses pieds. Dans ce moment le père Brukenthal qui est revenu depuis quelques jours ramené par son inquiétude, entra dans la chambre, il soutint ma mère qui était presque dans le même état que moi ; et voyant mes yeux se r'ouvrir, il me dit avec fermeté : „ Voyez votre mère, Marie, voulez-vous lui ôter la vie. » Ces mots terribles pénétrèrent mon cœur et lui redonnèrent des forces ; je vins aider au père à la remettre dans son fauteuil. Elle me jeta un regard qui exprimait à la fois le plus profond chagrin et l'amour maternel le plus tendre : « Oh ! mon enfant, dit-elle enfin

avec un profond soupir „ nous sommes « bien malheureuses, oui ton père a « destiné ta main au futur Empereur, « tu dois être sacrifiée à son ambi- « tion ; il veut te traîner sur le trône « pour t'y voir mourir de douleur. Ah ! « je n'en serai pas le témoin, je suc- « comberai à tant de peines ". A ces mots le désespoir s'empara encore de moi à un tel point qu'il me fut impossible de le supporter. „ Ah ! maman, lui dis-je, mourons ensemble. „ Je me jetai dans ses bras, et m'évanouis sur son sein. Elle employa le peu de force qui lui restait pour me soutenir, mais elle perdit aussi connaissance, et le père Brukenthal alla appeler Sophie, qui m'a raconté ce qui s'est passé, car je n'entendais rien. On fit aussi demander mon père. Au moment où il entra de l'air le plus effrayé, Bru-

kenthal saisit sa main, le mena devant nous et lui dit : Voyez le fruit de votre détestable ambition, Marie sait votre secret, et ce que vous appellez le but de sa vie a brisé son cœur et celui de son excellente mère ; peut-être n'existent-elles plus. Mon père fut très-violemment ému ; on nous prodiguait des secours, des sels, des eaux spiritueuses. J'ouvris enfin les yeux et mes premiers regards rencontrèrent ceux de mon père, où se peignaient l'inquietude et la pitié ; je tombai à ses genoux, et je lui dis d'un ton suppliant : Mon père, je vous en conjure, ne.....

„ Tu sais donc " dit-il en m'interrompant vivement, mais avec un ton plus doux que je ne l'attendais ; « tu sais donc quel est mon plan, et „ le sort magnifique que je destine

„ à ma fille chérie. Eh! bien, mon
„ enfant, tu me connais; les *scènes*
„ *que tu fais* peuvent tuer ta mère
« qui est déja si faible, et ne change-
« ront rien du tout à mon plan; je con-
« nais assez les femmes pour savoir
« qu'en dernier résultat, vous préfé-
« rez toutes une couronne à une guir-
« lande de fleurs, quand même l'a-
« mour l'a tressée; c'est parce que
« je te crois assez de jugement pour
« savoir apprécier une couronne Im-
« périale, assez d'esprit et de talens
« pour la porter avec honneur, assez
« de vertus pour faire le bonheur de ton
« Empire, assez de sagesse pour obéïr
« à ton père, c'est parce que je t'estime
« autant que je t'aime que j'exige que
« ma volonté se fasse, et si tu te con-
« sultes bien toi-même, ma fille, tu
« verras que tu le désires ainsi que
« moi ".

Je ne répondis que par un profond soupir ; Brukenthal lui dit d'un ton solennel et pénétré, mais cependant si vous vous trompiez, mon prince ?

« Me tromper, répondit mon père « avec un sourire ! Tu m'accorderas « j'espère de connaître mieux les fem- « mes que toi ? Non, je ne suis pas « la dupe de ces évanouissemens ; j'ai « d'abord été ému, je l'avoue, mais « la réflexion me ramène à la vérité. « Cette tête orgueilleuse, dit-il en « posant sa main sur mon front, sa- « crifierait une couronne à l'amour ? « Non cela est impossible.

A quoi serviraient les prières, Fédor, puisque mon père ne comprend pas nos sentimens ? Je me levai, et je dis avec sang froid ; „ vous vous „ trompez certainement mon père ; Dieu „ veuille que vous n'en soyez pas un

„ jour trop convaincu. „ Il me regarda avec un sourire ironique : „ Déja si for- « te et si calme, Marie, me dit-il ; « une douleur qui passe aussi vite « n'est pas dangereuse. Je t'aime, „ mon enfant, et je voudrais te voir „ faire de bonne grace ce qui doit „ absolument arriver. „ Il me baisa au front, il jetta un regard sur ma mère, qui était toujours appuyée contre le sein de Sophie, et se retira. Brukenthal resta avec nous. „ Quelle que « soit votre résolution, me dit-il à « voix basse, songez que la vie de « votre mère dépend de vous. — „ O « que dois-je faire pour la conser- « ver, dis-je en joignant les mains !..... « tout..... tout pour elle. — Oui, Fédor, oui tout pour elle, même renoncer à toi si je puis la sauver à ce prix.

— „ Etre heureuse et calme, me dit

„ notre ami, je vois que votre bonheur
„ est néeessaire à son existence ; je
„ n'ai plus de conseil à vous donner,
„ écoutez votre cœur. « Dans ce mo-
ment elle reprenait tout à fait l'usa-
ge de ses sens, elle demanda faible-
ment à Sophie : „ N'ai-je pas entendu
« la voix de mon mari ? „ Oui ma
» mère, repondis-je, mon père sort
« d'ici, notre état a paru le toucher.
« N'ayez aucune inquiétude, ma chère
« maman, tout ira bien j'espère. "
Lorsque je fus seule dans ma chambre
je me fis d'amers reproches d'avoir
effrayé ma mère, et je resolus de
cacher désormais ma douleur sous un
air serein. Ah ! si mon bonheur est
nécessaire à sa vie, mon cher Fédor,
ta Marie est à toi pour jamais, et je
n'ai plus rien à t'opposer ; sa bénédic-
tion nous suivra ; il est venu ce mo-
ment

ment où mon père m'ordonne ce que mon cœur et ma conscience désapprouveraient lors même que ce cœur ne serait pas tout à toi..... moi, Marie Menzikof, Impératrice !..... non, non jamais !..... Je viens de relire ta lettre, tu as prié pour moi au milieu de cette campagne brillante et solitaire, Fédor, ta prière a été exaucée, le ciel a versé du courage et du calme dans mon sein. J'ai lu la description de la sombre vallée au pied du Titlis, il s'y trouve un couvent qu'on nomme *Engelberg ;* Fédor, si j'avais la certitude que le pouvoir de mon père ne t'y atteindrait pas, ou qu'une autre partie du monde put nous promettre repos et sûreté, rien ne m'arrêterait plus, j'assurerais à la fois la tranquillité de ma mère et mon bonheur et le tien ; je fuirais avec toi

jusqu'au bout du monde, ou bien dans les bras de la mort. Sophie va tous les matins à l'église, tu peux te fier à elle, adieu.

LETTRE XVI.

Fédor à Marie.

Pétersbourg.... Février 1727.

Tout est prêt, ma chere Marie, la neige frayée pour le traîneau favorisera la vitesse de notre fuite ; j'ai été fâché de céder à un autre le soin des préparatifs quoique ce fut à mon ami Sapieha ; mais j'ai craint d'être observé. Je suis retourné quelques jours à Pozek, et je suis revenu à Pétersbourg sous un habit de paysan ; un de mes gens joue mon rôle à Pozek, feint d'être un peu malade, et ne sort point de ma chambre ; mon valet de chambre y entre seul, et je suis sûr de tous deux.

Un médecin de la ville voisine, qui ne me connaît pas, a été appellé, et jurerait au besoin qu'il a vu le Prince Fédor Dolgorouki retenu dans son lit. Ici j'ai pris un logement écarté dans une petite maison sur les chantiers au bord de la Néva, sous le nom d'un Polonais envoyé à Sapieha; celui-ci a pris sous un nom supposé tous les arrangemens nécessaires à notre fuite, ils ne peuvent manquer; de trois en trois lieues des chevaux de relais sont commandés pour nous mener à travers champ au bord de la Woolkowa; nous nous embarquons sur cette riviere et nous allons sur l'eau jusqu'à Novogorod, de là en traversant la Duina, jusqu'à Wilna. Ce sont des gens sûrs au comte Sapieha, qui nous attendent auprès des chevaux qui sont commandés sous des

prétextes très-naturels ; il n'y aura point de russes, ce sont des polonais, et ils ignorent eux-mêmes qui ils servent. Je mettrai l'habit d'un ecclésiastique polonais avec une fausse barbe qui me donnera l'air d'un vieillard ; tu m'accompagneras sous des habits d'homme qui te rajeuniront de quelques années, et tu passeras pour mon neveu ; notre passeport est déja expédié de cette maniere. Aux frontieres de l'Allemagne je quitterais mon habit, ma barbe, et je prendrai le nom de St. Amand et le costume d'un officier français ; tu seras toujours mon neveu, j'ai aussi un passeport sous ce nom là, que le véritable St Amand, qui est un des secrétaires de Sapieha, est allé prendre. Nous parlons tous deux assez bien le Français, mon amie, pour ne pas être trahis par no-

tre accent; de là nous continuons notre route jour et nuit. Avant que ton père ait eu le tems de réfléchir et d'agir, nous serons en France, auprès de mon ami Gustave, cet ami chéri de mon enfance que nous trouverons probablement déja à la frontière; nous allons ensuite à Paris, à Londres, à Naples, à Madrid, en Suisse, toujours sous des noms différens pour déjouer les informations que prendra ton pere; tu seras alternativement mon neveu, mon frère, ma sœur, et toujours ma compagne chérie, ma femme adorée. Si l'ancien monde ne nous offre pas des asyles assez sûrs, nous nous embarquerons pour le nouveau; j'ai des bijoux et des lettres de change très-considérables, nous avons tout prévu, et j'ai un moyen sûr de correspondre avec Sapieha. Il est im-

possible que notre fuite ne réussisse pas.

Dès qu'il fera sombre, un traîneau chargé en apparence de bois, attendra au bord de la Néva, près de la belle statue du Gladiateur mourant, au bout du jardin de ton père, derriere la saillie que fait le Kiosque verd dans la rivière; près des traîneaux il y aura un feu allumé. Dès que tu entendras le mot de *Wéliki* qui est notre mot de ralliement, le paysan qui sera auprès du traîneau, jettera un grand manteau sur tes épaules, et un large bonnet de pelisse sur ta tête; un homme enveloppé dans un manteau semblable (ce sera moi) te répondra Wéliki, et marchera en avant; tu le suivras : à dix pas de là tu trouveras un autre traîneau sur lequel tu monteras avec moi, et alors nous sommes en sûreté.

Mais comment viendras-tu jusques là ? je connais les fenêtres de ton appartement ; attaches-y dès ce matin un voile noir si tu crois que mon projet puisse réussir, et un rouge si tu penses qu'il faille encore différer ; je serai sur l'isle vis-à-vis, plusieurs fois dans la journée. O Marie ! dès ce soir le traîneau t'attendra, puisses-tu profiter de ce moment, le dernier peut-être qui nous reste, et Dieu dans sa bonté veiller sur nous !

LETTRE XVII.

Marie à Fédor.

Pétersbourg .... Mars 1727.

Oh ! mon ami, cher et méchant Fédor ! quels jours d'angoisse tu me fais passer ; tremblante de joie et d'espérance, je lus ta lettre où tu me promettais la liberté et le bonheur ; il m'était si facile de faire tout ce que tu me prescrivais. A cent pas seulement de l'aile de notre palais que nous occupons ma mère et moi, habite une de mes tantes dans une maison séparée. Depuis quelque tems j'y allais presque tous les soirs, quelquefois accompagnée d'un domestique, et souvent seule ; mais le domestique même ne m'aurait

pas génée, je pouvais rester dans l'entrée de la maison de ma tante jusqu'à ce qu'il fut retourné au palais. Lorsque j'eus arrangé rapidement mon plan dans ma tête, je courus à ma chambre, j'attachai un mouchoir noir à ma fenêtre et j'y restai moi-même assez longtems les yeux fixés sur l'isle et croyant te reconnaître dans chaque figure humaine qui se présentait à ma vue. Mon père était sorti, ma mère voulut passer la soirée seule avec Sophie, et me proposa elle-même d'aller voir ma tante. Enfin le jour baisse, et à chaque minute mon cœur palpitait plus vivement; je m'assis à côté de ma mère, j'éprouvais une foule de sentimens que je ne puis t'exprimer. Combien de fois je baisai ses mains chéries en les inondant de mes larmes, comme je la serrai contre mon cœur

agité. „ Bonne enfant, me disait-elle en partageant mon attendrissement et me rendant mes caresses" — „ L'ai-je été, „ maman, lui demandai-je? L'ai-je „ toujours été, ai-je toujours mérité „ votre bénédiction maternelle "? — „ Toujours, répondit-elle en posant „ sa main sur ma tête, puisse le „ ciel bénir ma bonne Marie". Oh! Fédor, quel beau moment, ma mère me bénissait encore une fois, j'emportais sa bénédiction.

Je tombai à genoux devant elle; m'aurait-elle suivie cette bénédiction si j'étais partie avec Fédor, lui demandai-je à voix basse? „ — En peux-tu „ douter, chère enfant, dit-elle en „ me baisant le front; hélas! je te „ l'avoue à présent, j'ai regretté que „ tu n'ayes pas pris ce parti, le seul „ peut-être....." Oh! Fédor, si j'avais

encore balancé ce seul mot m'aurait décidé ; je me levai, j'embrassai Sophie, ma sœur, mon jeune frère, je m'arrêtai devant le portrait de mon père, je lui adressai tacitement mes adieux et je lui demandai pardon, il semblait me regarder avec tendresse. — Je sortis enfin et j'allai encore à ma fenêtre regarder du côté indiqué ; déja quelques étoiles brillaient dans les cieux, je crus appercevoir un feu dans la partie du jardin où tu devais m'attendre : Voilà le signal de l'amour, pensai-je ; je répétai plus de cent fois le mot de *Weliki*, pour ne pas l'oublier. Vêtue entièrement de blanc pour ne pas être apperçue sur la neige je me glissai au bas de l'escalier, je rencontrai un laquais qui m'accompagna sans que je le lui ordonnasse ; il a apparemment l'ordre de m'obser-

ver, car c'est toujours le même que je trouve sur mes pas. Je restai sous le portail de la maison de ma tante jusqu'à ce qu'il fut rentré au palais, alors je ressortis et je courus avec légéreté au gladiateur mourant; hélas! ce que mon imagination m'avait fait prendre pour un feu depuis ma fenêtre n'était qu'une étoile rouge très-brillante qui paraissait à l'horison, je ne vis ni feu ni traîneaux. O Dieu, Fédor, je restai demi heure au moins par un froid excessif, les pieds dans la neige; mais ce n'est pas ce qui me faisait souffrir; je prononçai d'abord mon Weliki tout bas, puis un peu plus haut, à la fin avec un cri; j'appuyai ma tête contre la statue du gladiateur, et dans mon désespoir j'embrassai ce marbre glacé; enfin après une longue et vaine attente, je revins désespérée.

Ma première idée fut que tu n'avais pas vu le mouchoir noir; j'allai chez ma tante qui ne pouvait comprendre ce que j'avais ; j'étais distraite, absorbée dans mes conjectures; peut-être pensai-je, ne m'attendait-il pas encore aujourd'hui, ou bien il est malade, cela seul peut l'avoir empêché d'emmener sa Marie. Ma tante me croyait malade aussi, je repondais sans aucun sens à ses questions, ou je ne lui parlais point, je n'étais pas encore malade, Fédor, mais bien triste.... triste à la mort. C'est à présent que je suis malade, bien malade, peut-être à la mort.

Le jour suivant, c'était hier, je fus encore auprès du gladiateur mourant et tout aussi vainement ; ah ! Fédor, pourquoi est-ce auprès d'un mourant

que tu m'as donné rendez-vous? Je ne t'ai pas trouvé, ni le feu, ni le traîneau chargé de bois ; je hazardai même de passer le pont, mais de l'autre côté de la riviere, je ne vis ni n'entendis aucune créature vivante, aussi loin que ma vue et mon ouie purent atteindre. J'arrivai chez ma tante pâle comme un spectre, ne sachant quelle cause prétexter à mes inquiétudes, à mes craintes. Oh! Fédor, Fédor! où es-tu? où reste-tu mon Fédor adoré?

Cette nuit j'ai cru te voir pâle et mourant, couché au bord de la rivière, tu étendais encore une fois les bras vers moi, et tu expirais ; ce n'était qu'un songe causé par l'idée du gladiateur mourant, mais j'en suis encore frappée. Un feu dévorant coule

dans mes veines, ma langue est desse-chée, je me sens mourir mille fois ; oh ! Fédor, si tu voyais ta pauvre Marie, je suis pâle comme si la mort avait déja versé ses glaces dans mon sang. Que dois-je, que puis-je penser de ton silence ? De ce rendez-vous si précis, si détaillé où tu n'es point venu ? Sophie ne t'a point trouvé à l'église, et cependant à mon instante prière elle y est allée tous les jours. Que tu es cruel ! n'as-tu donc pas un do-mestique, pas une ame par qui tu puisses me faire dire, ton Fédor vit encore ? Où donc est Sapieha ? je ne le vois plus, je n'en entends plus par-ler..... Fédor, je ne puis soutenir plus longtems ce tourment..... rien, rien de toi, il faut que tu sois mort ! Laisserais-tu ta Marie dans ce supplice pire que la mort même ?

Grand Dieu! j'ai parlé à Sapieha; pourrai-je y survivre? Il nous a attendu longtems à Novogorod, enfin il est revenu et t'a cherché; personne n'a pu lui donner de tes nouvelles, tu as quitté ton appartement des chantiers le même jour où je reçus ta dernière lettre, et depuis lors tu as completement disparu. Sapieha me racontait tout cela avec une tranquillité qui m'a fait horreur, à ce mot *il a disparu*, mes sens se troublèrent, et je tombai sans connaissance; je me trouvai dans ma chambre avec ma mère qui était auprès de moi. Qu'as-tu donc, Marie, me demanda-t-elle avec inquiétude?

Oh! mon Dieu! lui dis-je, « bonne maman, faites venir le comte de Sapieha ". Mon angoisse, mon impatience étaient telles que je..... oserai-je l'a-

vouer, oh Fédor! que ne me feraistu pas oublier! j'oubliai presque le respect que je dois à ma mère en mettant dans mes instances une telle vivacité qu'elle en fut blessée. Elle me le temoigna et me fit sentir combien il était peu convenable que je fisse venir le comte Sapieha dans ma chambre, étant tombée évanouie en lui parlant. Ce mot me rendit toutes mes forces, je me levai de dessus le sopha où l'on m'avait posée; dans un instant ma toilette fut remise en ordre. « Je me porte bien, maman, m'écriai-« je, retournons au sallon, il faut que « je parle à Sapieha; Fédor est parti, « il a disparu, il est mort, il est as-« sassiné, oh! ma mère "! Cette horrible idée se présenta avec tant de force à mon imagination que je faillis retomber dans l'état d'où je sortais,

je pris un tremblement qui m'empêcha de marcher. Ma bonne mère alla seule au sallon pour saluer Sapieha et lui faire des questions sur toi; il ne sait rien, il n'a que des conjectures, il suppose seulement que mon père a découvert notre projet d'évasion, et qu'il t'a fait arrêter : ma mère aussi le trouve très - vraisemblable ; mon père, il est vrai, avait paru fort inquiet, fort préoccupé; quelques jours avant ta disparution il avait donné l'ordre à ma femme de chambre de m'observer avec soin sans que je m'en apperçusse et de veiller toute la nuit dans mon anti-chambre ; plusieurs soirs notre jardin a été entouré de gens armés. Maman m'avait caché tout cela pour ne pas m'inquiéter, croyant que toutes ces démarches n'avaient d'autre cause que de vains soupçons ; mais il

est sûr, trop sûr que tu en étais l'objet, car depuis le soir où tu as disparu ces précautions ont cessé.

J'ai pris aujourd'hui une grande résolution, je suis allée auprès de mon père dès qu'il a été revenu de la cour, et je lui ai dit avec tout le calme auquel j'ai pu me contraindre : « mon père, le jeune prince Fédor Dolgorouki est arrêté ". Il m'a regardé fixement et sévèrement, mais il n'a pu me faire perdre contenance : „ mon „ père, ai-je continué, vous ne savez „ donc pas ce dont je serais capable „ si on le sacrifiait parce qu'il m'aime „ et que je l'aime ".

— „ Parce qu'il t'aime, Marie ; tu „ veux absolument donner à ta pas- „ sion *un air d'importance*?-Oui, un „ jeune prince Dolgorouki est en effet

„ arrêté depuis à-peu-près quinze jours;
„ à peine savais-je si c'était ton ami,
„ ou un autre Dolgorouki ; mais puis-
„ qu'il te prend pour son avocat il faut
„ bien en effet que ce soit celui que
„ tu crois aimer. Que veux tu donc ?
„ que je le fasse mettre en liberté ap-
„ paremment ! en vérité je ne connais
„ pas seulement són crime.

— „ Son crime est de m'aimer, mon
„ père ".

Il serait singulier (me dit-il avec un air ironique, que l'Impératrice l'eût fait arrêter pour cela ; peut-être crois-tu qu'elle est ta rivale ; mais puisque tu le veux, ma fille, nous allons savoir ce qui en est.

Il fit appeler son premier aide-de-camp. Je viens d'apprendre, lui dit mon père d'un air sombre, qu'un jeune Dolgorouki a été mis aux arrêts,

vous ne m'en avez pas fait rapport.

Oui, monseigneur, dit l'officier, le rapport doit-être encore là sur votre table ; peut-être que vous l'avez oublié.

— Peut être, je n'en ai nulle idée, eh bien dites-moi ce qu'il a fait ? On prétend que c'est une affaire de jeune homme, une amourette.

„ Non, monseigneur (reprit l'offi-
„ cier du ton le plus naturel) sa ma-
„ jesté parlait un jour avec le prince
„ Lutkisch Dolgorouki de la guerre en
„ Perse et s'informa de son fils Fé-
„ dor qu'elle croyait à l'armée ; le père
„ leva les épaules et avoua que son
„ fils n'avait absolument pas voulu re-
„ joindre l'armée, et qu'à son grand
„ chagrin, il passe sa vie à la cam-
„ pagne dans l'oisiveté. L'Impératrice
„ dit en souriant qu'elle voulait une
„ fois prendre le rôle de père avec

« ce jeune entêté; elle envoya le même « jour un de ses aides-de-camp à Po- « zek, où le jeune prince était dit-on « incommodé; on trouva que c'était un « domestique qui jouait le rôle de ce „ prétendu malade, et que le prince « était caché à Pétersbourg. „

—« Il y a donc en effet quelque aven- « ture amoureuse là-dessous ? » dit mon pere en jetant sur moi un regard scrutateur qui me fit rougir.

— « C'est très-possible, reprit l'offi- « cier, mais ce n'est pas ce qui l'a fait « mettre aux arrêts; le domestique « qui passait pour lui à Pozek décou- « vrit le lieu de sa retraite, on y alla, « on le trouva sur le point de partir, « et il jeta avec précipitation dans le « feu quelques papiers qu'il avait de- « vant lui. C'est moi qui fus chargé « de lui lire l'ordre qui le condam-

« nait aux arrêts dans le chateau fort
« de Kisouschalok, jusqu'à ce qu'il
« fut corrigé de son entêtement, et
« pour le punir de n'avoir pas obéi
« à l'ordre positif de son père de join-
« dre l'armée, et d'avoir aussi peu d'é-
« gards pour la récompense que sa sou-
« veraine avait accordé à sa bravoure.
« Son père et son oncle le feld-maré-
« chal prince Bazile, étaient présens
« lorsque je lui lus cet ordre; le jeune
« prince fut d'abord hors de lui, mais
« lorsqu'il apprit la cause de son ar-
« rêt il devint tout d'un coup parfai-
« tement calme, il embrassa son pere
« et son oncle avec autant de séré-
« nité que s'il eut été question d'un
« événement heureux. Lorsque je l'em-
« menai il me pria avec instance d'in-
« former de cet événement le jeune
« comte Sapieha, avec qui il avait,

disait-il,

« disait-il, une affaire d'honneur; il « me conjura à plusieurs reprises d'al- « ler incessamment lui dire ce qui l'em- « pêchait de s'y rendre; je l'ai cher- « ché, mais il n'est pas à Pétersbourg.«

« Ah! ah! c'est donc cela, " dit mon père d'un ton indifférent; « vous pou- « vez vous retirer: allez, et si vous « le voulez vous pouvez faire votre « commission, le comte Sapieha est « de retour. «

Après le départ de l'officier, mon père me regarda toujours avec son air ironique. „ Eh bien! Marie, me dit- „ il, tu peux à présent aller deman- „ der raison à l'Impératrice de sa con- „ duite avec ce jeune homme; elle „ veut surement le rendre victime de „ sa jalousie et de sa tyranie; je te „ conseille fort de ne pas le souffrir. „ Fédor, j'eus véritablement honte d'a-

voir soupçonné mon père, et je rougis en baissant les yeux lorsque j'eus reçu un billet de Sapieha, à qui le maréchal avait raconté les détails de ton arrestation, tout comme l'aide-de-camp de mon père. Nous ne devions donc pas fuir, il semble que l'Impératrice s'y est opposée cette fois, comme notre ange tutélaire, au moment même de l'exécution ; c'est ici, c'est dans les lieux où je suis née que la providence veut que je reste et que je sois heureuse.

Tu n'es pas seul en prison, Fédor, moi aussi je le suis, je ne sors point de ma chambre, où je me suis donné les arrêts ; oh ! que ne suis-je auprès de toi ! On dit que le commandant de Kisouchalek est un homme bon et aimable : je connais ses filles, elles viennent quelquefois dans la maison d'Os-

terman où je vais souvent ; avec quelle tendresse je vais embrasser ces bonnes filles, puisse leur père rendre ces amitiés à mon Fédor !

LETTRE XVIII.

La Princesse Marie Menzikof à Sophie Rocales.

Pétersbourg.... Avril 1727.

Le ciel veuille être serein pour ton voyage, ma chère Sophie, tu as bien assez de tourmens pour tes amis. Je suis exactement comme tu m'as laissée, je serais quelquefois tentée de croire que la fortune de mon mari est inébranlable, quoiqu'un pressentiment secret dans mon ame me dise le contraire ; hélas ! ils ont été bien près d'être réalisés. Ses ennemis avaient obtenu la confiance de l'Impératrice ; il était sur le point d'être disgracié, on avait même déja nommé l'officier qui devait

l'arrêter et fixé la nuit où l'arrestation devait avoir lieu. Mon mari l'a raconté depuis en ma présence à son ami Brukenthal, en triomphant d'avoir échappé à ce danger. Ne trouves-tu pas, ma chère Sophie, qu'il aurait dû ménager ma faiblesse et ne pas raconter ces détails devant moi ? Pour moi, Sophie, cette affreuse nuit n'est pas passée, j'en éprouve encore toutes les terreurs!„ J'étais sur le bord de l'abîme, (disait-il) un miracle seul a pu me sauver. „ Ah ! oui, chere Sophie, c'est bien un miracle, c'est la cour de Holstein qui l'a sauvé, cette cour qui devait être si loin de favoriser ses projets. Mon mari a eu l'art de persuader à M. de Bassevitz que son plan était extrêmement favorable au Duc son maître ; Bassevitz l'a persuadé au Duc, et le Duc à l'Impératrice. Tu sais que

mon mari aime à prouver qu'il sait diriger à sa volonté les hommes et les événemens ; il s'est plû à nous raconter en détail tous ce qu'il avait fait pour se maintenir en faveur. „ Il me „ semble, lui dit Brukenthal, que le „ nautonier ne doit se réjouir d'avoir „ échappé au naufrage, que lorsqu'il „ a atteint le port et qu'il y est en „ sûreté ; ce n'est pas lorsqu'il est „ encore sur une mer orageuse qu'il „ doit se livrer à la joie. La fortune „ vous sera-t-elle toujours aussi pro- „ pice? „

„ La fortune, répliqua mon mon „ mari avec un sourire ironique, c'est „ elle qui s'efforce en vain de me cul- „ buter, et c'est moi qui conduis d'une „ main sûre et ferme mon vaisseau „ au travers des écueils ; oui moi seul. „ Serait-ce purement un effet du ha-

„ zard que j'aye déja si souvent échap-
„ pé au naufrage ? J'ai maîtrisé, te
„ dis-je, les hommes et les événemens.
„ —Peut-être, dit Brukènthal, mais le
„ pourrez-vous toujours ?

„ C'est précisément, dit mon mari,
„ pourquoi je veux voguer à pleines
„ voiles vers le port, me mettre à l'a-
„ bri des tempêtes, et fonder ma for-
„ tune sur le roc ; une fois beau père
„ de l'Empereur, mes ennemis perdront
„ l'espoir de me nuire. „

Depuis lors il ne fait plus mystère de ses projets qui sont basés sur ce qui fait le malheur de ma pauvre Marie. Ah ! Sophie, comment pourra-t-elle y échapper ? Il est même probable que l'Impératrice consentira à son union avec le jeune grand Duc, si mon mari met la couronne sur la

tête du petit fils de Pierre, on ne pourra rien lui refuser.

Quelle fille que notre Marie, si douce, si timide, et cependant si décidée! „ Mon père, dit-elle avec „ calme, n'a jamais imaginé un plus „ grand bonheur que de régner, il „ ne croit pas possible qu'on puisse „ refuser de bonne foi de monter sur „ un trône; si c'est là ma destinée, „ chère maman, s'il faut que je fi- „ nisse de cette maniere, si le génie „ tutélaire de l'amour ne me protège „ pas, je saurai forcer mon père à „ m'estimer, à me plaindre, à m'ad- „ mirer peut-être; il verra ce que „ peut l'amour. „

Je la plains déja cette pauvre petite; je la plains de tout mon cœur de mère et dussai-je être privée d'elle à jamais, je voudrais la savoir heu-

reuse avec son Fédor dans quelque coin du monde. Ce n'est pas cependant que je croie comme elle sa passion insurmontable ; les égards dus aux convenances , à l'opinion , aux volontés d'un père peuvent beaucoup sans doute sur les cœurs les plus épris ; mais Marie ne veut pas même essayer de combattre sa passion. Il me semble quelquefois que tous ceux que j'aime s'obstinent à vouloir se rendre malheureux ; je crains tout autant l'amour généreux , mais trop exalté de Marie , que l'insatiable ambition de mon époux. Marie vit à présent solitairement dans sa chambre , elle se refuse à toute espéce de plaisir , ne touche plus son clavecin , ne va plus soigner les fleurs de sa serre qu'elle aimait si passionnément ; elle se met si simplement , qu'on la croirait en deuil de

son Fédor, et elle ne veut pas jouir de la liberté. Oh ! tendre et sensible Marie ; combien son père pourrait la rendre heureuse s'il savait ce que c'est que le bonheur !

LETTRE XIX.

Marie Menzikof à Sophie Rocales.

Pétersbourg.... Avril 1727.

CHÈRE Sophie, mon malheur augmente à chaque instant. C'est d'après les ordres de mon père que Fédor a été arrêté : il avoit gagné le domestique qui le représentait à Pozek, et par lui il était instruit de tout, il connaissait la demeure cachée de Fédor à Pétersbourg. L'Impératrice n'a été que *son instrument*; à présent on force Fédor à aller en Perse. J'ai fait à ma mère l'aveu que nous voulions prendre la fuite, elle a soupiré, levé les yeux au ciel, et m'a embrassée sans me faire le moindre reproche. Ah je

suis sûre, bien sûre, que sa bénédiction nous aurait accompagnés.

Le moment décisif approche, les ennemis de mon père sont écrasés ; mon oncle Devier (c'est en frémissant que j'écris son nom), Tolstoï, et tous les autres ; leur sentence est prononcée, on les envoye en Sibérie : infortunés ! je les ai sans cesse devant les yeux, et même la nuit dans des rèves affreux. Mon père, ... ah ! sans doute il doit aussi passer des nuits bien mauvaises ! s'il s'étourdit quand il veille, la conscience qui ne s'endort jamais doit lui présenter dans son sommeil des images horribles. J'ai souvent été surprise qu'un général d'armée put s'endormir tranquillement après avoir ordonné la mort de tant de milliers d'hommes, et vu couler leur sang un jour de bataille ; mais il a la gloire pour le

soutenir ; au lieu que dans ces viles intrigues de cour on triomphe sans honneur ; et si les cris des blessés et des mourans troublent le sommeil d'un général vainqueur, que ne doit pas éprouver mon père, lui qui a prononcé de sang froid cette terrible condamnation pire que la mort ? Et contre qui ?..... Contre des compatriotes, contre un frère..... des gens qu'il a mille fois nommés ses camarades et ses amis. Ah ! Dieu ! Sophie, la cruelle ambition peut donc endurcir à ce point un cœur que j'ai vu souvent bon et sensible.

Le projet dans lequel je dois jouer le rôle principal est sur le point d'être exécuté, la cour de Holstein même l'a approuvé ; et on veut forcer la pauvre Marie à monter sur le trône. On dit que l'Impératrice dont la mort

s'approche, l'a ordonné dans son testament. Mon père triomphe, il est entouré de flatteurs, le peuple aussi parait l'aimer à présent parce qu'il donne la couronne au petit fils chéri du grand Empereur. La grand Duc âgé de treize ans, et Marie de dix sept, des enfans osent-ils avoir une volonté? L'éclat du diadême doit sans doute les éblouir. Ah! Sophie, tu sais si c'est un diadême que mon cœur desire. Mais tout est d'accord contre moi, les deux cours Impériales, les grands de l'Empire, le peuple, mon père surtout, mon père, Sophie! Tous voulent qu'il en soit ainsi. Et moi, malheureuse! sans secours, sans appui, je n'ai pour me soutenir, pour les braver tous, et l'autorité paternelle et peut-être la mort, que mon cœur plein d'un amour innocent. Oui, ma Sophie, je le dois, je le veux,

mon père apprendra ce dont l'amour peut rendre capable une femme.

Je suis encore combattue entre diverses résolutions, je sais seulement quel est mon but, et j'y parviendrai parce que je veux y parvenir; mais le chemin qui doit m'y conduire m'effraye; je ne le connais pas encore et c'est ce qui m'arrête; mais bientôt mon sort sera décidé, et peut-être sera-t-il moins cruel que nous ne pensons. L'autre jour l'Impératrice parut si près de sa fin, que mon père et quelques autres Seigneurs veillèrent toute la nuit dans son antichambre; une foule innombrable de peuple se rassembla devant le palais, et le petit fils de Pierre le grand reçut déja d'avance de touchans témoignages de l'amour de la nation. La multitude prononçait son nom avec des cris de joye. Oh! si

ces cris d'allégresse sont parvenus à l'oreille de la souveraine agonisante, que l'ambition des courtisans doit lui avoir paru méprisable et son pouvoir petit ! Grand Dieu ! cette femme respectable qui voyait n'aguère des millions d'hommes prosternés à ses pieds, est déja oubliée même avait qu'elle ait rendu le dernier soupir ! Ces courtisans qui l'entouraient il y a quatre jours, composent déja les discours flatteurs qu'ils tiendront à l'enfant qui va lui succéder. Une crise violente rappela un faible reste de vie prête à s'éteindre d'une minute à l'autre. Mon père rentra chez lui ; je croyais trouver sur son visage abattu, fatigué, au moins quelques traces de douleur pour la perte d'une femme qu'il avoit aimée, et dont le sort avoit été si fortement lié au sien. Mais non, l'am-

bition étouffe tous les sentimens, il n'avait que de l'inquiétude au travers de laquelle perçait même une certaine joye sur le prompt accomplissement de son projet favori. Au milieu de ma propre douleur, je plaignais aussi l'Impératrice dont le lit de mort était entouré de gens qui attendaient avec impatience son dernier soupir, et dont aucun ne versait des larmes sincères. Hélas! ceux sur qui elle a répandu tant de bienfaits, tous ces indigens dont elle a soulagé la misére *n'osent* approcher d'elle dans ce moment solennel; elle meurt comme elle a vécu, entourée d'une pompe glacée. Oh Sophie! je ne serai pas, je ne veux pas être souveraine; mais auprès de mon lit de mort je verrai des yeux mouillés de larmes, les miens prêts à se fermer rencontreront encore les regards

de l'amitié ; des soupirs de regret de douleur accompagneront le dernier soupir de Marie.

Ne crois plus, Sophie, que je désespère de mon bonheur. Comment t'exprimer ce que j'éprouve ? C'est une espèce de fierté mêlée de confiance en la bonne providence, elle changera mon sort, ou me recevra dans son sein. Ne m'as-tu pas dit souvent, chère Sophie, qu'il fallait se confier en elle avec résignation, et compter sur son secours ? Na-t-elle pas prévu mon amour et les larmes qu'il me couterait ? Tout n'est-il pas ordonné d'avance dans sa sagesse éternelle, et ses loix ne tendent-elles pas sûrement au plus grand bonheur de ses créatures ? Si mon sort est décidé de tout tems, puis-je croire que mes prières pourront le changer, et ne

vaut-il pas mieux s'y soumettre? Peut-être faut-il pour mon bonheur éternel que ma vie soit fauchée dans sa fleur pendant que je suis encore innocente. Le malheureux delaissé de tout le monde n'a rien que le sentiment de son innocence et de son entière foi et confiance en un juge équitable et bon. Si je ne l'avais pas cette foi, mon impatience aurait déja tranché le nœud qui me lie à la vie; mais je ne suis pas encore sans espoir, le grand Duc n'a que treize ans, quand même on me fiancerait à lui il se passera bien des années avant qu'il puisse se présenter à l'autel, et ce ne sera que lorsque j'y serai traînée à côté de lui que je désespérerai du secours du ciel, et que j'entreprendrai de me sauver du malheur et du crime..... hélas! par un autre crime sans doute..... mais

Dieu prendrait pitié d'une pauvre créature réduite au désespoir..... Je suis calme, oui, Sophie, je le suis; sois-le aussi, je t'en conjure, ta lettre est remplie de si tendres craintes, je te vois si fort agitée pour ta pauvre Marie; c'est à moi à te tranquilliser, à te rassurer. Combien je t'envie ton printems à la campagne! j'ai demandé d'aller te joindre, mais on ne veut pas que je m'éloigne. Mon père craint Fédor, même depuis la Perse, et me garde à vue; une gouvernante très-sévère, et qui ressemble bien peu à ma Sophie, est toujours à mes côtés et m'espionne sans cesse, elle examine et compte toutes les feuilles de papier que je touche, et celle que j'écris. La méfiance blesse lors même qu'on la mérite; car il est bien sûr que j'écrirais à Fédor si je le pouvais;

il m'en coûte d'être honnête et douce avec cette femme ; mais elle obéit aux ordres qu'elle a reçus ; et je fais tout ce qu'elle veut, je lui donne tout ce qu'elle desire, elle croit alors que je veux la corrompre, mais non, je n'y songe pas ; je lui fais du bien pour m'attacher à elle. Adieu chère Sophie.

LETTRE XX.

La princesse Menzikof à Sophie Rocales.

Pétersbourg ... Mai 1727.

L'Impératrice est expirée, ma chère bonne Sophie, Pierre second est Empereur, et mon mari a atteint le faîte des honneurs et de la grandeur. Si la joie à laquelle il se livre n'était pas achetée si cher, je la partagerais. Depuis qu'il croit son pouvoir affermi, il est devenu plus humain, plus bienfaisant ; jamais je ne l'ai vu époux et père comme il l'est à présent ; il commence à aimer la nation qu'il gouverne. A son inquiétude continuelle ont succedé une douceur, un calme qui

m'enchante, et quelque fois dans ses bras, pressée sur son cœur, j'oublie toutes mes peines. L'autre jour il était au milieu de sa famille, plus serein, plus tendre que je ne l'ai vu de ma vie; nous étions tous gais; ma pauvre Marie même était moins sombre, moins absorbée qu'à l'ordinaire. Brukenthal seul fronçait encore le sourcil toutes les fois que son ami prononçait le mot de bonheur. Marie se mit à son clavecin et nous chanta avec l'expression la plus touchante une romance sur le charme de la vie domestique, et le bonheur d'une paisible médiocrité; cela amena une conversation ou chacun dit son mot. Menzikof ne connaissait pas encore jusqu'à ce moment combien il pourrait être un heureux père, la tendresse et la confiance que ses enfans lui témoignérent le toucha extrême-

ment ; il pressa Marie contre son sein, et prit Alexandrine sur ses genoux, des larmes roulaient dans ses yeux ; son cœur s'ouvrait aux douces émotions de la nature, et d'une vraie sensibilité ; il se leva et s'adressant à Brukenthal, qui conservait le visage sombre qu'il a toujours eu depuis la mort de l'Impératrice, mon ami, lui dit-il, je n'ai jamais été aussi heureux que dans ce moment.

„ Et qu'est-ce qui vous empêche, dit le moine d'un ton froid et sévère, „ qu'est-ce qui vous empêche de pro- „ longer ce bonheur ? „

» Voilà toujours votre vieille chan- » son, Brukenthal, répondit mon mari; » je suis heureux parce que je vais « commencer à jouir et à faire jouir tout « ce que j'aime de ce que j'ai acquis « à force de travaux. Dois-je donc moi-

même

même renverser l'édifice de mon bonheur, et pourquoi, pour..... ».

« Pour être heureux et tranquille, interrompit vivement Brukenthal ; « Vous parlez de bonheur, et jamais vous n'avez couru plus de danger qu'aujourd'hui; cet édifice que vous croyez si solide n'a jamais été plus près de s'écrouler „.

Mon mari sourit, nos enfans sortirent, et le moine continua toujours avec plus de force : « Menzikof, dit-il, tu vivais auprès d'un souverain qui t'aimait, t'estimait, et ne te craignait pas, parce qu'il étoit ton maître, et que Pierre le grand ne craignoit personne. Malgré cela tu as été plusieurs fois sur le bord du précipice. Ensuite tu as vécu sous une femme qui te devait beaucoup, qui s'en souvenait, mais qui était ta souveraine,

et qui le savait : malgré le lien si fort d'une reconnaissance mutuelle, pendant les deux années de son règne tu t'es vu plus d'une fois au moment de ta chûte. A présent tu veux règner sous un enfant qui sera ton maître aussi ; qui te hait parce qu'il te craint, qui prêtera l'oreille au premier flatteur, parce qu'il ne connaît pas les hommes. Et dis-moi, Menzikof, as-tu un seul ami parmi ceux qui entourent le jeune Empereur ?„

Mon mari sourit encore, Brukenthal seul au monde aurait pu lui parler ainsi sans le courroucer. « Au nom de Dieu et de tous les saints, continua le solitaire avec impatience, ouvre les yeux, et tremble au lieu de sourire..... Tu souris, Menzikof, et la terre s'ouvre sous tes pas. „

Tu n'as pas tort, reprit mon mari

en souriant toujours, mais je saurai la rafermir, et me préserver. Il sonna alors et donna des ordres pour que notre palais fut arrangé avec magnificence et que tous les appartemens de parade fussent préparés, et le lendemain le jeune Empereur vint l'habiter avec toute sa cour; mon mari a pris le prétexte plausible que la cour de Holstein habite encore le palais Impérial. Mais cette démarche hardie n'augmentera-t-elle pas le nombre de ses ennemis? Que de raison d'être inquiéte! A peine l'Impératrice eut-elle rendu le dernier soupir que tous les principaux personnages de l'Empire se rassemblèrent dans la grande salle du palais; on ouvrit le testament de la défunte souveraine, elle y approuvait le mariage de Marie avec son successeur. Le grand Duc fut proclamé Empereur,

mais la cour de Holstein s'apperçut bientôt que mon mari n'était pas dans ses interêts; le conseil suprême que l'Impératrice avait institué pour gouverner pendant la minorité de l'empereur, ne s'est rassemblé qu'une fois, depuis lors c'est mon mari qui fait seul toutes les affaires, il a complétement vaincu le parti qui lui était opposé. Mais, grand Dieu, Sophie, qu'ai-je éprouvé lorsque par un ukase signé de l'Empereur, le beau frère de mon mari, le comte Devier, et ses autres ennemis ont été envoyés en Sibérie, et ont vu leur fortune confisquée!

Nous nous sommes tous jetés aux pieds du prince, moi et mes enfans nous l'avons supplié en faveur de ces malheureux; il nous a ordonné de nous lever et nous dit sévèrement, vous ne savez pas ce que vous de-

mandez. La condamnation de son beau-frère surtout est bien dure, et on n'y a pas changé la moindre chose, quoique nous ayons prié plusieurs fois pour lui avec des yeux baignés de larmes. Marie..... je ne sais, chère Sophie, où elle prend toute sa force, et quel est à présent son but et son projet, je ne reconnais plus cette enfant si douce, si timide. Lorsqu'elle vit que toutes nos peines étaient vaines, elle dit avec fermeté; « mon père, le seul crime de ces malheureux est d'avoir été vos ennemis; les loix punissent, et doivent punir les délits, mais ce n'est que par la générosité qu'on devrait se venger de ses ennemis ".

« Eh bien, répliqua son père, la « loi punit un délit; n'as-tu pas lu *l'u-* « *kase* Impérial ? «

« Oh ! mon père, dit Marie d'un ton

pénétré, « il n'eût coûté qu'un seul « mot de votre part et cet ukase « aurait contenu la grace de mon oncle « Devier et de tous les malheureux sa- « crifiés à votre vengeance «.

Je tremblais, mais Menzikof au lieu de s'irriter pinça amicalement la joue de sa fille, colorée par l'indignation et la vertu, et lui dit en souriant : « Tu apprendras un jour, Marie, que le monde n'est pas tel que tu le vois dans les beaux rêves de ton imagination ».

« Ah ! repondit-elle en jetant un regard méprisant sur les lambris dorés de l'appartement, que ne suis-je donc destinée à vivre dans une misérable cabane où il ne dépendrait que de moi d'être humaine, juste, et généreuse. Oh ! mon père, votre sœur a embrassé vos genoux dans son désespoir ; et elle vous a quitté sans consolation.

Non ! s'écria Marie, en se retournant avec véhémence vers son frère et sa sœur, non, vous ne me quitterez jamais ainsi, dussiez-vous exiger de moi les plus grands sacrifices. «

Elle sortit de la chambre ; son père la suivit des yeux avec un regard singulier où se peignaient l'orgueil et le plaisir, mais non la colère. » La petite hypocrite, dit-il en riant, ne parle-t-elle pas comme si elle était déja la souveraine de son père. Vois comme elle commence à aprécier déja le trône et le pouvoir ».

Je fus très-frappée de cette reflexion; qu'en penses-tu, Sophie? Le prince aurait-il bien jugé Marie? Ce sang froid, ce courage avec son père, qu'autrefois elle osait à peine regarder, d'où peuvent-ils venir sinon du sentiment qu'elle va règner, qu'elle sera l'épouse de son

maître ; il est au moins probable que cette idée existe confusément dans son ame ; elle se sent indépendante de son père ; de là ce ton résolu, et ce courage qui vont si peu à son caractère. D'un autre côté quand je pense avec quelle fermeté, avec quel sentiment pur et sincère elle aime ce bon jeune homme, qui dans ce moment est en Perse, et y cherche peut-être le terme de ses maux ; comme son œil s'enflamme quand elle parle de lui, alors..... Se fait-elle quelque illusion ; son calme prend-il sa source dans un sentiment bien plus sublime que celui de posséder bientôt une couronne, ou bien cette couronne commence-t-elle à la flatter ? Elle reçoit toutes les marques de respect qu'on lui donne comme si elle était déja sur le trône.

Ah ! si tous les orages qui nous me-

naçaient pouvaient se dissiper, qu'un ciel pur et serein pût luire de nouveau sur nous ! si l'amour de Marie et de Fédor pouvait cesser ; oserai-je te l'avouer ? ce serait un beau moment pour le cœur d'une mère de voir poser un diadême sur le front de sa fille. L'Empereur est un aimable enfant, son regard exprime avec toute l'amabilité de la jeunesse, la majesté de son origine et de son rang ; il a le cœur excellent, et les plus heureuses dispositions, et ce qui m'enchante et me rassure, c'est qu'il paraît avoir beaucoup d'amitié pour mon mari. Adieu, chère Sophie.

LETTRE XXI.

Fédor à Sapieha.

Pétersbourg 4 Juin 1727.

Tu me crois au fond de la Perse, mon cher Sapieha, eh bien, je suis à Pétersbourg et déterminé même à y paraître ouvertement, malgré les ordres du tout puissant Menzikof. Tu t'en étonnes sans doute; il n'est pas bien surprenant cependant que je me sois apperçu aux frontières de la Perse, que ce climat brûlant ne pouvait convenir à mon cœur enflammé par l'amour et par la rage. Ah! Sapieha, j'avais besoin d'un climat glacé; et moi aussi je veux essayer de l'être, et moi aussi je veux cesser d'aimer, dussai-je pour cela cesser de vivre.

Insensé que j'étais, je courrais le monde, et je ne songeais pas même à son inconstance; j'étais affligé, mais tranquille; je m'imaginais dans ma simplicité qu'une couronne ne valait pas autant qu'une guirlande de fleurs donnée par l'amour; voilà qu'à Azof je suis atteint par un courier du Sénat, porteur d'un ukase dans lequel je lis..... un événement..... une bagatelle..... dont moi seul peut-être dans tout l'empire ai été surpris..... je lis que Marie Menzikof est fiancée au jeune Empereur.

Oui, Sapieha, je fus frappé..... frappé d'étonnement; un frisson parcourut mes veines; Marie Menzikof!..... J'avais songé une fois que cette Marie était engagée avec un autre homme, qu'elle lui avait donné son cœur; que si cet homme eût été moins généreux, il

serait à présent son époux et le seul maître de sa destinée. Je crus rêver encore du plus affreux des *rêves* en lisant cet ukase, je dis au courier que son contenu ne paraissait pas probable; il le confirma avec des circonstances qui ne me permirent plus de douter. J'appris que la belle princesse Marie sentait fort bien le prix d'une couronne, et dédaignait la simple guirlande de fleurs; j'appris que dans le sentiment de ses hautes destinées, elle distribuait déja les faveurs et les graces aux courtisans empressés autour de leur future souveraine; j'appris que les fiançailles solennelles auraient lieu dans le courant du mois de juin, qu'il y aurait à cette occasion des fêtes superbes à la cour. — Alors je me décidai à laisser mes gens et mon équipage à Azof, et à voler à Pétersbourg,

afin de pouvoir aussi faire mon compliment de félicitation à cette belle et fidèle épouse.

A peine arrivé j'apprends que la cérémonie aura lieu le sixième de juin, c'est-à-dire après demain, et que l'Empereur habite déja sous le même toit que Marie Menzikof; je me fais conduire au (1) *nouveau Préobrazinski*, c'est ainsi qu'on appelle à présent l'*Isle Impériale* où est située la demeure de Menzikof. Si les isles changent de nom, Sapieha, le cœur léger d'une femme ne peut-il pas aussi changer de sentiment? Je pénétre jusqu'à la porte de cet orgueilleux palais, j'entre, et je vois la future Impératri-

(1) Le jeune Empereur avait donné en effet ce nom au palais Menzikof pour lui faire honneur; le palais Impérial se nomme *Préobrazinski*.

ce dans tout l'éclat de sa beauté..... Jusqu'à ce moment j'avais douté de mon malheur, mon cœur me disait qu'il était impossible que Marie fut infidèle, mais je vis cette perfide traverser le jardin, avec un regard fier, assuré, tel que doit l'avoir une souveraine; les roses de ses joues prouvaient la tranquillité de son cœur et le bonheur dont elle jouit. Elle entra en riant dans une magnifique gondole, et traversa les ondes plus constantes mille fois que l'ingrate..... ah ! Marie, inconstante Marie, tu ne pensais pas alors à cette barque préparée par l'amitié, où j'ai pu entrer avec toi, ou si tu y pensois, tu te félicitais sans doute de n'avoir pas été enlevée à la grandeur, à ce trône que tu préféres à l'amour.

Je restai immobile, plongé dans

une douleur trop vive pour l'exprimer ! oui c'était bien elle-même, ce n'était pas un fantôme enfanté par quelque mauvais génie, ou par une imagination déréglée ; rien n'a changé en elle que son cœur ; c'est toujours ce sourire enchanteur, cette voix mélodieuse, ce regard céleste..... Mais ce cœur, oh Sapieha ! l'enfer est dans le mien.

Je suis de retour dans ma chambre solitaire, je suis plus calme, je pense encore que tout ce que je viens de voir n'est qu'une illusion, ou que peut-être j'ai perdu la raison. Qu'est-ce qui m'a prouvé l'infidélité de Marie ? Elle était belle, elle souriait ; ah ! ne l'ai je pas vue, plus belle que les anges, sourire en pensant à son Fédor, en lui jurant un amour éternel. Je t'en conjure, Sapieha, écris moi une ligne seulement, *Marie est, ou n'est pas*

fiancée à l'Empereur. Si elle l'est, je pars à l'instant, je retourne à Azof, je vais combattre un perfide. Alghaner Eschrof, qui pour l'amour d'une couronne aussi vient d'assassiner son maître ; mais s'il veut bien céder à la Russie une partie de sa proie, on le laissera tranquille..... que ne ferait-on pas pour une couronne ?... il n'a trahi que son maître ;.... mais elle !... Une réponse positive, je t'en prie.

Réponse de Sapieha.

Pétersbourg 5 Juin.

Marie est déclarée la fiancée de l'Empereur. Je te verrai ce soir ; je t'en conjure sois tranquille jusqu'à ce moment ; la perfide n'est pas digne du chagrin qui paraît accabler ton cœur ; encore une fois sois tranquille. Les folies auxquelles porte le désespoir d'un amour trahi, sont le plus grand triomphe pour l'infidèle. Que Marie ne sache jamais que tu as été ici, que tu y as été pour elle ; si je connais bien le cœur des femmes cette nouvelle aurait plus de prix à ses yeux que la couronne pour laquelle elle te sacrifie. Attends-moi, je veux te guérir, tu apprendras à quel point celle

que tu as tant aimée te méritait peu ; avec quelle facilité elle t'a abandonné pour l'ambition..... elle est la digne fille de Menzikof.

LETTRE XXII.

Marie à Sophie.

Pétersbourg .... Juin 1727.

SOPHIE, chere Sophie, mon Fédor a été ici, je l'ai vu ce même odieux jour où je fus fiancée avec l'Empereur. O ! comment a-t-il pu blesser si douloureusement ce pauvre cœur déja si tourmenté ? Lorsque je fus habillée et parée avec une magnificence qui me faisait horreur, ma mère fondit en larmes....de joie probablement, car elle n'a pu me cacher qu'elle était flattée du sort qui m'attendait. Elle aimait Fédor une fois cependant, mais il est dit que je ne puis plus trouver de secours qu'en moi-même. Mon père

voulut me voir avant d'aller chez l'Empereur ; il me conduisit dans un cabinet pour me donner encore quelques conseils. C'était ce que je désirais ; il me regardait avec un sentiment de bonheur paternel qui redoubla mon courage ; je pris sa main que j'inondai de mes larmes en la baisant, et je lui dis avec une profonde douleur. „ Vous m'avez destinée à être l'é-
„ pouse de l'Empereur ; encore une
„ fois, mon père, j'ose vous conjurer
„ de ne pas exiger ce sacrifice ! ayez
„ pitié de votre fille, ne me mettez pas
„ dans la position dangereuse où je
„ devrais perdre toute espérance de
„ bonheur. Vous disposez de mon
„ cœur, et vous savez qu'il ne m'ap-
„ partient plus, je l'ai donné au prince
„ Fédor Dolgorouki. Je sais bien, mon
„ père, que le jeune Empereur n'a au-

„ cune inclination pour moi, nous nous
„ laissons tous les deux enchaîner l'un à
„ l'autre parce qu'on nous l'ordonne ;
„ mais je vous déclare que je ne me
„ regarde pas comme liée par la cé-
„ rémonie qui va se faire, et que ja-
„ mais il n'aura ma main. Je vous le
„ jure solennellement, jamais je n'i-
„ rai à l'autel avec lui ; je réserve toute
„ la fermeté, toute la force de mon ame
„ pour le moment où vous m'ordonne-
„ rez ce sacrilège, et je suis sûre d'en
„ avoir assez pour l'éviter, mais sauvez-
„ moi le supplice de résister publique-
„ ment à mon père. Un mot, un seul
„ mot, mon père, et je passe pour
„ être malade, la cérémonie est ren-
„ voyée, l'union projetée rompue,
„ et votre fille heureuse.

Mon père fut un moment embar-rassé, il se promena dans le cabinet

en silence, puis il revint à moi et me dit avec le ton le plus positif, c'est impossible Marie, j'ai tout hasardé pour accomplir le vœu le plus cher de ma vie..... Il le faut, Marie, et je te l'ordonne.

„ Eh bien ! mon père, quoiqu'il „ arrive, dès à présent je suis inno- „ cente, vous me l'avez ordonné.

Il prit ma main avec inquiétude, que veux-tu faire, Marie, quels projets ?.....

„ Tout ce que vous voudrez mon „ pere, excepté de donner ma main „ à l'Empereur en face des autels, „ mon cœur et ma conscience me l'ont „ défendu avant que vous me l'eussiez „ ordonné.

Il se promena en silence.....d'ici là il y a encore trois ans, dit-il ; mais promets moi du moins, Marie, qu'au-

jourd'hui et jusqu'alors tu te laisseras guider par mes avis.

„ Je ferai jusqu'alors tout ce que „ vous m'ordonnerez, mais alors, mon „ père, alors je cesserai d'obéir. „

„ Nous aurons du tems pour réfléchir, dit-il avec bonté, fais seulement aujourd'hui ce que je desire, ce que je te prie de faire, ce qui peut seul assurer mon bonheur et ma vie. Fais quelque chose pour ton père, Marie, un jour il fera tout pour toi ".

Qu'aurais-je pu dire, Sophie„ Je me „ soumets aujourd'hui seulement, mon „ père; aujourd'hui je vais en impo- „ ser, pour la première fois de ma „ vie; je vais promettre en apparence „ ce que je suis décidée à ne pas tenir, „ ce que tout mon cœur dément. Si „ vous saviez ce qu'il m'en coûte, vous „ ne douteriez pas de ma soumission,

„ de mon amour filial. „ Je le quittai, et la terrible cérémonie des fiançailles fut consommée ; elle fut, s'il est possible, plus pénible encore par la magnificence orgueilleuse et somptueuse qui y fut étalée. Quelquefois au milieu de toutes ces figures éblouissantes, il me semblait voir un spectre hideux qui me menaçait, ou je croyais entendre les pas d'un génie invisible qui s'approchait de moi pour m'anéantir. Tu le sais, Sophie, si c'est moi qui ai desiré cette place pour laquelle je n'étais pas née ; cependant je ne suis pas exempte de reproche, qu'est-ce qui pouvait me forcer d'entrer dans cette salle, de recevoir cet anneau ? Mon père ! mon père seul, Sophie, ne m'a-t-il pas dit que j'assurais son bonheur et sa vie ; devais-je penser à la mienne, m'occuper de mon bonheur ?

heur ? oh ! Sophie , il est fini pour jamais. Elle se termina enfin cette odieuse cérémonie, mais ce qui suivit était encore mille fois plus cruel , il me fallut recevoir les félicitations de toute la cour ; ce n'était pour moi qu'un son monotone et insignifiant , je ne les écoutais pas et je me perdis dans mes pénibles idées....Tout-à-coup mes oreilles sont frappées du son d'une voix que je connaissais trop bien pour m'y méprendre , c'était Fédor , Sophie , lui que je croyais en Perse , et qui mêlé dans la foule des courtisans venait à son tour me complimenter, mais au lieu du formulaire d'usage , il me disait à voix basse , avec l'expression de la fureur : *Perfide ! est-ce ainsi que tu tiens tes sermens ?* Je tressaillis , je sentis un boulversement dans tout mon être , je chan-

cellai et je tombai sans connaissance entre les bras de ma mère, qui me voyant pâlir était accourue auprès de moi.

Lorsque je r'ouvris les yeux je me trouvai dans une chambre voisine, entourée de ma mère et de la famille Impériale. Maman me dit à l'oreille que personne ne soupçonnait la cause de mon évanouissement; on l'attribuait à la fatigue d'avoir été debout si longtems pour recevoir les complimens. Bientôt mon père vint aussi, et je lus sur son visage de la colère et de la confusion qu'il cherchait à dissimuler. La fête finit de bonne heure, et tout le monde se retira. Mon père feignit d'ignorer aussi la cause de ma faiblesse, il ne me dit pas un mot de Fédor, et me fit même des caresses; mais ses yeux étincellaient, et ses sour-

cils se fronçaient à chaque instant. Il resta avec nous jusqu'à ce qu'un officier de son régiment vint lui faire un rapport ; il l'emmena dans une chambre voisine de celle où nous étions. Je prêtai l'oreille, et j'entendis mon père lui dire avec l'accent de la joie : „ bien, très-bien, le secret sur votre vie ; restez là, je vais faire l'ordre pour le commandant. „ Je l'entendis sortir, je pris à l'instant mon parti ; j'ouvris la porte qui me séparait de l'officier, et j'entrai en conversation avec lui par quelques mots insignifians..... Tout-à-coup je lui dis du ton le plus naturel, mais en baissant la voix. « Vous n'avez eu aucune difficulté à arrêter le jeune Dolgorouki ?... „Votre Altesse sais donc, demanda-t-il d'un air confus"?

— « Eh ! mais sans doute, comment ne le saurais-je pas.... On le conduit à

Cronschlos. Plus troublé encore il répondit, non, madame, c'est à Schlusselbourg ; mais, madame..... C'est le prince sans doute qui vous a confié.... il m'avait ordonné....."

— „ De vous taire. Et moi votre future souveraine, je vous ordonne de parler ; quand partez-vous ? je vous attendrai auparavant dans le pavillon du jardin, j'ai quelque chose à vous dire..... au plus tard dans deux heures je compte sur vous."

Il s'inclina en me disant très-bas, *j'obéirai*. Je courus dans ma chambre, j'écrivis à mon bien aimé Fédor, et j'allai ensuite dans le jardin et au pavillon. Ah ! du moins, pensai-je, il faut que cette funeste élévation qui me coute tant de larmes, me serve à quelque chose. L'officier m'attendait „ Vous allez conduire votre prisonnier à Schlus-

selbourg, obéissez à votre général ; mais moi, la future épouse de votre Empereur, je vous ordonne de remettre cette lettre à votre prisonnier, et de m'en rapporter la réponse «.

Il était irrésolu..... „ Il m'est sévérement défendu, me dit-il, de laisser aucune communication..... «.

„ Vous est-il défendu de m'obéir, repris-je ? je ne le suppose pas..... je vous l'ordonne donc, et je vous donne ma parole que jamais il ne sera question des lettres qui vous seront confiées, que jamais on ne saura que vous les ayez remises. Mais Si vous refusez d'exécuter mes ordres, je me le rappellerai un jour, et vous.... J'espère ne pas commander en vain. „

— « Oserai-je dire au prince Menzikof ce que vous m'ordonnez " ?

— „ Dès que j'aurai la réponse à ma

lettre vous ferez ce que vous jugerez convenable ".

—„Votre Altesse sait combien monseigneur son père est rigoureux " ?

— „ Vous remettrez cette lettre et „ vous me rapporterez quatre lignes „ de réponse ; le prince Dolgorouki „ gardera le secret comme moi , je „ vous en donne en son nom sa pa- „ role d'honneur ; et pour moi je vous „ le promets „

Il hésitait toujours et ne prenait point la lettre. „ Je ne m'attendais pas, dis-je d'un ton très-doux , d'essuyer aujourd'hui un refus ; si vous ne voulez pas obéir aux ordres de votre future Impératrice „ cédez au moins à la prière d'une amie ". Il me baisa la main , et me dit ; votre lettre sera remise , Madame , et vous aurez la réponse. Nous nous séparâmes par des allées

différentes ; personne ne nous avait vus ; je me rendis de là chez ma tante, et je restai aussi longtems que je le pus auprès d'elle. Quand je rentrai au palais je fus obligée de me mettre au lit ; cette terrible journée m'avait extrêmement éprouvée, et je pris beaucoup de fièvre ; mais le jour suivant l'espoir de recevoir la réponse de Fédor m'engagea à me lever et à descendre au sallon ; je l'ai reçue et suis tout-à-fait calme. Adieu Sophie.

LETTRE XXIII.

Fédor à Sapieha.

Pétersbourg 6 Juin 1727.

Je l'ai revue encore une fois, Sapieha, il m'était impossible de ne pas la revoir, de tenir une parole insensée que mon cœur démentait en même tems que ma bouche la prononçait. Oui je l'ai revue, elle était debout à côté du jeune Empereur sous un baldaquin, ses regards étaient fixés en terre, tout son corps paraissait glacé; ses beaux grands yeux se soulevèrent avec peine, et ses lèvres faiblement colorées s'entrouvrirent pour laisser échapper un soupir de sa poitrine oppressée. Non, Sapieha, Ma-

rie n'est pas infidelle, son barbare père la forcée ; une femme pour qui la couronne aurait quelque prix, et qui voit la moitié du monde à ses pieds, n'a pas ce maintien humble, abattu, ne soupire pas comme Marie ; et cependant Sapieha, j'ai pu l'outrager, je l'ai nommée perfide, et je l'ai vu succomber sous le poids de mon injustice qui mettait le comble à son malheur. Pauvre innocente victime, non, non, tu n'es pas coupable !

J'étais derriere la foule des courtisans qui l'entouraient pour la féliciter ; elle avait l'air de ne rien voir, de ne rien entendre : Oh ! Sapieha ! peut-être dans le secret de son cœur elle ne voyait, elle n'entendait que son Fédor, sans se douter qu'il fut si près d'elle. La Duchesse de Holstein s'avança pour l'embrasser, Marie plia le genoux de-

vant elle, et reprit bientôt après son air distrait et occupé. Mon tour vint de lui baiser la main ; j'étais violemment ému en m'approchant d'elle, et au lieu du compliment ordinaire, je lui dis très-bas : „ *perfide, est-ce ainsi que vous tenez vos sermens* ? Ah ! Sapieha, ces mots cruels qui m'échappèrent malgré moi furent à peine prononcés que je vis la pâleur de la mort couvrir son visage, et ses yeux se fermer ; elle chancella, sa main cherchait un appui, elle trouva les bras de sa mère qui s'approcha d'elle ; sortez, me dit tout bas la Princesse d'un ton sévère ; mais que son regard maternel était doux et touchant ! Elle reçut sa fille évanouie dans ses bras. Et moi, Sapieha, je me précipitai avec désespoir hors de cette salle où mon cruel égoïsme occasionnait tant de trou-

ble, et je restai dans les corridors jusqu'à ce que j'eusse appris qu'elle était revenue à elle. Je vais quitter Pétersbourg, je pars dans ce moment même ; adieu, Sapieha, tu auras bientôt de mes nouvelles. Non, te dis-je, elle n'est pas coupable, mais elle est sacrifiée, et n'en est pas moins perdue à jamais pour moi. Qu'ai-je encore à perdre ?. .... ma vie ?..... Elle m'est odieuse, adieu, peut-être pour toujours, j'ai.....

— Ma demeure est entourée de soldats, on vient pour m'arrêter encore, mon domestique m'a tra.....

LETTRE XXIV.

Marie à Fédor.

Billet remis à l'Officier.

Pétersbourg 6 Juin au soir.

FÉDOR, est-ce donc là ta confiance en mon amour, en ma constance ? Tu me rappelles mes sermens, et c'est toi seul qui manques aux tiens. As-tu donc oublié ce moment où tombant à mes pieds tu me juras par le ciel, par notre amour, par tout ce qu'il y a de plus saint, de ne croire à aucun bruit, à aucun récit, pas même à ma mère ni à Sophie, quand elles te diraient que je suis infidelle ; pas même aux plus fortes apparences, tant que ma bouche ne les confirmerait pas. Tes sermens n'étaient donc que de vaines paroles.

Moi, Fédor, je n'ai point manqué aux miens, je te suis fidelle ! mais tant qu'il me reste la moindre lueur d'espérance, je me laisse guider comme ils le veulent ; seulement j'ai averti mon père que je ne me croyais pas liée par cette vaine cérémonie, à un enfant qui ne sait pas encore ce qu'il veut ; et qu'une femme qui ne l'aimera jamais, qui n'en est point aimée, ne saurait rendre heureux. Qu'ai-je donc fait pour être accusée de perfidie ? M'as-tu vue aux pieds des autels jurer d'appartenir à un autre homme ? Ai-je dit, ai-je pensé que je pouvais en aimer un autre que Fédor ? Aujourd'hui, sous le dais, au milieu des grandeurs, entourée de courtisans et de flatteurs, j'étais la même pour toi, Fédor, que dans les bosquets de Ronebourg, et plus malheureuse mille

fois que tu ne l'étais dans ta prison, entouré de gardes. Fédor, je l'habitais avec toi cette prison où l'on te retenait captif parce que tu aimes Marie. J'aimais à me représenter ma chambre comme un cachot, mes jalousies comme des barreaux et des grilles. Oh ! si j'avais pu réellement être prisonniere avec toi ma vie entière ! que je me trouverais heureuse !.... Et tu peux croire que cet anneau que tu m'as vu recevoir, que ce trône où j'étais assise, que ces hommages peuvent me plaire et me flatter, ne connais-tu donc plus ta Marie ?

Mon courage m'a donné ce moyen de t'écrire et de recevoir de tes nouvelles, je me suis engagée pour toi au secret le plus absolu. Sois tranquille, Fédor, je suis encore, je serai toujours à toi, rien ne pourra détacher nos cœurs l'un de l'autre, ni prison ni

couronne. Il y a encore de l'espoir pour nous, s'il s'évanouït tout-à-fait, si l'on m'a indignement trompée, alors nous irons nous réunir dans un monde meilleur, où notre amour si vrai, si constant, sera une vertu qui recevra sa récompense, avec cette idée, avec mon entière confiance en ton cœur, Fédor, et en la providence, je suis calme et tranquille; dépend-t-il de mon père de nous séparer ? Peut-il défendre à nos ames d'être intimement unies ? à nos cœurs de battre l'un pour l'autre ? à nos imaginations, de nous rapprocher malgré l'absence ? Qu'un monde entier soit entre nous, nous ne serons pas séparés. Ne doute plus de moi, Fédor, je n'ai jamais douté de toi, c'est ce qui m'a donné la force de tout supporter, même tes nouveaux arrêts, même ton soupçon de perfidie. Adieu, Fédor, à toi pour jamais.

Réponse.

O Marie adorée ! tu m'as sauvé ; oui je te l'avoue, j'ai douté, mais ce que j'ai souffert a expié cette faute ; à présent je renais à l'amour, à l'espoir, au bonheur, et le jour de mon arrestation, ce jour où l'on a cru me rendre malheureux, est le plus beau de ma vie, il nous réunit à jamais. Combien je l'aime celui qui m'a remis ta lettre, puisse le ciel le protéger ! Il est mon frère et mon ami ; pour sa première récompense il a vu couler de mes yeux les douces larmes de la joie et de la reconnaissance. Oui Marie, j'avais renoncé à la vie, mais comme un bon génie tu es venue me retirer de l'abîme, me donner la force de tout

souffrir pour toi. O toi qui m'as sauvé du désespoir, sois mille fois bénie ! Oui je suis tranquille, je ne douterai plus du cœur de Marie, je le serais même si l'on me conduisait à l'échaffaud, sûr de te trouver au-delà. Non, Marie, non fille céleste, aucune faiblesse, aucune plainte ne deshonorera le cœur que tu as trouvé digne du tien. Digne du tien, Marie ! non ce cœur là n'existe pas ; mais heureux, mille fois heureux celui qui peut en approcher, celui que tu aimes. Adieu, notre bienfaiteur me presse de finir. Adieu adieu !

LETTRE XXV.

La Princesse Menzikof à Sophie.

REVIENS auprès de nous, ma chère Sophie, ta douceur a si souvent su calmer la violence de mon mari, peut-être le pourrais-tu encore. Je me trompais lorsque j'ai cru que Marie commençait à sentir le prix d'une couronne, il est aisé de voir qu'elle la déteste; mais que veut-elle donc cette chère enfant ? Depuis ma dernière lettre il s'est passé des choses qui m'ont prouvé qu'elle aime toujours Fédor, et cependant je ne puis la comprendre. Il expie dans une prison, à la forteresse de Schlusselbourg, son audace d'avoir osé venir à Pétersbourg

le jour des fiançailles de Marie et de l'Empereur ; elle le sait et elle est tranquille ; son père exige d'elle qu'elle cherche à gagner l'affection du jeune souverain. Sans désobéir positivement, elle sait mettre dans ses manières avec lui, un respect si profond, une réserve si imposante, qu'elle l'éloigne plutôt que de l'attirer ; cependant elle convient qu'il est très-aimable. Elle est aussi froide et respectueuse avec la princesse Elisabeth, la tante de l'Empereur qui est souvent avec lui. Si tu voyais notre Marie tu ne comprendrais pas ce que sont devenues ces graces, cette aménité qui lui gagnent tous les cœurs. Aussi l'Empereur la recherche peu, et la craint plus qu'il ne l'aime. Cependant elle reçoit les hommages des courtisans comme leur Impératrice désignée et

paraît tout-à-fait soumise. Explique-moi cette énigme si tu le peux, chère Sophie?

Je commence d'ailleurs à jouir de quelque repos d'esprit, et je n'ai plus d'inquiétudes sur mon époux, l'Empereur paraît l'aimer beaucoup. Alexis Dolgorouki, gouverneur du Czar, et son fils Ivan, l'ami et le favori du jeune monarque, demeurent au palais, et semblent aussi se rapprocher de Menzikof. Mon fils a été nommé grand chambellan pour qu'il put être beaucoup avec le souverain, et contrebalancer son amitié pour Ivan Dolgorouki; il est amical, ouvert avec nous tous, excepté pourtant avec Marie dont le ton sérieux lui en impose. Brukenthal, à qui rien n'échappe, remarque aussi avec peine, qu'il se tait dès qu'il est question d'affaires d'état, il baisse alors la tête, il écoute en silence avec

un air mécontent ; mais le point essentiel est qu'il aime mon époux, et je n'en puis douter. Il lui a donné dernièrement une preuve de sa reconnaissance d'une manière très-aimable et très-délicate ; il entra dans la salle où la cour était rassemblée et l'attendait; il jeta un coup d'œil sur Menzikof: Je veux, dit-il, avoir un Feldmaréchal de moins. Menzikof pâlit, mais l'Empereur s'approcha de lui tout de suite avec amitié et lui remit une patente en lui disant : Vous n'êtes plus Feld-maréchal, vous êtes Généralissime de toutes mes armées. Personne n'en était instruit, l'Empereur venait de faire expédier cette patente sous ses yeux. Mon époux fut si heureux que je le fus aussi de son bonheur ; à présent, me dit-il le même soir, mon pouvoir est inattaquable. „ Au moins

aussi longtems que l'Empereur restera ton ami „ dit notre prophête de malheur, le prudent et craintif Brukenthal. Le prince qui lui passe tout, ne put retenir un mouvement de colère. „ Tu es un insensé, lui dit-il, serais-je où je suis si j'avais écouté tes timides conseils? Brukenthal lui répliqua froidement. „ Menzikof tu as pâli „ aux premiers mots de l'Empereur ; „ pourquoi aurais-tu pâli si j'ai si „ complettement tort ? l'Empereur l'a „ remarqué tout comme moi ; il s'est „ hâté de te rassurer. Mais ce que „ tu n'as pas vu, et que j'ai très-bien „ observé, c'est le plaisir secret qu'il „ en a ressenti ; à cet âge on ne com- „ mande pas encore à ses traits, et son „ regard et son sourire disait ce qui „ se passait dans son ame ; « j'ai fait „ trembler le tout puissant Menzikof, "

pensait-il avec joie, „ et il ne tien-
„ drait qu'à moi de l'anéantir". Ah !
„ Menzikof, je crains que tu ne trem-
„ bles souvent encore devant cet en-
„ fant que tu as placé seul au dessus
„ de toi. Ne te flatte pas trop de ses
„ marques de faveur, ne t'y trompe pas,
„ ce ne sont point des preuves d'ami-
„ tié, mais des preuves de son desir
„ impatient de gouverner par lui mê-
„ me. Je ne puis concevoir qu'un cour-
„ tisan aussi fin que toi n'ait pas déviné
„ pourquoi il te comble de tant de fa-
„ veurs; c'est que c'est la seule occasion
„ qu'il ait d'exercer son autorité, il
„ ne peut rien faire d'autre sans ton
„ concours. Son favori même, le jeune
„ Ivan Dolgorouki, qu'il aime si ten-
„ drement, reste simple gentilhomme
„ de la chambre, pendant que ton
„ fils est grand-chambellan..... Pour-

„ quoi ? Parce qu'il faudrait s'adres-
„ ser à toi pour l'avancer, parce que
„ ce serait toi et non l'Empereur qui
„ le ferait chambellan ; mais il te com-
„ ble de dignités parce que c'est lui
„ qui te les donne, et que dans ce
„ moment là du moins s'il satisfait
„ tes desirs, il n'obéit pas à tes or-
„ dres. Menzikof, s'il s'apperçoit un
„ jour qu'il peut t'abaisser aussi faci-
„ lement qu'il t'éléve, et qu'il t'a-
„ baisse pour être indépendant, alors....
„ Et qui sait si ta pâleur, ton trem-
„ blement quand tu as cru qu'il t'ôtait
„ ta place, ne lui a pas fait faire
„ aujourd'hui cette importante décou-
„ verte ? toute la cour n'a-t-elle pas
„ remarqué qu'il était plus fier, plus
„ animé qu'à l'ordinaire, qu'il par-
„ lait d'un ton plus assuré ; quelle
„ pouvait en être la cause ? Tu te
tais...

„ tais..... eh ! bien je vais te le dire
„ encore, car j'ai lu dans son ame,
» j'ai fait pâlir Menzikof, bientôt je
„ serai mon maître „.

Ne trouve-tu pas, chère Sophie, que cette idée est trop recherchée pour être vraie ; quelle apparence qu'un enfant de treize ans!... Cependant mon mari en a été inquiet pendant quelques instans, quoique chaque nouvelle faveur de la fortune augmente sa sécurité. Je m'exprime ainsi, Sophie, car je sais bien que d'autres nomment cette sécurité orgueil et suffisance, et que Brukenthal, qu'il aime, dont il connaît tout l'attachement et qui ose tout lui dire, l'appelle encore d'un nom plus affreux ; il profita du moment de trouble qu'il avait donné à son ami, pour continuer à l'effrayer. „ Ton pa-
« lais, lui dit-il, est nommé d'après

« les ordres du Czar, le palais Im-
« périal ; on te reprochera un jour,
« comme un excès de hauteur impar-
« donnable, comme une vraie usurpa-
« tion, d'avoir accepté ce titre pour ta
« demeure. C'est aussi une faveur très-
« remarquable que cette permission
« qu'il t'a accordée de faire prendre
« à ton régiment ses quartiers ici dans
« cette isle, on t'en fera un jour un
« crime. Que l'Empereur te témoigne
« seulement un peu de froideur, et
« tout de suite mille voix s'éléveront
« pour lui faire l'énumération de tous
« les délits que tu as commis, et de
« la trahison que tu médites.

— « Es-tu hors de sens, Brukenthal !
« s'écria mon mari ; dès délits, de
« la trahison, que veux tu dire ? »

— « Que tu laisses appeler ta demeu-
« re le *palais Impérial*, que tu ayes

« placé près de toi ton régiment d'In-
« germanie qui t'est si fidèlement dé-
« voué ; que tu sois devenu Généra-
« lissime des armées pendant que l'Em-
« pereur était sous ta tutelle ; que tu
« ayes supprimé le conseil suprême
« nommé par la défunte Impératrice.
« Ne seront-ce pas là des preuves de
« haute trahison aussi-tôt qu'on vou-
« dra te perdre, et qu'il faudra des
« prétextes. Dis la vérité, celles que
« tu as alléguées contre le comte Devier
« et son parti, valaient-elles mieux ?
« En veux-tu d'autres ; la cour de
« Vienne ne t'a-t-elle pas fait pré-
« sent de la principauté de Kosel en
« Silésie ? Une cour étrangère ferait-t-
« elle un tel présent à un autre qu'à
« un traître ?.....

Mon mari leva les épaules, et ne dit rien ; il ne paraît pas que l'éloquence

du père Brukenthal lui ait fait impression, il méprise ses avertissemens, il se croit au dessus des coups du sort, il ne se donne pas même la peine de ménager personne, et lorsqu'un seigneur de la cour, quel qu'il soit, ose avoir une autre opinion que la sienne il le traite avec hauteur, et souvent avec dureté. Le souple Ostermann lui même, fut si fort offensé par lui à la suite d'une légére altercation, qu'il n'est plus revenu au palais. Ce qui me fait le plus de peine, c'est la négligence avec laquelle on traite la cour de Holstein, et celle de feue l'Impératrice. Brukenthal dit que ce n'est pas de là que peut venir le danger..... cela se peut, mais ne leur devrait-on pas des égards? Non, Sophie, je ne suis pas née pour la cour, mon cœur m'entraîne vers tous les malheureux,

je ne ferai cas du pouvoir que pour être leur protectrice.

A ma priere et sur l'ordre de Marie, on traite le comte Devier et ses compagnons d'infortune en Sibérie, avec toute la douceur possible ; le gouverneur est bon et compatissant. On ne devrait jamais donner les places où il faut exercer de la rigueur qu'à des hommes doués d'un cœur assez sensibles pour savoir l'adoucir, et ne pas ajouter sa sévérité à celle de la loi. Adieu, chère Sophie, ne veux-tu donc pas revenir auprès de tes amis ?

LETTRE XXVI.

Marie Menzikof à Sophie.

Pétersbourg.... Août 1727.

FÉDOR a été transporté de Schlusselbourg dans un autre forteresse ; mon père aurait-il appris que je lui ai écrit? ou bien croit-il qu'il y était encore trop près de moi? Oh! bonne Sophie, que ne puis-je dire à Fédor que nos maux vont bientôt finir; le ciel en soit loué, l'Empereur ne m'aime pas, je crois même qu'il me hait; ce n'est pas seulement de l'indifférence, c'est du dépit de ce qu'on le force à m'épouser. Mon père, oh! Sophie, il est absolument aveuglé par son ambition satisfaite, il ne voit pas que

les bases de son pouvoir s'ébranlent tous les jours davantage ; tandis que moi qui ne suis point accoutumée aux intrigues de cour je m'apperçois si bien que le cœur du Czar s'éloigne entièrement de lui et de nous tous. Je voudrais que tu pusses voir, Sophie, comme Alexis Dolgorouki s'incline devant moi jusqu'à terre lorsqu'il me rencontre, comme il se tient toujours comme un esclave à une distance respectueuse et comme lorsque *je daigne* lui adresser la parole, il baisse les yeux avec un humble sourire. Tant de respect à la fille de Menzikof, ne ressemble-t-il pas à de l'ironie ? Et son fils Ivan, ce jeune homme si doux, si souple, toujours prêt à voler au moindre signe, toujours poli, qui sourit éternellement et ne change jamais de physionomie, qui

lorsqu'on lui demande où est l'Empereur, et ce qu'il fait, répond toujours: „ Je l'ignore, je ne le vois que lors„ que j'y suis appellé par mon emploi „. Et ce jeune homme posséde exclusivement et en entier le cœur de l'Empereur, mais il le cache comme un secret dangereux. Ce jeune homme est né courtisan, il en a déja toute la politique; toute l'astuce; il gagne l'amitié du jeune monarque par tous les moyens possibles, par son empressement à lui rendre des services, sa complaisance, ses flatteries adroites auxquelles il sait donner les couleurs de la vérité, et surtout par l'apparence de l'attachement le plus dévoué, et d'une sympathie qui lui fait toujours éprouver au même instant jusqu'au moindre sentiment du monarque. Le jeune Souverain qui est réellement

franc et sensible, desire d'être aimé comme ami, et non comme maître ; le trône ne lui fait point oublier jusqu'ici qu'il est un homme et qu'il posséde un cœur, et c'est à ce cœur seul qu'Ivan paraît attaché „ M'aimes tu, Ivan, lui dit un jour le Czar dans un moment de tendresse? „ Comme si vous „ n'étiez pas Empereur „ lui dit le jeune Dolgorouki. Et l'Empereur, les yeux baignés de larmes, se jeta dans ses bras.

Je voudrais aussi que tu visses la Princesse Elisabeth, tante du Czar, et sa sœur la princesse Nathalie ; autrefois elles me témoignaient de l'amitié, à présent elles ne m'abordent qu'avec la plus froide politesse. Tout est changé, ma chère Sophie, et quelque quand malheur plane sur nous. L'Empereur suit encore ponctuellement les

volontés de mon père, sans même essayer de le contredire, cependant il me semble qu'il veut essayer peu-à-peu ses forces, comme l'aiglon qui du haut de son rocher agite d'abord ses aîles, s'élance sur le sommet le plus rapproché, ensuite un peu plus loin, puis d'un vol audacieux il monte au haut des airs et se précipite sur sa proye. L'Empereur hasarde de tems en tems une petite volonté d'un ton assez décidé; c'est ainsi que de lui-même il a rappellé de l'exil tous les Lapuchin. Mon père voulut faire à ce sujet quelques réprésentations, mais le Czar rougit et dit très-sérieusement et avec fermeté „ je le veux. „ Il desire d'aller à Moskou pour se faire couronner; mon père paraît avoir des raisons de différer cette cérémonie; le Czar n'a jamais rien desiré aussi vivement que ce voyage,

cependant il n'a pas dit encore, *je le veux*, mais je prévois que bientôt il le dira. Le jeune comte Ivan couche dans la chambre du Czar, qui s'en sépare à peine un instant. Les Lapuchin, les Dolgorouki, les Gallitzin sont très en faveur, et très-actifs; mon père le sait, le voit, et reste tranquille. „ Ils n'oseront pas m'attaquer, dit-il en riant, je suis devenu trop puissant, je n'ai plus rien à craindre. „

La cour de Holstein est partie; je n'ai pu retenir mes larmes en voyant cette Princesse, la fille de notre grand Empereur, si humiliée, et ne trouvant autour d'elle que des visages glacés, lorsqu'elle prit congé de son neveu..... Le Czar gagne tous les jours plus l'amour de son peuple, et réellement il le mérite; je n'oublierai de ma vie sa conduite lors du dernier et

si terrible incendie qui consuma les magasins de la marine, et trente-deux vaisseaux sur le chantier. Les flammes s'élevaient jusqu'au dessus de notre palais, comme une mer embrasée ; le reflet éblouissant des eaux de la Néva, les tourbillons de fumée brûlante qui se joignaient aux nues, les cris, les gémissemens, le son des cloches, les coups de canon d'alarme, la chaleur presque insupportable, la crainte que notre palais ne fut bientôt enflammé. O Sophie ! qu'elle spectacle affreux. Eh bien le Czar avec un courage au-dessus de son âge, se rendit au lieu de l'incendie dans une chaloupe ; il donna lui-même des ordres, encouragea, récompensa ceux qui se montraient les plus zélés à porter du secours et fit punir les indolents. C'était la première fois qu'il se montrait

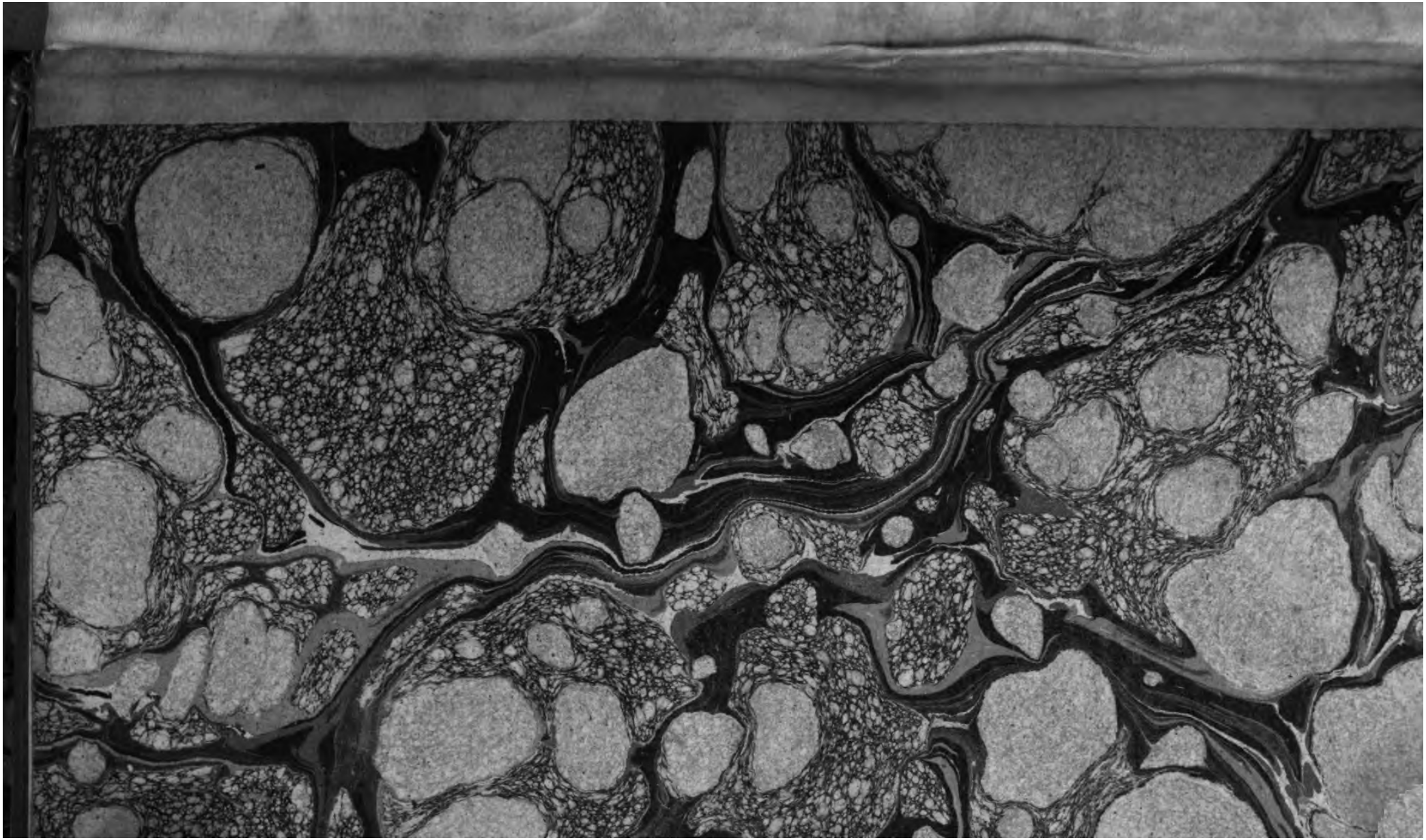
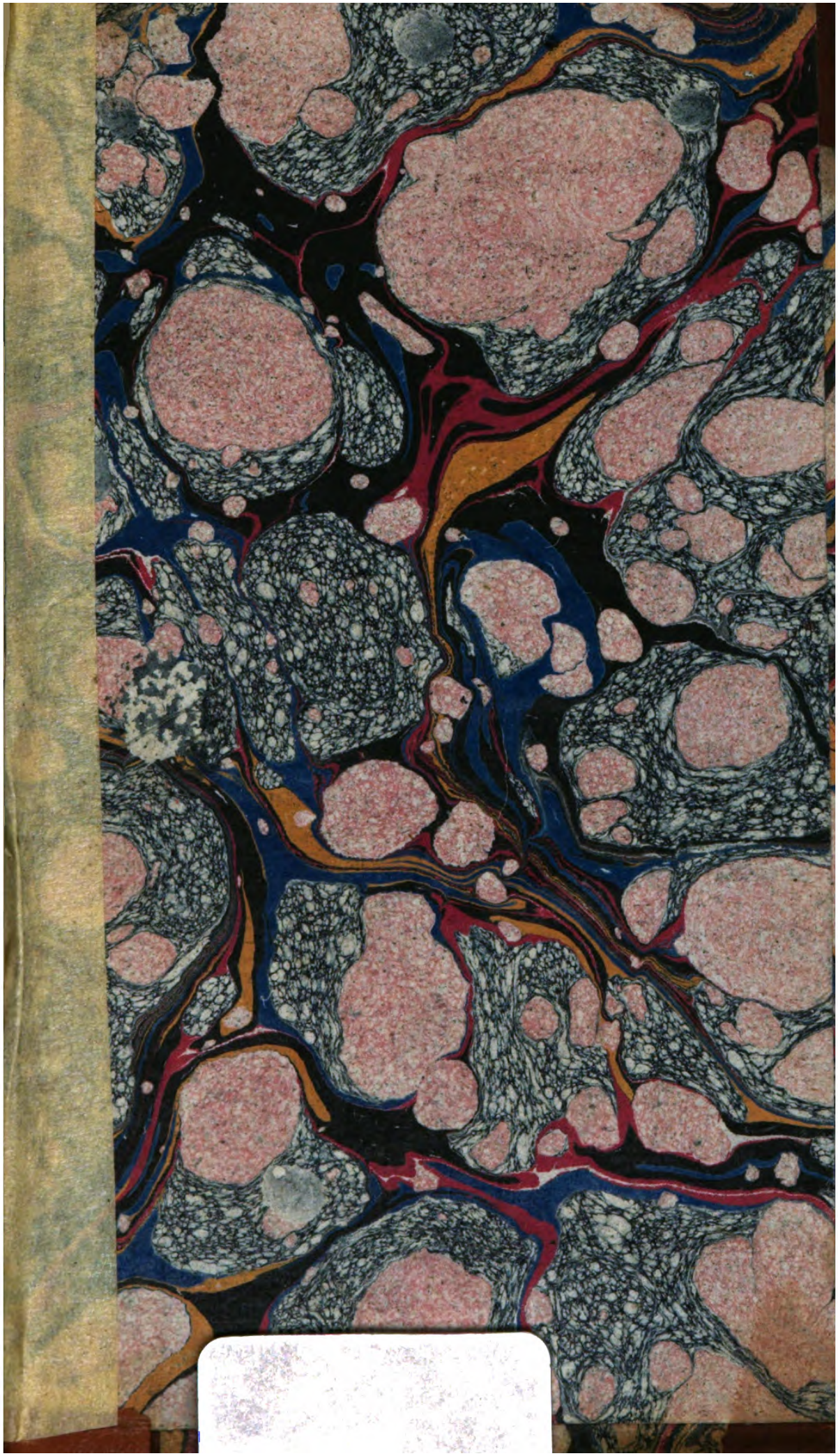
en public comme Empereur, et partout il fut accueilli par les témoignages d'amour les plus flatteurs. A sa vue les cris d'effroi se changèrent en acclamations ; il fut infatigable et resta jusqu'à ce que le danger fut passé. Et lors qu'il rentra au palais couvert de poussière, échauffé par le travail, ses habits noircis par l'approche du feu, accompagné de milliers d'hommes qui le bénissaient, il me parut que tout d'un coup il était devenu homme fait, ce n'était plus un enfant, c'était un grand souverain qui commandait le respect et l'amour. Lui-même en avait je crois le sentiment il s'avança avec une noble fierté au milieu des grands de l'Empire, donna des ordres, et dit d'un ton presque effrayant.„ Vous me répondrez que mes ordres seront exécutés tels que je les ai donnés. „ Il salua la multitude avec

les graces de la bonté et de la jeunesse. Sa sœur qui vint à sa rencontre lui demanda à combien se montait la perte que l'incendie avait occasionnée ? Quelqu'un répondit „ à plusieurs millions. „ Qui peut penser à une perte d'argent ? dit le jeune Monarque avec attendrissement, cinq cent personnes ont péri dans les flammes „.

Chère Sophie, j'aurais voulu embrasser ses genoux : j'ai fait distribuer aux incendiés tout l'argent dont j'ai pu disposer, et pour la première fois j'ai senti que le pouvoir suprême pouvait être un bonheur. O ! combien les moyens et les facultés des hommes sont peu de choses en comparaison de la prompte dévastation causée par cet élément destructeur ! Lorsque les flammes s'étendant au-dessus de la Néva atteignirent les vaisseaux qui y

étaient en rade, que le feu fit partir les canons, et que les magasins à poudre sautèrent en l'air avec un fracas dont on ne peut se faire une idée, je vis trembler des hommes qui jusqu'à ce moment peut-être n'avaient jamais connu la crainte ; tous les yeux se tournèrent vers le ciel comme pour y chercher du secours. Depuis ce jour de malheur, le Czar semble avoir arraché les lisieres avec lesquelles on le retenait, il se promène à cheval dans la ville, il va à la chasse qu'il aime beaucoup ; il a passé même quelquefois la nuit dans quelque maison de chasse. Quand nous demandons où il est, on nous répond, à la chasse avec les Dolgorouki, ou avec les Gallitzin. Il commande plus qu'il ne faisait avant l'incendie, et souvent on dirait qu'il cherche à cacher un

dépit secret. Je crains, chère Sophie, que l'explosion de ce dépit ne soit prochaine, et dirigée contre mon père; mais pourrait-elle l'écraser entierement? Je ne puis l'imaginer; il y aurait bien de l'ingratitude à l'Empereur de perdre tout à fait celui qui lui a mis la couronne sur la tête..... non, mon père ne perdra jamais qu'un peu de son grand pouvoir, ses projets d'ambition s'en iront en fumée, et nous n'en serons que plus heureux; alors, Sophie, Fédor sera mis en liberté parce qu'il est un Dolgorouki, et alors.....

Fin du premier volume.

56678